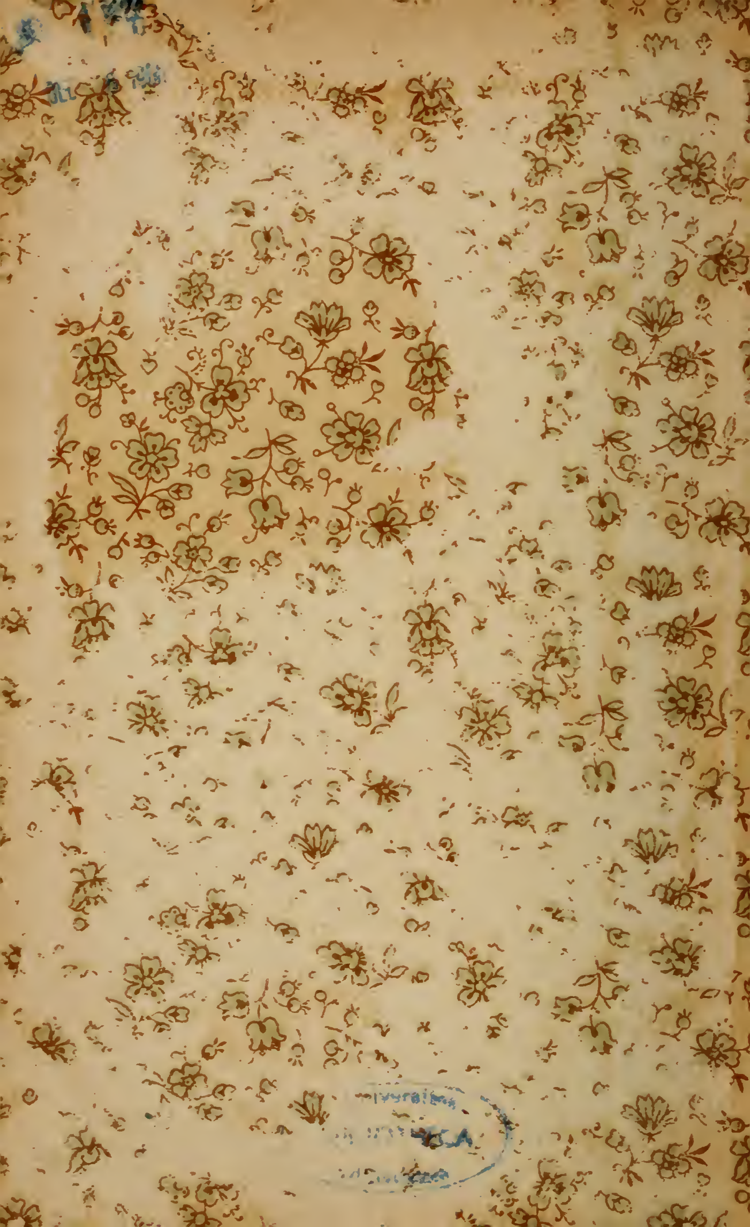

U d'/of OTTAWA
39003003090668





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# HENRI HEINE

---

## REISEBILDER

## II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# HENRI HEINE

Nouvelle édition augmentée d'une étude sur Henri Heine

Par Théophile Gautier et d'un portrait gravé sur acier

Format grand in-18

| | |
|---|---|
| Allemands et Français . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| Correspondance inédite, avec introduction et notes . . . | 2 — |
| De l'Allemagne . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 — |
| De l'Angleterre . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| De la France . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| De tout un peu . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| Drames et Fantaisies . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| Lutèce, lettres sur la vie sociale en France. . . . . | 1 — |
| Poèmes et Légendes . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| Reisebilder, tableaux de voyages. . . . . . . . . . . | 2 — |
| Satires et Portraits. . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 — |

---

Emile Colin. — Imprimerie de Lagny.

# REISEBILDER

— TABLEAUX DE VOYAGE —

PAR

## HENRI HEINE

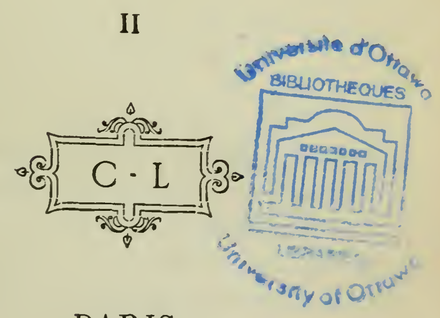
NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET ORNÉE
D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR
PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR H. HEINE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

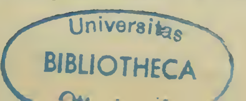
II




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888





# ITALIE

## VOYAGE DE MUNICH A GÊNES

### I

Je suis l'homme le plus poli du monde. Je me vante de n'avoir jamais été grossier sur cette terre où se trouvent tant d'impertinents insupportables qui s'accrochent aux gens, et leur racontent leurs souffrances ou déclament leurs vers. J'ai toujours écouté avec une patience vraiment chrétienne toutes les misères de ce genre sans trahir par la plus petite grimace le profond ennui de mon âme. Tel qu'un Bramin pénitent qui livre son corps à la vermine pour que ces créatures de Dieu fassent aussi curée, j'ai souvent prêté le flanc des jours

entiers aux plus implacables insectes humains; j'écoutais avec calme, et mes soupirs intérieurs n'étaient entendus que de LUI, qui récompense la vertu.

Et puis la prudence pratique nous recommande auss d'être honnête et de ne point garder un silence offensant, ni de rien répondre de fâcheux, quand, par aventure, un spongieux conseiller de commerce ou un sec débitant de fromage s'attache à nous et commence une conversation généralement européenne par ces mots : — Nous avons aujourd'hui une belle *température*. On ne peut savoir où l'on se retrouvera avec un semblable Philistin, et il peut nous faire payer bien cher de ne lui avoir pas répondu poliment : — La *température* est fort belle. Il peut même arriver, cher lecteur, que tu viennes à t'asseoir à table d'hôte, à Cassel, à la gauche dudit Philistin, et qu'il ait justement devant lui et serve avec une amabilité charmante le plat de carpes au brun. Qu'il conserve une vieille dent contre toi, et l'assiette fera le tour de la table sans qu'il t'arrive le plus petit reste de queue : car, hélas! tu es justement le treizième à la table, ce qui est toujours inquiétant lorsque tu es à gauche du découpeur, et qu'on commence à servir par la droite. Et ne pas avoir de carpe est un grand malheur, peut-être le plus grand après celui d'être condamné à perdre la cocarde prussienne. Le Philistin qui te joue ce tour se moque de toi par-dessus le marché, et t'offre les lauriers qui restent nageant dans la sauce noire : hélas! à quoi servent les lauriers, quand il ne s'y joint point

de carpe! Et le Philistin cligne de l'œil, ricane et murmure entre ses dents : — Il fait aujourd'hui une belle *température.*

Hélas, pauvre âme ! il peut encore arriver que tu sois couchée au cimetière auprès du même Philistin, et qu'au jour du jugement, quand tu entendras retentir le grand trombone, tu dises à ce voisin : — Mon cher ami, donnez-moi la main, je vous prie, pour que je puisse me relever, car ma jambe gauche est engourdie par cette damnée de position que nous gardons depuis si longtemps ! Alors tu vois tout d'un coup le fameux ricanement du Philistin, et tu entends sa voix goguenarde dire : — Il fait aujourd'hui une belle *température.*

## II

— Il fait aujourd'hui une belle température !

Que n'as-tu, cher lecteur, entendu le ton, l'incomparable fausset de basse dont furent dites ces paroles ! que n'as-tu vu le parleur lui-même, cette face archi-prosaïque, ces petits yeux subtilement sots, ce nez retroussé, finement investigateur ! tu aurais reconnu sur-le-champ que cette fleur n'était pas le produit d'un sable ordinaire, et que ces accents étaient la langue de Charlottenbourg, où l'on parle le berlinois beaucoup mieux encore qu'à Berlin même.

Je suis l'homme le plus poli du monde, j'aime les carpes au brun, je crois quelquefois à la résurrection, et je répondis : — En effet, la température est très-belle.

Quand l'enfant de la Sprée eut canardé de la sorte, m'entreprit vivement, et je ne pus me délivrer de ses questions et des réponses qu'il y faisait le premier, et surtout de ses parallèles entre Berlin et Munich, la nouvelle Athènes, à laquelle il ne laissa pas un cheveu sur la tête. . . . . . . . . . . .

Sans doute, qu'on nomme Munich une nouvelle

Athènes, cela est, entre nous, passablement ridicule, et j'ai beaucoup de mal quand il me faut la défendre sous ce rapport. C'est ce que j'ai vivement éprouvé dans le dialogue avec le Philistin berlinois, lequel fut assez impoli, encore qu'il eût discouru avec moi depuis quelque temps, pour ne trouver aucun sel attique dans la nouvelle Athènes.

— Il n'y en a qu'à Berlin, cria-t-il assez haut. Là seulement vous trouverez l'esprit et l'ironie. Il y a bien ici de la bière blanche, mais véritablement aucune ironie.

— Nous n'avons pas d'ironie, nous cria Nannerl, la svelte sommelière, qui passait alors en courant; mais vous pouvez demander ici toute autre espèce de bière.

J'eus grand regret que Nannerl eût pris l'ironie pour une bière particulière, peut-être pour la meilleure de Stettin, et afin qu'elle ne s'exposât plus désormais à une pareille méprise, je commençai à l'endoctriner ainsi :

— Belle Nannerl, l'ironie n'est point une bière, mais une invention des Berlinois, les gens les plus avisés du monde, qui étaient fort contrits d'être nés trop tard pour pouvoir inventer la poudre : ils cherchèrent donc à se faire une invention aussi importante, fort utile à ceux-là même qui n'ont pas inventé la poudre. Autrefois, ma chère enfant, quand quelqu'un avait fait ou dit une sottise, qu'y pouvait-on? Ce qui était fait était fait, et l'on disait : — Cet homme est un stupide animal. C'était désagréable. A Berlin, où l'on est fort sensé et où l'on fait néanmoins le plus de sottises, on sentait

grandement ce désagrément. Le ministre de l'instruction publique essaya d'y remédier par des mesures sérieuses : il ordonna que les grosses sottises pussent seules être imprimées. Les petites ne sont permises que dans la conversation, permission qui n'a été accordée qu'aux professeurs et aux fonctionnaires élevés. Les petites gens ne doivent émettre leurs sottises qu'en secret. Malheureusement toutes ces précautions ne servirent à rien. Les sottises comprimées se firent jour avec d'autant plus de force dans les occasions extraordinaires, elles furent même secrètement protégées d'en haut, et surgirent publiquement d'en bas. L'embarras était grand, quand enfin fut trouvé un moyen rétroactif par lequel on peut défaire toute sottise ou même la transformer en chose raisonnable. Ce moyen est tout simple, et consiste à déclarer qu'on n'a fait ou dit la sottise en question que par ironie. Ainsi, ma chère enfant, tout avance dans ce monde; la sottise devient ironie; la flagornerie, manquée satire; la lourdeur naturelle, persiflage adroit; la folie réelle, verve comique; l'ignorance, esprit brillant; et tu finiras toi-même par devenir l'Aspasie de la nouvelle Athènes.

J'en aurais bien dit davantage si la belle Nannerl, que je retenais par son tablier, ne se fût violemment dégagée quand elle entendit un orage de voix qui demandaient de toutes parts de la bière. Quant au Berlinois, il avait l'air de l'ironie, même en considérant avec quel enthousiasme furent reçus les grands pots écumants; et, dési-

gnant un groupe de buveurs qui savouraient de tout leur cœur le nectar de houblon, sur l'excellence duquel ils se disputaient, il dit en ricanant : — Et ce sont là vos Athéniens!

Les remarques que cet homme lâcha tout d'une file me firent naturellement peine, vu que j'ai un grand faible pour notre nouvelle Athènes. Je m'efforçai en conséquence de faire comprendre au pétulant censeur que l'idée de nous poser en nouvelle Athènes nous était venue seulement depuis peu; que nous n'étions que de jeunes commençants, et que nos grands esprits, voire notre public poli, n'étaient pas encore bien établis à se laisser voir de près. Tout est encore au berceau, et nous sommes loin d'être complets. — Nous n'avons, mon cher ami, ajoutai-je, guère que les emplois inférieurs qui soient remplis, et il ne vous est pas échappé que les hiboux, par exemple, les sycophantes et les Phrynés ne nous manquaient pas. Mais il n'y a disette que pour les premiers rôles, au point qu'un seul individu est souvent obligé d'en jouer plusieurs à la fois. Ainsi notre poëte, qui chante le tendre amour grec des jeunes garçons, s'est vu forcé de se charger également de l'insolence d'Aristophane; mais il peut tout faire, il a tout ce qu'il faut à un grand poëte, à l'exception peut-être de l'imagination et de l'esprit, et, s'il avait beaucoup d'argent, ce serait un homme riche. Ce qui nous manque en quantité, nous le compensons par la qualité. Nous n'avons qu'un grand sculpteur, mais c'est M. Le Lion.

Nous n'avons qu'un grand orateur, mais je suis convaincu que Démosthène ne pouvait pas tonner aussi bien que lui sur l'impôt de la drêche dans l'Attique. Si nous n'avons pas encore empoisonné de Socrate, ce n'est vraiment pas le poison qui nous a manqué. Et si nous ne possédons pas encore un *Démos*, une population entière de démagogues, nous pouvons cependant vous offrir un exemplaire de luxe de cette espèce, un démagogue qui vaut à lui seul tout un Démos, une troupe complète de grands bavards, de gobe-mouches, de poltrons et autres semblables va-nus-pieds, et, tenez, vous le voyez en personne!

Je ne puis résister à la tentation de donner un signalement plus détaillé du personnage qui se présentait à nous en ce moment. Je laisse à d'autres à décider si sa tête a quelque chose d'humain, et si elle est en conséquence fondée en droit à le donner pour un homme. Moi je tiendrais cette tête pour celle d'un singe, et c'est par courtoisie seulement que je la prends pour humaine. Son accoutrement consistait en un bonnet de drap dont la forme ressemblait à l'armet de Membrin, juché sur de raides cheveux noirs qui pendaient par derrière et se séparaient par une raie enfantine sur le devant. Sur la face de cette tête, qui se donnait pour une figure, la déesse de la trivialité avait imprimé son cachet, et si fort, que le nez qui s'y trouvait en était presque écrasé; les yeux baissés semblaient tout affligés de chercher inutilement ce nez.

Son habillement était un pourpoint teutonique, modifié à la vérité selon les exigences impérieuses de la civilisation de l'Europe moderne, mais dont la coupe rappelait toujours celui qu'Arminius a porté dans la forêt de Teutobourg, et dont la forme originelle s'est conservée dans une association patriotique de tailleurs, par tradition aussi secrète que l'architecture gothique se conserva au milieu d'une confrérie mystique de maçons. Un chiffon blanc qui jurait avec un cou nu et grisâtre, recouvrait le collet de cet habit patriotique. De longues mains sales pendaient de ses manches; au milieu descendait un long corps, sous lequel flageolaient deux petites jambes... Ce personnage faisait, à en mourir, une parodie de l'Apollon du Belvédère.

— Et c'est là le démagogue de la nouvelle Athènes? demanda avec un rire sardonique le Berlinois. Eh, bon Dieu! c'est un compatriote à moi. J'en crois à peine mes yeux corporels... C'est justement celui qui..., non!... Est-il possible!

— Oui, Berlinois aveuglés, repris-je avec quelque chaleur, vous méconnaissez vos génies indigènes, et lapidez vos prophètes. Nous, au contraire, nous savons tout utiliser.

— Et à quel usage employez-vous ce malheureux insecte?

— On peut l'employer partout où il faut sauter, ramper; de la sensibilité, un grand appétit, de la piété, beaucoup de vieil allemand, peu de latin et pas de grec.

Il saute réellement très-bien sur une barre, fait des sommaires de tous les sauts imaginables, et des catalogues de toutes les variantes des poésies en vieux idiomes tudesques. Et puis, il représente l'amour de la patrie sans être le moins du monde dangereux; car on sait très-bien qu'après s'être trouvé par hasard au milieu des démagogues teutomanes, il s'en est retiré à temps, quand leur cause offrit quelques risques, et cessa ainsi de s'accorder avec les sentiments chrétiens de son tendre cœur. Mais depuis que le danger a disparu, que les martyrs ont souffert pour leur opinion, que presque tous y ont renoncé spontanément, et que même nos barbiers les plus chauds ont quitté leurs pourpoints teutoniques, de ce moment même a commencé l'ère prospère de notre prudent sauveur de la patrie. Lui seul a conservé le costume des démagogues teutomanes et les locutions qui en font partie; il vante encore Arminius le Chérusque et madame Thusnelda, son épouse, comme s'il était leur blond descendant. Il nourrit toujours une haine patriotique germanique contre la Babylone française, contre l'invention du savon, contre la grammaire grecque païenne de Thiersch, contre Quinctilius Varus, contre les gants, et contre tous les hommes qui ont un nez décent. Il se présente ainsi, monument ambulant d'un temps évanoui, et, comme le dernier Mohican, lui aussi est resté seul de toute une horde sauvage et saugrenue, lui, le dernier démagogue teutomane. Vous voyez donc que, dans la nouvelle Athènes,

qui manque encore tout à fait de démagogues, nous pouvons employer cet homme. Nous avons en lui un fort bon démagogue, qui en même temps est si doux, qu'il lèche tout ce qu'on lui donne, et comme il est unique dans son espèce, nous aurons encore plus tard, quand il sera crevé, l'avantage spécial de le faire empailler et de pouvoir le conserver à la postérité comme le dernier démagogue, avec sa peau et ses cheveux. Gardez-vous pourtant, je vous prie, d'en rien dire au professeur Lichtenstein, de Berlin; car celui-ci le ferait réclamer pour le musée zoologique de cette ville, ce qui pourrait occasionner une guerre entre la Prusse et la Bavière, vu que nous ne voulons en aucun cas le livrer. Déjà les Anglais l'ont estimé, et en ont offert sept mille sept cent septante-sept guinées; déjà les Autrichiens ont voulu l'échanger contre la girafe; mais notre ministère a répondu que le dernier démagogue est sans prix, et qu'il fera un jour l'orgueil de notre cabinet d'histoire naturelle, ainsi que l'ornement de notre ville.

Le Berlinois paraissait m'écouter avec quelque distraction. Des objets plus beaux avaient captivé son attention, et il me coupa tout à coup la parole en ces termes: — Mille pardons si je vous interromps; mais dites-moi donc au moins ce que c'est que ce chien qui court là-bas?

— C'est un autre chien.

— Ah! vous ne comprenez pas. Je parle de ce grand chien à soies blanches et sans queue.

— Mon cher monsieur, c'est le chien du nouvel Alcibiade.

— Mais, reprit le Berlinois, pourriez-vous me dire où est ce nouvel Alcibiade?

— Entre nous, répondis-je, la place est encore vacante dans la nouvelle Athènes, et nous n'avons pour le moment que le chien.

## III

Le lieu où se tenait cet entretien s'appelle Bogenhausen, ou Neubourghausen, ou villa Hompesch, ou jardin de Montgelas, ou le Schlœssel. On n'a même pas besoin de le nommer quand on s'y veut faire conduire de Munich : le cocher vous comprend tout de suite à un certain clignement d'œil altéré, à un certain mouvement de tête de bienheureux, ou à d'autres grimaces indicatrices. Mille mots sont à la disposition de l'Arabe pour exprimer le sabre, du Français pour l'amour, de l'Anglais pour la pendaison, de l'Allemand pour boire, et du nouvel Athénien pour désigner les lieux où il boit. La bière est réellement fort bonne en cet endroit; on n'en boit pas de meilleure au prytanée, vulgairement nommé Bockkeller. Elle a un goût parfait, principalement sur cette terrasse à escalier où l'on a devant les yeux les Alpes du Tyrol. J'allais souvent m'y établir l'hiver dernier; et je contemplais ces montagnes neigeuses, étincelantes sous la lumière du soleil, et qui semblaient coulées en argent pur.

L'hiver régnait alors aussi dans mon âme : les pensées

et les sentiments étaient comme étouffés sous la neige, la vie inspiratrice était desséchée et morte en moi; ajoutez la déplorable politique, les regrets que m'arrachait la mort d'une ravissante créature, un vieux levain de chagrin et le rhume. Et puis, je buvais beaucoup de bière, parce qu'on m'assurait que cela rendait le sang léger. Pourtant la meilleure bière attique ne pouvait me réussir, à moi qui m'étais auparavant habitué au porter en Angleterre.

Enfin vint le jour où tout changea. Le soleil perça les nuages du ciel, et abreuva la terre, ce vieil enfant, du lait de ses rayons. Les montagnes frémirent de plaisir, et leurs larmes de neige coulèrent en abondance, les croûtes de glace des lacs craquèrent et se fendirent, la terre ouvrit ses yeux bleus, de son sein s'élancèrent les fleurs amoureuses et les forêts sonores, palais verdoyants des rossignols; toute la nature sourit, et ce sourire s'appelait le printemps. Alors commença aussi en moi un nouveau printemps, de nouvelles fleurs jaillirent de mon cœur, des sentiments de liberté, semblables à des roses, puis des désirs tendres comme de jeunes violettes, sans doute aussi dans le nombre mainte ortie inutile. L'espérance étendit de nouveau sa riante verdure sur les tombes de mes désirs éteints, les mélodies de la poésie revinrent, comme des oiseaux voyageurs qui ont passé l'hiver dans la chaleur du midi, et retournent visiter leur nid abandonné dans le nord, et ce cœur du nord délaissé résonna, et s'épanouit encore comme autrefois; seule-

ment, j'ignore comment cela se fit. Est-ce un soleil blond ou brun qui a réveillé le printemps dans mon cœur, qui par ses baisers a réchauffé dans ce cœur les fleurs engourdies, et par son sourire a rendu la voix aux rossignols? Était-ce la nature elle-même qui venait chercher son écho dans mon sein, et s'y mirer avec son nouvel éclat printanier? Je ne sais; mais je crois que ce fut sur la terrasse, à Bogenhausen, en présence des Alpes tyroliennes, que mon cœur fut fasciné par ce nouvel enchantement. Quand j'étais assis là avec mes pensées, il me semblait souvent voir une belle jeune figure regarder du haut de ces Alpes, et je désirais avoir des ailes pour l'aller trouver dans le pays de sa résidence, l'Italie. Je me sentais souvent aussi caressé par les parfums des citronniers et des orangers qui descendaient en nuages des montagnes, avec leurs séductions et leurs promesses, pour m'attirer en Italie. Un soir même, dans l'or du crépuscule, je le vis bien distinctement sur la cime d'une montagne, le jeune dieu du printemps. Des fleurs et des lauriers couronnaient sa tête radieuse, et l'œil riant et la bouche épanouie il me dit: — Je t'aime; viens à moi en Italie.

## IV

Mes yeux pouvaient donc bien étinceler de quelque flamme langoureuse quand, dans le désespoir où m'avait jeté mon interminable conversation avec le Berlinois, mon regard s'élançait vers les belles montagnes du Tyrol, et que je soupirais profondément. Mais mon Philistin berlinois ne vit dans ce regard et dans ce soupir qu'une nouvelle ressource de conversation; alors, souriant de compagnie : — Ah! oui, je voudrais bien aussi, moi, être à Constantinople! Ah! voir Constantinople fut toujours l'unique vœu de ma vie! Et maintenant, hélas! les Russes y sont certainement déjà entrés, à Constantinople... Avez-vous vu Saint-Pétersbourg? Je répondis que non, et le priai de m'en dire quelque chose; mais ce n'était pas lui qui y était allé l'été dernier, c'était M. son beau-frère, le conseiller de justice, et il paraît que ce doit être une ville unique. — Avez-vous vu Copenhague? Comme j'eus encore répondu négativement a cette question, et demandé une description de la ville, il se mit à sourire d'un air bien fin, balança avec satisfaction sa tête çà et là, et m'assura sur

l'honneur que je ne pouvais m'en faire une idée si je n'y avais été moi-même. — Ceci, répliquai-je, ne peut se faire encore pour le moment. Je veux entreprendre un autre voyage dont j'ai fait le projet ce printemps : je vais partir pour l'Italie.

En entendant ces mots, mon homme sauta tout à coup de dessus son siége, pirouetta trois fois sur le même pied, et fredonna : — Tirily ! tirily ! tirily !

Ce fut pour moi le dernier coup d'aiguillon. — Je pars demain, me dis-je sur-le-champ. Je ne veux plus tarder; il me faut voir aussitôt que possible le pays qui peut jeter le Philistin le plus sec dans une telle extase, qu'à entendre ce nom, il se met à chanter comme une caille. Pendant que je m'occupais chez moi à faire mes malles, le ton de ce tirily me résonnait incessamment dans l'oreille, et mon frère, Maximilien Heine, qui m'accompagna le lendemain jusqu'à la frontière, ne pouvait comprendre pourquoi de toute la journée je ne pus dire un mot de sens commun, tandis que je ne cessais de tirilyser.

## V

Tirily! tirily! je vis, je sens la douce souffrance de l'existence, je sens toutes les joies et toutes les peines du monde, je souffre pour le salut de tout le genre humain, j'expie ses péchés, mais j'en jouis aussi.

Et ce n'est pas seulement avec les hommes, c'est encore avec les plantes que mes sentiments sont sympathiques; celles-ci me racontent, avec leurs mille langues vertes, les plus charmantes histoires. Elles savent que je n'ai pas un orgueil d'homme, et que j'ai autant de plaisir à parler avec les humbles fleurs des prairies qu'avec les sapins les plus élevés. Hélas! je ne sais que trop ce qu'il en est de ces superbes sapins! Ils s'élancent du fond de la vallée jusqu'aux nuages, et dépassent presque les cimes des granits les plus hardis: mais combien dure toute cette grandeur? Tout au plus quelques misérables siècles, après quoi ils tombent accablés de vieillesse et n'ont plus qu'à pourrir sur le sol. Puis, pendant la nuit, les hiboux sortent silencieusement de leurs crevasses, et viennent ajouter l'insulte au malheur: —Voyez! sapins qui étiez si forts, vous avez cru pouvoir vous mesurer

avec les montagnes, et maintenant vous voilà gisant brisés dans le vallon, et les montagnes sont toujours debout et immobiles.

Un aigle perché sur sa chère roche solitaire, et qui entend une si dure raillerie, doit faire de poignantes réflexions. Il pense au sort qui l'attend lui-même. Il ne sait pas non plus, lui, dans quelle profondeur, il sera jeté un jour. Mais les étoiles lui envoient des scintillements si rassurants, les eaux des bois roulent des murmures si consolateurs, et la fière harmonie de son âme, à lui, couvre si puissamment la voix des pensées timides, qu'il oublie bientôt celles-ci. Que le soleil vienne à paraître, et il se retrouvera comme toujours; il planera vers son astre, et quand il sera assez haut, il lui chantera ses joies et ses douleurs. Les animaux ses compagnons, surtout les hommes, croient que l'aigle ne peut chanter, et ils ne savent pas qu'il ne chante que lorsqu'il est hors de leur portée, et qu'il a trop d'orgueil pour vouloir être entendu d'un autre que le soleil. Et il a raison : il pourrait prendre ici-bas fantaisie à quelqu'un de la race emplumée, de rendre compte de son chant. Je sais moi-même par expérience ce que disent de pareilles critiques : la poule se dresse sur une patte et caquète que le chanteur n'a pas d'âme ; le dindon glousse que le véritable sérieux lui manque ; la colombe roucoule qu'il ne connaît pas l'amour intime; l'oie barbote qu'il n'est pas assez savant ; le chapon crie de sa voix aigre qu'il est trop sensuel ; le roitelet l'accuse de manquer totale-

ment de croyance; le passereau siffle qu'il n'est pas assez fécond; les huppes, les pies, les linottes, tout cela gazouille, gémit et grasseye... Le rossignol seul ne mêle point sa voix à ces critiques : indifférent pour le reste du monde, son unique pensée, son unique chant est pour la rose purpurine; il l'entoure de son vol amoureux, il se précipite enflammé au milieu des épines chéries, et il saigne et il chante.

# VI

. . . . . . . . . . . . . . . . .

A midi sonnant j'entrais à Innsbrück.

Innsbrück est en elle-même une ville mal habitable et assez niaise. Peut-être a-t-elle l'air plus spirituel et plus agréable en hiver quand les hautes montagnes qui l'enferment sont couvertes de neige, que les avalanches grondent, et que la glace craque et étincelle de toutes parts.

Je trouvai ces montagnes la tête ceinte de nuages comme de turbans grisâtres. On voit là le rocher de Saint-Martin, théâtre de la plus belle légende impériale, comme généralement le souvenir du chevaleresque Maximilien fleurit et retentit encore plein de vie par tout le Tyrol.

Dans l'église de la cour sont les statues tant vantées des princes et princesses de la maison d'Autriche et de leurs aïeux, parmi lesquels s'en trouvent plusieurs qui sont encore à comprendre comment a pu leur arriver cet honneur. Elles sont au-dessus de la grandeur naturelle, coulées en fer, et rangées autour du tombeau de Maxi-

milien. Mais comme l'église est petite et la toiture peu élevée, on croit voir de noires figures de cire dans une baraque de foire. On lit sur le piédestal de quelques-unes le nom des augustes personnages qu'elles représentent. Pendant que je considérais ces statues, survinrent des Anglais: un homme maigre, à face ébahie, les pouces accrochés aux emmanchures de son gilet blanc, et, entre les dents, son *Guide des Voyageurs;* derrière lui, sa longue compagne, dame dans la fleur de sa décadence, mais encore suffisamment épaisse; derrière elle, une figure rouge de porter sur un collet blanc de poudre, marchant raide dans un habit dito, et les bras de bois entièrement chargés des gants de milady, de ses fleurs des Alpes, et de son carlin.

Ce trèfle monta en file jusqu'à la partie supérieure de l'église, et le fils d'Albion expliqua à sa compagne les statues, c'est-à-dire qu'il lut dans son *Guide des Voyageurs* ainsi qu'il suit : — « La première statue est celle du roi Clovis de France, l'autre celle du roi Arthur d'Angleterre, la troisième de Rodolphe de Habsbourg, etc. » Mais comme le pauvre Anglais avait commencé sa revue par en haut, et non d'en bas, comme le supposait le *Guide des Voyageurs*, il tomba dans des quiproquos des plus amusants, et qui devenaient plus comiques encore quand il arrivait à une statue de femme, qu'il prenait pour un homme, *et vice versa;* de sorte qu'il ne comprenait point pourquoi Rodolphe de Habsbourg était représenté en jupes, tandis que l'impé-

ratrice Marie avait des culottes de fer et une barbe un peu longue. Moi, qui prête volontiers l'assistance de mon savoir, je remarquai en passant que c'était probablement une exigence du costume d'alors, ou bien que les augustes personnages avaient peut-être expressément demandé qu'on les coulât de la sorte, et pas autrement; qu'ainsi, il pourrait prendre envie à l'empereur actuel de se faire représenter avec des paniers, ou même au maillot... Qui pourrait y trouver à redire?

Le carlin poussait des aboiements critiques, le laquais ouvrait de grands yeux, le maître se frottait le nez, et milady disait : — *A fine exhibition, very fine indeed.*

# VII

Brixen fut la seconde ville un peu grande du Tyrol dans laquelle j'entrai. Elle est située dans une vallée, et quand j'arrivai elle était couverte de vapeur et des ombres du soir. Au milieu de ce calme du crépuscule vibrait le tintement mélancolique des cloches, les troupeaux de moutons trottaient vers leurs étables, les hommes vers les églises; partout une odeur désagréable de saints forts laids et de foin sec.

— Les jésuites sont à Brixen, m'avait dit naguère l'*Hesperus*. Je les cherchai tout autour de moi dans les rues, mais je ne vis personne qui ressemblât à un jésuite, si ce n'est peut-être ce gros homme à tricorne ecclésiastique, avec un habit noir de coupe cléricale, vieux et râpé, qui contrastait d'autant plus avec ses culottes noires neuves et brillantes.

Ce ne peut être un jésuite, me dis-je enfin, car je me suis toujours figuré les jésuites un peu maigres. Et puis, y a-t-il encore réellement des jésuites? Je crois souvent que leur existence n'est qu'une chimère, que c'est la peur que nous avons d'eux qui nous revient dans le cerveau, longtemps après que le danger est passé, et tout cet emportement contre les jésuites me rappelle

alors ces gens qui vont par les rues avec un parapluie ouvert longtemps après qu'il a cessé de pleuvoir. Oui, il me semble parfois que le diable, la noblesse et les jésuites n'existent qu'autant qu'on y croit. Quant au diable, c'est chose certaine, puisque les croyants sont les seuls qui l'aient vu jusqu'à présent. Pour ce qui est de la noblesse, nous éprouverons dans quelque temps que *la bonne société* ne sera plus la bonne société, du moment où le brave bourgeois n'aura plus la bonté de la tenir pour la bonne société. Mais les jésuites? Nous avons du moins cela de gagné qu'ils n'ont plus leurs vieilles culottes! Les anciens jésuites sont dans la tombe avec leurs vieilles culottes, leurs ambitions, leurs plans universels, leurs discussions, leurs distinctions, leurs restrictions et leurs poisons, et ce que nous voyons se couler par le monde avec des culottes neuves et lustrées, est moins leur esprit que leur spectre, spectre absurde et imbécile, qui prend chaque jour à tâche de nous prouver par sa parole et par ses actions combien peu il est à craindre. Et, en vérité, il nous rappelle l'histoire d'un revenant de cette espèce dans la forêt de Thuringe, lequel délivrait de toute frayeur les gens qui avaient peur de lui, en leur ôtant fort poliment sa tête de dessus ses épaules pour leur montrer qu'il était tout à fait creux et vide en dedans.

Je ne puis m'empêcher de raconter comment je trouvai l'occasion d'observer de plus près le gros homme aux culottes neuves et brillantes, et de me convaincre

que ce n'était pas un jésuite, mais une tête ordinaire du bétail de Dieu. C'est dans la salle à manger de mon auberge que je le rencontrai venant souper en compagnie d'un homme long et maigre qu'on appelait excellence, et qui ressemblait tellement à ce vieux gentilhomme célibataire dont Shakspeare nous a donné le portrait, qu'on eût dit que la nature avait commis un plagiat. Tous deux assaisonnaient leur repas en importunant la servante, charmante fille en vérité, de leurs caresses, qui paraissaient ne pas la dégoûter médiocrement, au point qu'elle se dégagea avec effort pendant que l'un lui tapotait sur les reins et que l'autre voulait l'embrasser. Ils vidèrent alors leur sac d'obscénités les plus grossières, auxquelles ils savaient bien que la pauvre fille ne pouvait échapper, obligée qu'elle était de rester dans la salle pour me servir, moi et les autres convives. Pourtant, quand cette inconvenance devint intolérable, elle planta tout là, se sauva, et revint, quelques minutes après, portant sur un bras un jeune enfant qu'elle garda pendant tout le temps, quoiqu'elle en fût fort gênée pour son service. Nos deux compagnons ne se permirent plus alors rien contre la pudeur de la jeune fille, qui les servit sans rancune, mais avec un rare sérieux. Leur conversation prit une autre direction. Tous deux revinrent à l'éternel radotage de la grande conjuration contre l'autel et le trône, tombèrent d'accord sur la nécessité de mesures rigoureuses, et se serrèrent plus d'une fois la main en signe de sainte alliance.

# VIII

Les ouvrages de Joseph de Hormayr sont indispensables pour l'étude de l'histoire du Tyrol : ils sont même encore, pour celle de nos jours, la meilleure et peut-être l'unique source.

La *Guerre des paysans tyroliens en* 1809, par Bartholdy, est un livre bien et spirituellement écrit, et si l'on y trouve des défauts, ils résultent nécessairement de ce que l'auteur, par suite de la noble faiblesse propre aux gens de cœur, avait pour le parti vaincu une prédilection particulière, et que la fumée de la poudre enveloppait encore les événements au moment où il les a décrits.

Beaucoup de faits mémorables de ces temps n'ont pas été recueillis et ne vivent que dans la mémoire du peuple, qui n'en parle guère aujourd'hui avec plaisir, parce qu'ils lui rappellent le souvenir de mainte espérance déçue. Les pauvres Tyroliens ont dû faire aussi toutes sortes d'expériences, et quand on leur demande s'ils ont obtenu, en récompense de leur fidélité, tout ce qu'on leur avait promis aux jours du danger, ils haussent

avec bonhomie les épaules, et disent naïvement qu'on n'y attachait peut-être pas d'intentions bien sérieuses, et puis, que l'empereur a beaucoup à penser, et qu'il lui échappe bien des choses.

Consolez-vous, pauvres diables! vous n'êtes pas les seuls auxquels on ait fait des promesses. Il arrive bien souvent sur les grands vaisseaux négriers que pendant les grosses tempêtes, et quand le navire est en péril, on a recours aux hommes noirs qui sont entassés dans l'obscurité à fond de cale. On brise alors leurs fers, on leur promet bien saintement de leur donner la liberté s'ils réussissent par leur zèle à sauver le bâtiment. Et mes pauvres simples noirs de remonter pleins d'allégresse sous la clarté du soleil, de s'attacher aux pompes, d'épuiser l'eau au prix de leurs forces, d'aider où il faut aider, de grimper, de sauter, de rouler les câbles, de couper les mâts, enfin de travailler jusqu'à ce que le danger soit passé. Alors on les ramène, comme il va sans dire, sous l'entrepont, où ils sont enchaînés de nouveau fort commodément, et abandonnés dans leur sombre prison à leurs réflexions démagogiques sur les promesses des marchands d'âmes, dont l'unique but, après la cessation du péril, est de troquer encore quelques âmes de plus.

O navis, referent in mare te novi
Fluctus. . . . . . . . .

Quand mon vieux professeur expliquait cette ode

d'Horace, où l'État est comparé à un vaisseau, il avait toujours à faire bien des observations politiques, qu'il suspendit quand la bataille de Leipzig eut été livrée, et que toute la classe se dispersa.

Mon vieux professeur avait tout prévu. Quand nous reçûmes la première nouvelle de ce combat, il secoua sa tête grise, et je sais maintenant ce que cela voulait dire. Bientôt arrivèrent les rapports circonstanciés, et l'on se montrait mystérieusement les images bariolées où l'on avait représenté avec une maladresse fort édifiante, comme quoi les augustes chefs des armées s'agenouillèrent sur le champ de bataille, et remercièrent Dieu.

— Oui, ils pouvaient remercier Dieu, disait mon maître, et il riait comme il avait coutume de le faire quand il expliquait Salluste; l'empereur Napoléon les a si souvent battus, qu'ils ont pu à la fin apprendre le métier.

Vinrent ensuite les alliés et les mauvaises poésies de délivrances, Hermann et Thusnelda, hurrah! et l'association des dames patriotiques, et les glands du chêne national, et les interminables vanteries sur la bataille de Leipzig, puis encore la bataille de Leipzig, sans relâche, sans répit.

— Il arrive à ces gens-là, disait mon professeur, comme aux Thébains, quand ils eurent enfin battu à Leuctres ces invincibles Spartiates, et qu'ils ne cessèrent leurs forfanteries sur cette bataille, ce qui faisait dire

d'eux à Antisthène, qu'ils étaient comme les enfants, qui ne se sentent pas de joie quand par hasard ils ont rossé leur maître d'école. Hélas ! mes pauvres enfants, il eût mieux valu que nous-mêmes eussions reçu les coups ! —

Le bon vieillard est mort quelque temps après. Sur son tombeau croît de l'herbe prussienne, que paissent les nobles destriers de nos chevaliers restaurés.

# IX

Les Tyroliens sont beaux, enjoués, probes, honnêtes, et d'esprit borné au delà de toute idée. C'est une race d'hommes saine, peut-être parce qu'ils sont trop sots pour pouvoir être malades. Je les appellerais volontiers aussi une noble race, parce qu'ils se montrent fort délicats dans le choix de leur nourriture, et fort propres dans leurs habitudes. Il n'y a que le sentiment de la dignité personnelle qui leur manque absolument. Le Tyrolien a une sorte de servilisme riant et humoristique qui porte presque une teinte d'ironie, et qui est pourtant réel et très-sérieux. Les femmes tyroliennes *te* saluent d'une façon si amicalement avenante, les hommes *te* serrent si robustement la main, et gesticulent avec une cordialité si pittoresque, que tu pourrais croire qu'ils te traitent comme un proche parent, ou tout au moins comme leur égal; mais, loin de là, ils n'oublient jamais qu'ils ne sont que de petites gens, et que tu es un monsieur comme il faut, qui voit certainement sans déplaisir que les petites gens se mettent un instant sans timidité sur le même pied que lui. Et ils agissent en cela d'après

un instinct naturel fort juste. Les aristocrates les plus pétrifiés sont charmés de trouver une occasion de se rabaisser; car c'est à cela même qu'ils sentent combien ils sont placés haut. Chez eux, les Tyroliens exercent ce servilisme gratis; mais ils cherchent à en faire une source de gain à l'étranger. Ils trafiquent de leur personnalité, de leur nationalité. Ces marchands de couvertures, chamarrés de leur costume national, ces gais *Bua* tyroliens vous permettront de grand cœur une plaisanterie; mais il faut alors leur acheter quelque chose. Cette famille Rainer, qui s'en alla en Angleterre, comprenait encore bien mieux cette spéculation, et puis ils avaient, en outre, un bon conseiller, qui connaissait bien l'esprit de la *nobility* anglaise. C'est là ce qui leur procura un si bon accueil dans le foyer de l'aristocratie européenne, *in the west end of the town*. Quand je vis, l'été précédent, dans les brillantes salles de concert du monde fashionable de Londres, ces chanteurs tyroliens, vêtus du costume national, monter sur les tréteaux, et faire retentir ces chants dont le *iodeln* résonne d'une façon si naïve et si aimable dans les Alpes du Tyrol, et qui trouvent un écho si complaisant aussi dans notre âme, à nous autres Allemands du nord, mon cœur se sentit suffoquer d'un amer déplaisir; le sourire de toutes ces lèvres de qualité me mordait comme autant de serpents : c'était comme si j'eusse entendu insulter grossièrement la chasteté de la parole allemande, comme si les plus doux mystères de notre

sensibilité nationale eussent été profanés devant une populace étrangère. Je ne pus applaudir comme les autres à ce maquignonage éhonté de ce que nous avons de plus pudique, et un Suisse, que ces sentiments agitaient aussi, quitta la salle en même temps, et me dit avec beaucoup de justesse : — Nous autres Suisses donnons sans doute beaucoup de choses pour de l'argent, le plus pur de notre sang et nos meilleurs fromages; mais nous pouvons à peine entendre sonner hors du pays le Ranz des vaches, encore moins le sonner nous-mêmes pour de l'argent.

Le Tyrol est fort beau; mais les plus beaux paysages sont impuissants à nous charmer, quand le temps et l'âme sont maussades. La mauvaise humeur de celle-ci est toujours une suite de l'autre; et comme il pleuvait dehors, il faisait aussi mauvais temps dans mon cœur. Seulement, je hasardais de temps à autre ma tête hors de la portière, et je contemplais les monts gigantesques qui me regardaient sérieusement, et, avec leurs têtes monstrueuses et leurs longues barbes de nuées, s'inclinaient pour me souhaiter bon voyage. J'apercevais çà et là quelque petite montagne peinte en bleu par le lointain, qui semblait se hausser sur la pointe des pieds, et regarder avec curiosité par-dessus les épaules des autres montagnes, sans doute pour me voir. De tous côtés juraient les ruisseaux des bois qui se précipitaient follement des hauteurs, et couraient se confondre dans les sombres torrents des vallées. Les hommes se tenaient à l'abri dans leurs maisons propres et jolies, accrochées çà et là aux pentes des collines, aux versants les plus abrupts, et jusque sur les cimes; maisons jolies et

nettes, qu'entoure ordinairement une longue galerie en forme de balcon, décorée à son tour de linge étendu, d'images de saints, de pots de fleurs et de sourires de jeunes filles. Ces maisonnettes sont de plus joliment peintes, le plus souvent en vert et en blanc, comme si elles portaient aussi la livrée nationale : bretelles vertes sur chemise blanche. En voyant ces demeures au milieu de cette solitude pluvieuse, mes pensées m'entraînaient souvent vers elles, et je désirais aller joindre les hommes qui étaient assis au sec et sans doute bien à l'aise sous ces toits. — Ah ! me disais-je, la vie doit être là bien douce et bien intime, et la vieille grand'mère y raconte certainement les contes les plus merveilleux. Pendant que la voiture passait impitoyablement, je reportais souvent la vue en arrière, pour voir monter les colonnes de fumée bleuâtre des petites cheminées, et il pleuvait toujours plus fort dehors et en moi, au point que les gouttes d'eau m'en tombaient presque des yeux.

Souvent mon cœur s'élevait aussi, et, malgré le mauvais temps, grimpait jusqu'à ces gens qui habitent tout en haut, sur les montagnes, qui n'en descendent peut-être qu'une seule fois pendant leur vie, et apprennent peu de ce qui se passe ici-bas : ils n'en sont pourtant ni moins pieux ni moins heureux. De politique, ils n'en savent rien, sinon qu'ils ont un empereur qui porte un habit blanc sur culottes rouges. C'est ce que leur a raconté le vieil oncle, qui l'a appris lui-même à Innsbrück de Sepperl-le-Noir, qui est allé à Vienne. Quand les pa-

triotes montèrent chez eux, et leur représentèrent avec grande éloquence qu'on leur donnait maintenant un prince qui avait un habit bleu sur culottes blanches, ils se saisirent de leurs carabines, embrassèrent femmes et enfants, descendirent de leurs montagnes, et se battirent à mort pour l'habit blanc et les chères vieilles culottes rouges.

Au fond, qu'importe la couleur de la chose pour laquelle on meurt, quand on meurt pour ce qu'on aime? Et une telle mort chaude et fidèle vaut mieux qu'une vie froide et sans foi. Les chants d'une pareille mort, les douces rimes et les mots étincelants suffisent déjà pour réchauffer notre cœur quand l'air humide des brouillards et les soucis importuns veulent l'assombrir.

Beaucoup de ces chansons me vibrèrent dans le cœur quand je roulais au travers des montagnes du Tyrol. Les bois de sapins me rendaient par leur murmure mainte parole d'amour perdue dans l'oubli. Quelquefois, quand les lacs bleus me regardaient comme de grands yeux pleins d'un désir impénétrable, je pensais aux deux enfants qui s'aimaient tant et moururent ensemble. C'est une bien vieille histoire à laquelle personne ne croit plus aujourd'hui, et dont je ne sais moi-même que quelques rimes éparses :

Il était deux enfants de roi
Qui s'aimaient d'amour bien tendre;
Ils ne pouvaient se réunir,
Car l'eau était trop profonde

Ces mots commencèrent à résonner spontanément en moi, quand, passant près d'un de ces grands lacs, je vis sur l'une de ces rives un petit garçon, et sur l'autre une petite fille, tous deux vêtus de façon fort gentille du costume national diapré, avec leurs chapeaux verts, pointus et enrubanés : ils s'envoyaient et se renvoyaient des saluts...

Ils ne pouvaient se réunir,
Car l'eau était trop profonde.

## XI

Dans le Tyrol méridional le temps s'éclaircit, le soleil d'Italie commença à faire sentir son approche, les montagnes devinrent plus chaudes et plus brillantes de ton; je vis déjà des vignes qui s'enlaçaient aux arbres, et je pus aussi regarder plus souvent à la portière. Mais quand ma tête est hors de voiture, mon cœur la suit, et, avec le cœur, tout son amour, ses mélancoliques élans et sa folie. Il m'est souvent arrivé que mon pauvre cœur se soit laissé déchirer par les épines, en s'approchant des buissons de roses, le long du chemin, et les roses du Tyrol ne sont pas laides. Quand je passai par Steinach, et que je vis le marché où Immermann a fait paraître dans son drame l'aubergiste André Hofer avec ses compagnons, je trouvai que le marché était beaucoup trop petit pour une réunion d'insurgés, mais pourtant assez grand encore pour y devenir amoureux. Il n'y a là que quelques petites maisons blanches. A une petite fenêtre se tenait aux aguets une petite insurgée, qui ajusta et fit feu avec ses grands yeux. Si la voiture n'eût passé aussi vite, et qu'elle eût eu le temps de me

coucher encore une fois en joue, j'aurais certainement été atteint. En ma qualité de voyageur consciencieux, je dois consigner ici que madame l'aubergiste de Sterzing est par elle-même vieille femme, mais qu'elle a, en revanche, deux jeunes filles qui vous réchauffent le cœur d'une façon toute bienfaisante, alors que vous êtes descendu. Mais je ne Te dois point oublier, Toi, la plus belle de toutes, belle fileuse des frontières d'Italie ! Oh ! que ne m'as-tu, comme Ariane à Thésée, donné le fil de ton fuseau pour me conduire dans le labyrinthe de cette vie ! Le Minotaure serait dès à présent vaincu, et je te couvrirais de baisers, pour ne t'abandonner jamais !

C'est bon signe quand les femmes sourient, dit un écrivain chinois; et un écrivain allemand était tout à fait de cet avis quand, dans le Tyrol méridional, où commence l'Italie, il passa devant une montagne, au pied de laquelle, sur une digue peu élevée, était assise une de ces petites maisons qui nous regardent d'une façon si aimable, avec leur galerie amicale et leurs naïves peintures. A une extrémité, s'élevait un grand crucifix de bois, qui servait d'appui à une vigne. Et c'était chose affreusement douce de voir comme la vie embrassait la mort, comme la verdure luxuriante de cette vigne festonnait le corps sanglant et les membres crucifiés du Sauveur. De l'autre côté était une volière remplie de tourterelles, dont les habitants ailés voltigeaient çà et là. Une colombe d'une blancheur mer-

veilleuse était perchée sur la pointe du joli toit de la maison, qui s'avançait, pareil à la clef de voûte d'une niche de saint, sur la tête de la belle fileuse. Celle-ci était assise sur la petite galerie, et filait, non d'après la méthode allemande du rouet, mais d'après ce proeédé immémorialement antique où la quenouille, chargée de chanvre, est retenue sous le bras, pendant que le fil court autour d'un fuseau librement suspendu. C'est ainsi que filaient les filles des rois en Grèce, c'est encore ainsi que filent les Parques et toutes les Italiennes. Elle filait et souriait. La colombe restait immobile au-dessus de sa tête, et tout au-dessus de la maison s'élançaient les hautes montagnes, dont le soleil faisait étinceler les cimes neigeuses, semblables à une sombre garde de géants, la tête armée de casques d'acier.

Elle filait et souriait, et je crois qu'elle enveloppa mon cœur avec son fil, pendant que la voiture marchait plus lentement, à cause du large torrent de l'Eisach, qui bondissait de l'autre côté du chemin. Ces traits charmants furent obstinément présents tout le jour à ma pensée; je voyais partout cette gracieuse figure qu'un statuaire grec semblait avoir modelée avec le parfum d'une rose blanche, léger souffle aérien, apparition d'une noblesse toute divine, comme il l'avait peut-être rêvée en ses jeunes années, par une tiède nuit de printemps. Ces yeux, aucun Grec n'aurait certainement pu les rêver, et moins encore les comprendre. Moi, je les vis et les compris ces romantiques étoiles, dont les ma-

giques feux éclairaient cette beauté antique. Tout le jour je vis ces yeux, et j'en rêvai la nuit suivante. Elle était encore assise et souriait, les colombes voltigeaient çà et là, comme des anges d'amour; la colombe blanche étendait aussi mystérieusement ses ailes sur sa tête; derrière elle, s'élevaient plus imposants ses gardes, avec leurs casques de neige; sur le devant, le ruisseau s'élançait plus furieux et plus sauvage, les pampres enlaçaient avec une anxiété plus amoureuse l'image de bois crucifiée, qui s'agitait douloureusement, ouvrait des yeux souffrants, et saignait par toutes ses blessures...; mais elle filait et souriait, et, au bout de son fil, c'était mon cœur qui sautillait en guise de fuseau.

# XII

A mesure que le soleil rayonnait toujours plus beau et plus puissant dans l'immensité des cieux, et enveloppait de voiles d'or châteaux et montagnes, il faisait aussi plus chaud et plus clair dans mon cœur; mon sein se remplissait de nouveau de fleurs, dont la pousse vigoureuse se faisait jour au dehors, et dépassait ma tête, et, au milieu de ces fleurs de ma fantaisie, s'élevait encore la belle fileuse et son céleste sourire. Bercé par de tels rêves, rêve moi-même, j'arrivai en Italie; et comme, pendant la route, j'avais déjà souvent oublié que je m'y rendais, je fus presque effrayé quand je me trouvai tout d'un coup face à face avec ces grands yeux italiens, et que la vie italienne, avec ses mille et mille couleurs, accourut en personne, brûlante et babillarde, au-devant de moi.

Et cela m'arriva dans la ville de Trente, où j'entrai par une belle après-midi de dimanche, à l'heure où de chaleur tombe et où les Italiens se relèvent pour courir par les rues. Cette ville, vieille et cassée, est assise au milieu d'un large cercle de vertes et fraîches

montagnes, qui, telles que des dieux éternellement jeunes, jettent des regards de pitié sur l'œuvre ruinée des humains. Cassé et ruiné, se repose tout à côté le fier château qui dominait autrefois la ville, fabuleux édifice d'un temps fabuleux, avec ses flèches, ses saillies, ses créneaux, et une grosse tour ronde, qui n'a plus aujourd'hui d'autres habitants que les hiboux et des invalides autrichiens. La ville aussi est bâtie d'une manière fabuleuse, et l'on est singulièrement ému à la première vue de ces vieilles maisons lombardes, avec leurs fresques éteintes, leurs images de saints mutilées, leurs petites tours, leurs guérites, leurs petites fenêtres grillées, et ces frontons avancés, disposés en estrade, soutenus par des piliers grisonnants et affaiblis par l'âge, lesquels auraient eux-mêmes besoin d'appui. Un tel aspect serait trop douloureux, si la nature ne couvrait d'une vie nouvelle ces pierres mortes, si des vignes gracieuses ne serraient de leurs bras tendres et caressants ces piliers chancelants, comme la jeunesse soutient la vieillesse, et surtout si des visages de jeunes filles, plus gracieuses encore, ne se tenaient aux aguets derrière les sombres arceaux de ces fenêtres, et ne riaient de l'Allemand nouveau débarqué, qui va, comme un rêveur somnambule, trébuchant à travers ces ruines fleurissantes.

J'étais réellement comme dans un rêve, dans un rêve où l'on cherche à se rappeler ce que l'on a déjà rêvé une fois. Je regardais tour à tour les maisons et les

hommes, et il me semblait presque avoir déjà vu ces maisons en de meilleurs jours, quand leurs jolies peintures éclataient de la fraîcheur des couleurs ; quand les ornements dorés des frises des fenêtres n'étaient pas encore aussi noircis, et que la madone de marbre, avec son enfant dans les bras, avait encore son admirable tête, que le temps iconoclaste a brisée depuis d'une façon si brutale. Les figures des vieilles femmes me paraissaient aussi fort connues, et me faisaient l'effet d'avoir été découpées sur les toiles des vieilles peintures italiennes que j'avais vues, étant enfant, dans la galerie de Dusseldorff. Les vieux hommes me paraissaient également des connaissances oubliées depuis longtemps, et me regardaient avec des yeux sérieux, comme du fond des siècles. Même les jeunes filles lestes et pimpantes avaient quelque chose des allures posthumes, d'anciennement mort, et, en même temps, de joyeusement ressuscité, au point que le frisson me traversa, mais un doux frisson, comme je l'avais senti jadis quand, à l'heure solitaire de minuit, je pressais de mes lèvres les lèvres de Maria, femme admirablement belle, qui n'avait d'autre défaut que d'être morte. Mais force me fut ensuite de rire de moi-même, et il me sembla que la ville entière n'était qu'une jolie nouvelle que j'avais lue jadis, ou mieux encore, que j'avais composée moi-même, et que j'étais enchanté dans ma propre création, et que je m'effrayais devant les figures enfantées par ma fantaisie.— Peut-être aussi, pensai-je, tout cela

n'est-il au fond qu'un songe, et j'aurais de bon cœur donné un thaler pour un soufflet de femme, seulement pour apprendre si j'étais éveillé ou endormi.

Peu s'en fallut que je n'eusse cet article à meilleur compte, quand je me heurtai contre la grosse vendeuse de fruits, au coin du marché; mais elle se contenta de m'engueuler avec force jurons, et je pus alors me convaincre que je me trouvais dans la réalité la plus réelle, au milieu de la place publique de Trente, près de la grande fontaine dont les tritons et les dauphins de cuivre lançaient d'une manière fort appétissante leur eau claire comme de l'argent. A gauche, était un vieux palazzo dont les murs étaient peints de figures allégoriques bariolées, et sur la terrasse on exerçait à l'héroïsme quelques soldats autrichiens; à droite, une petite maison gotho-lombarde d'un goût capricieux, dans l'intérieur de laquelle une voix fraîche et légère de jeune fille fredonnait si gaiement, si hardiment, que les murs crevassés en tremblaient de plaisir ou de vieillesse; au-dessus s'avançait, hors d'une fenêtre en ogive, une chevelure noire, frisée, tortillée comme un labyrinthe, frisure de comédienne, sous laquelle s'allongeait un visage maigre et durement caractérisé, qui n'était fardé que sur la joue gauche, et ressemblait ainsi à une omelette cuite d'un seul côté. Devant moi s'élevait le dôme antique, ni grand, ni sombre, barbon riant, vieilli à point, aimable et engageant.

# XIII

Quand j'eus écarté le rideau de soie verte qui servait de porte à l'église, et que j'entrai dans la maison du Seigneur, je me sentis le corps et le cœur agréablement rafraîchis par l'air délicieux qui y soufflait, et par la lumière magique et veloutée qui descendait au travers des vitraux colorés sur l'assemblée en prière. Il n'y avait guère que des femmes étendues en longues files sur des prie-dieu peu élevés. Elles ne priaient que par un léger mouvement des lèvres; et, en même temps, s'éventaient sans cesse avec de grands éventails verts, de sorte qu'on n'entendait qu'un continuel et mystérieux chuchotement, et qu'on ne voyait que coups d'éventail et voiles agités. Le craquement de mes bottes troubla plus d'une dévotion, et de grands yeux catholiques me regardèrent moitié curieux, moitié agaçants, et m'auraient volontiers conseillé de m'agenouiller aussi et de faire une sieste d'âme.

Vraiment un pareil dôme, avec sa lumière étouffée et sa flottante fraîcheur, est un séjour agréable, quand on a au dehors le soleil aveuglant et une chaleur accablante.

On ne s'en peut faire aucune idée dans notre Allemagne protestante du Nord, où les églises ne sont point bâties d'une manière aussi confortable, où la lumière se lance si insolemment par nos rationnelles vitres sans images, où même la froide abstraction des prêches ne protége point suffisamment contre la chaleur. Qu'on dise ce qu'on voudra, le catholicisme est une bonne religion d'été. On est bien étendu sur les bancs de ces vieilles cathédrales, on y goûte une piété fraîche, un saint *dolce far niente,* on prie, on rêve et l'on pèche en pensée; les madones dans leurs niches ont pour nous des regards si miséricordieux; leur cœur de femme vous pardonne même quand on a mêlé leurs traits divins à des rêveries pécheresses; et, pour le surplus, on a dans un coin, en cas de nécessité, un établissement en bois brun, à l'usage de la conscience, où l'on peut se soulager de ses péchés.

Un jeune moine, à mine sévère, était assis dans une semblable boutique. Le visage de la dame qui lui confessait ses péchés m'était dérobé, partie par son voile blanc, partie par la planche latérale du confessionnal; pourtant une main se montrait en dehors dont la vue m'arrêta. Je ne pouvais cesser de regarder cette main; le réseau azuré des veines et l'éclat délicat des doigts blancs m'étaient bien singulièrement connus, et toute la puissance de rêverie de mon âme fut en mouvement pour imaginer une figure qui pût appartenir à cette main. C'était une bien belle main, et non, comme on en

trouve chez les jeunes filles, moitié agneaux, moitié roses, qui n'ont que des mains sans idées, mains toutes végétales, tout animales; celle-ci avait au contraire quelque chose d'intellectuel, d'historique, comme les mains des belles personnes bien élevées, ou qui ont beaucoup souffert. Et puis cette main portait un air de touchante innocence, comme si elle n'avait pas besoin de se confesser aussi, qu'elle ne voulût même pas entendre ce qu'avouait sa maîtresse, et qu'elle attendît au dehors que celle-ci eût fini; mais cela durait longtemps, il fallait que la dame eût beaucoup de péchés à raconter. Je ne pus attendre davantage; mon âme imprima un invisible baiser d'adieu sur la belle main, et celle-ci tressaillit au même instant, et tout à fait comme la main de Maria la morte quand je la touchais.— Au nom de Dieu, pensai-je, que fait Maria la morte à Trente?... et je me hâtai de sortir du dôme.

## XIV

Quand je repassai sur la place du marché, la susdite fruitière du coin me salua de façon tout amicale et familière, comme si nous étions de vieilles connaissances.— Peu importe, me dis-je, de quelle manière on fasse une connaissance, pourvu qu'on arrive à se connaître. Quelques invectives jetées à la tête ne sont pas, à vrai dire, la meilleure introduction; mais moi et la fruitière, nous nous regardions pourtant aussi gracieusement que si nous nous fussions réciproquement présenté les meilleures lettres de recommandation. D'ailleurs, la bonne femme n'avait pas mauvais air. Elle était, sans doute, déjà à cet âge où les années de service sont inscrites sur le front avec de fatals chevrons; mais elle avait, en revanche, d'autant plus d'embonpoint, et ce qu'elle avait perdu en jeunesse était regagné en poids. Ajoutez que sa figure conservait toujours les traces d'une grande beauté, et qu'on y lisait, comme sur les vieux pots de faïence : *Aimer et être aimé est le plus grand bonheur de la terre.* Mais ce qui lui prêtait le plus de charmes, c'était sa coiffure, ses boucles bien roulées, poudrées à

blanc, richement engraissées de pommade, et pastoralement piquées de fleurs naturelles. J'observais cette femme avec la même attention qu'un antiquaire ses torses de marbre fraîchement découverts; je pouvais encore étudier beaucoup sur cette ruine humaine vivante, démontrer par elle les diverses couches des civilisations d'Italie, l'étrusque, la romaine, la gothique, la lombarde, jusqu'à la moderne poudrée à frimas, et c'était une chose fort intéressante pour moi que de voir dans cette femme le contraste de ce résumé de civilisations, avec sa profession et ses habitudes passionnées sans contrainte. Je n'étais pas moins intéressé par les objets de son commerce, les amandes fraîches que je n'avais jamais vues encore dans leur enveloppe verte primitive, et les figues mûres et parfumées, amoncelées en tas comme chez nous les poires. Je me réjouissais aussi à la vue des grandes corbeilles d'oranges et de citrons frais, et puis, quel aspect tout appétissant! à côté, dans une corbeille vide, était couché un superbe enfant, qui tenait dans ses mains une petite clochette, et, pendant que la grosse cloche tintait à l'église, il répondait dans chaque intervalle de deux battements par un coup de sa clochette, et souriait avec une si heureuse insouciance au ciel bleu étendu sur sa tête, qu'il me revint à moi-même la fantaisie d'enfant la plus drôle, que je m'établis devant cette riante corbeille, que je fis le petit gourmand, et que j'entrai en conversation avec la fruitière.

Mon mauvais italien fit qu'elle me prit d'abord pour un Anglais, mais je lui avouai que je n'étais qu'Allemand. Alors elle me fit une foule de questions géographiques, économiques, hortologiques et climatériques sur l'Allemagne, et s'émerveilla quand je lui avouai encore que les citrons ne poussaient pas chez nous, que nous étions obligés, pour faire le punch, de presser très-fort le peu de citrons qui nous venaient d'Italie, et que, par désespoir, nous en remplacions le jus par du rhum. — Hélas, ma chère dame, lui dis-je, il fait froid et humide dans notre pays; notre été n'est qu'un hiver badigeonné en vert, le soleil même est forcé de porter chez nous un gilet de flanelle, s'il ne veut se refroidir. Sous ces rayons jaunes de flanelle, nos fruits ne peuvent venir à point; ils ont l'air pâle et malheureux, et, entre nous soit dit, les seuls fruits mûrs que nous ayons sont des pommes cuites. Quant aux figues, il nous faut, comme les citrons et les oranges, les tirer des pays étrangers, et la longueur du voyage les rend sottes et farineuses; nous ne pouvons recevoir fraîche et de première main que la plus mauvaise espèce, et celle-là est si amère, que celui qui la reçoit gratis vous intente une plainte en voie de fait. En un mot, tous les fruits de qualité nous manquent, et nous ne possédons que les groseilles à maquereau, les poires, les noisettes, les prunes longues, et autre semblable populace.

# XV

Je me réjouissais réellement d'avoir, dès mon entrée en Italie, fait une bonne connaissance; et si des sentiments pressants ne m'eussent entraîné au Midi, je serais provisoirement resté à Trente, auprès de la bonne fruitière, des bonnes figues, et des amandes, et du petit sonneur, et, dois-je le dire? auprès des belles jeunes filles qui passaient à flots devant moi. J'ignore si d'autres voyageurs ratifieront cette épithète de belles; mais les Trentaises me plurent à moi d'une façon toute particulière. Elles étaient justement de l'espèce que j'aime : j'aime ces visages pâles, élégiaques, où des yeux grands et noirs brillent si douloureusement d'amour; j'aime le teint foncé de ces cous au port superbe, que Phœbus a déjà aimés le premier, et que ses baisers ont brunis; j'aime jusqu'à cette nuque un peu trop mûre, avec de petits points de pourpre, comme si des moineaux libertins l'eussent déjà piquetée; mais, avant tout, j'aime cette démarche pleine de désinvolture superbe, cette musique muette du corps, ces membres qui se meuvent dans les rhythmes les plus suaves, voluptueux,

souples, divinement dévergondés, paresseusement mourants, et pourtant d'une élévation tout aérienne, et toujours admirablement poétiques. Je les aime comme j'aime la poésie elle-même; et ces figures mélodieusement animées, ce merveilleux concert de femmes qui m'entourait de ses ondulations, tout cela trouvait son écho dans mon cœur, et y éveillait des accords de la même famille.

Bientôt ce ne fut plus la puissance magique de la première surprise, la féerie saisissante d'une apparition nouvelle; c'était déjà l'esprit calme, comme celui d'un critique lisant un poëme, qui appréciait ces femmes avec des yeux prudemment ravis. Et, dans une pareille appréciation, l'on découvre bien des choses tristes: la richesse du passé, la pauvreté du présent, et l'orgueil qui a survécu. Les filles de Trente se pareraient bien volontiers encore, comme au temps du concile, alors que la ville resplendissait de velours et de soie; mais le concile a laissé peu de résultats; le velours est râpé, la soie effilée, et il n'est resté aux pauvres enfants qu'un misérable oripeau, qu'ils ménagent avec un soin inquiet pendant la semaine, pour s'en attifer encore le dimanche. Encore en est-il un grand nombre qui sont obligés de se passer même de ces restes d'un luxe déchu, et d'avoir alors recours à toutes sortes de produits à bon marché de notre siècle. Alors il y a de bien touchants contrastes entre le corps et l'habit: la bouche finement taillée semble faite pour dicter des ordres souverains, et elle est ironiquement ombragée par un ridicule chapeau d'écorce

avec des fleurs de papier découpé; le sein le plus fier se gonfle sous une fraise de fausses et lourdes dentelles, et la taille la plus spirituelle est couverte par le plus sot coton. O douleur! ton nom est coton, et surtout coton à raies brunes! Car, hélas! rien ne m'a si douloureusement affecté que l'aspect d'une Trentaise, que ses traits et la pureté de son teint faisaient ressembler à une divinité de marbre, et qui, sur ce noble corps antique portait une robe de cotonnade rayée de brun, de sorte qu'on eût dit que la Niobé de pierre s'était tout d'un coup mise en belle humeur, et déguisée en costume de notre âge, et qu'ainsi gueusement fière et grandiosement embarrassée, elle courait par les rues d'une ville du Tyrol italien!

# XVI

Quand je revins à la locanda *della grande Europa*, où j'avais commandé un bon *pranzo*, je me sentis réellement l'âme si dolente que je ne pus manger, et c'est beaucoup dire. Je m'établis devant la porte de la bottega voisine, me rafraîchis avec du sorbet, et me dis à part moi :

— Cœur capricieux ! te voilà en Italie... Pourquoi ne *tyrilises*-tu pas? Est-ce que les vieux chagrins d'Allemagne, ces petits serpents blottis dans tes profondeurs, sont venus en Italie de compagnie avec toi, et se réjouissent maintenant, de sorte que leur allégresse produit dans ton sein cette douleur pittoresque qui pique, se tord et siffle d'une façon si singulière? Et pourquoi les vieux chagrins n'auraient-ils pas aussi leur part de joie? tout est si beau ici en Italie, que la souffrance même y est belle; dans ces palais de marbre ruinés, les soupirs résonnent d'une manière bien plus romantique que dans nos petites maisons en briques si proprettes; on est bien plus voluptueusement pour pleurer sous ces bosquets de laurier, que sous le feuillage aigre et gron-

deur de nos sapins, et les rêveries désireuses et languissantes trouvent bien mieux leur compte en face de ces nuages à formes idéales dans le ciel bleu d'Italie, que sous notre vulgaire ciel gris-cendre en Allemagne, où les nuages eux-mêmes ne nous font guère voir que d'honnêtes charges d'épiciers, et bâillent d'ennui jusqu'à terre! Restez donc dans mon cœur, chagrins! vous ne trouveriez nulle part une meilleure condition. Vous m'êtes chers et précieux, et personne ne saurait vous conserver et vous soigner aussi bien que moi; et puis, je l'avoue, vous me faites plaisir. Et qu'est-ce, à bien prendre, que le plaisir? Le plaisir n'est qu'une douleur fort agréable.

Je crois que la musique, qui, sans que j'y prisse garde, s'était fait entendre devant la botega, et avait attiré un cercle de spectateurs, avait, à la façon du mélodrame, accompagné ce monologue. C'était un singulier trio composé de deux hommes et d'une jeune fille qui pinçait la harpe. L'un des hommes, habillé d'une redingote d'hiver en molleton blanc, avait une large carrure et un visage de bandit qui étincelait, comme une comète menaçante, au milieu de cheveux et de favoris noirs: il tenait entre les jambes un énorme violoncelle qu'il râclait avec la même furie que s'il eût, dans les Abruzzes, jeté à terre quelque voyageur, et qu'il voulût se dépêcher de lui couper le cou; l'autre était un vieillard long et maigre, dont les jambes ébréchées tremblotaient dans un ci-devant pantalon noir,

et dont les cheveux, blancs comme la neige, contrastaient tristement avec son chant bouffe et ses soubresauts extravagants. C'est déjà une chose affligeante qu'un vieillard soit contraint, par le besoin, à vendre le respect qu'on doit à ses cheveux blancs, et à se faire bateleur; mais combien cela est plus affligeant encore quand il se dégrade ainsi en présence de son enfant, ou même de moitié avec elle! Cette jeune fille appartenait au vieux bouffe, elle accompagnait avec la harpe les charges les plus indignes de son père, ou bien, quittant sa harpe, chantait avec lui quelque duo comique où il prenait le rôle d'un vieux fat amoureux, et elle celui de son amante jeune et coquette; qu'on imagine, en outre, qu'elle paraissait à peine adolescente, et qu'il semblait qu'on eût fait de cette enfant, avant qu'elle fût parvenue à l'âge nubile, une femme, et une femme peu modeste. De là cette flétrissure, ces pâles couleurs, cette tristesse fiévreuse sur ce beau visage, dont les formes empreintes de fierté repoussaient en même temps toute compassion inquiète; de là le chagrin secret de ses yeux, qui brillaient avec une intention si agaçante sous leurs noirs arcs de triomphe; de là l'accent profondément douloureux de sa voix, qui contrastait si mystérieusement avec la belle bouche souriante d'où il s'échappait; de là la délicatesse maladive de ces membres étiolés, qu'une petite robe de soie bien courte, à peu près violette, couvrait aussi bas que possible. Des rubans de satin de couleurs bien tranchantes voltigeaient sur un vieux chapeau

de paille, et sur le sein apparaissait, comme un symbole, un bouton de rose ouvert, qui semblait ouvert avec violence, plutôt qu'épanoui naturellement dans sa verte enveloppe. Cependant il y avait sur cette malheureuse jeune fille, sur ce printemps déjà corrompu par le souffle de la mort, un charme inexprimable, une grâce qui se manifestait dans chaque mine, dans le moindre mouvement, dans tout son accent, et qui ne se démentait même pas alors qu'elle s'avançait en sautillant et avec une lasciveté ironique vers son père, lequel, aussi immodeste, présentait en se dandinant son squelette de ventre. Plus elle gesticulait avec impudence, plus la pitié qu'elle m'inspirait était profonde, et quand son chant s'élevait tendre et mélodieux comme pour implorer un pardon, les petits serpents tressaillaient de joie au fond de mon sein, et se mordaient joyeusement la queue. La rose semblait me regarder aussi d'un air suppliant, je la vis même une fois trembler et pâlir; mais, au même instant, la jeune fille battit des trilles follement brillants à l'aigu; le vieux chevrota d'un ton plus amoureux encore; la rouge figure de comète martyrisa sa basse avec tant de colère qu'elle rendit d'elle-même les sons les plus grotesques, et les auditeurs poussèrent de folles clameurs de satisfaction.

# XVII

C'était un vrai morceau de musique italienne de quelque opéra buffa à la mode, de cette espèce qui laisse à la verve comique le champ le plus libre, où elle peut se livrer à tous ses bonds capricieux, à sa folle sensibilité, à sa douleur riante, à ses inspirations de mort qui font tant goûter le bonheur de vivre. C'était tout à fait la manière rossinienne, comme elle éclate le mieux dans le *Barbier de Séville*. Les détracteurs de la musique italienne, lesquels fulminent des condamnations même contre celle-là, n'échapperont pas un jour dans l'enfer au châtiment qu'ils auront bien mérité, et seront peut-être condamnés à n'entendre, pendant la sainte longueur de l'éternité, autre chose que des fugues de Sébastien Bach. J'en suis fâché pour plus d'un de mes collègues, pour Rellstab, par exemple, qui subira comme les autres cette sentence, s'il ne se convertit, avant de mourir, à Rossini. Rossini, *divino maestro*, *helios* d'Italie, qui as dardé tes rayons sonores sur toute

la terre, pardonne à mes pauvres compatriotes, qui te blasphèment sur le papier gris comme la peau de l'âne. Moi, je me laisse enchanter par tes accords dorés, par tes éclairs vibrants, par tes rêves étincelants, par tes papillons mélancoliques, qui voltigent élégamment autour de moi et pressent sur mon âme leurs baisers comme avec les lèvres des grâces! *Divino maestro!* pardonne à mes pauvres compatriotes, qui ne voient point ta profondeur, parce que tu la couvres de roses. Tu ne leur parais pas assez chargé de pensées, parce que tu voltiges légèrement sur tes ailes de dieu! il est vrai que pour aimer la musique italienne d'aujourd'hui, et pour la comprendre par l'amour, il faut avoir sous les yeux le peuple même, son ciel, son caractère, sa physionomie, ses souffrances, ses joies, enfin toute son histoire, depuis Romulus, qui a fondé le saint empire romain, jusqu'aux temps actuels, où cet empire a fini, sous Romulus Augustule II. Parler est chose défendue à la pauvre Italie esclave; elle n'a que la musique pour exprimer les sentiments de son cœur. Toute sa haine contre la domination étrangère, son enthousiasme pour la liberté, la rage de son impuissance, son affliction au souvenir de sa magnificence passée, puis son faible espoir, son attente inquiète, sa soif impatiente de secours, tout se cache dans ces mélodies qui passent de la plus grotesque ivresse de la vie à la douceur la plus élégiaque, et dans ces pantomimes où le courroux menaçant succède aux caresses flatteuses.

Tel est le sens ésotérique de l'opéra bouffon. La sentinelle exotique et autrichienne devant qui on le chante n'en viendra jamais à soupçonner le sens de ces joyeuses histoircs d'amour, de ces embarras d'amour de ces coquetteries d'amour dont l'Italien couvre ses plus mortelles pensées de délivrance, comme Harmodius et Aristogiton cachèrent leur poignard dans une guirlande de myrtes. Voici, par ma foi, une production bien folle, dit la sentinelle exotique, et il est bien heureux qu'elle ne s'aperçoive de rien. Car, autrement, l'impressario, avec la prima donna et le primo uomo monteraient bientôt sur ces planches qui représentent une prison; on établirait une commission d'enquête, tous les trilles dangereux pour l'État et les *fioriture* révolutionnaires seraient consignés au protocole; on arrêterait une foule d'arlequins impliqués dans de vastes ramifications de menées coupables, puis le Tartaglia, le Brighella, et même le vieux circonspect Pantalon; on mettrait sous le scellé les papiers du Dottore di Bologna, son bégaiement nasillard le rangerait dans une catégorie de suspects plus sérieux, et Colombine perdrait l'éclat de ses yeux en pleurant sur cette infortune de famille. Mais je crois cependant qu'un pareil malheur ne tombera pas de sitôt sur ces braves gens, car les démagogues italiens sont plus rusés que les pauves Allemands. Ceux-ci, qui avaient eu la même idée, s'étaient déguisés en farceurs noirs avec de noirs bonnets de fous teutomanes; mais ils avaient l'air si étrangement triste, et dans leurs

grands sauts périlleux, qu'ils appelaient patriotisme gymnastique, ils se posèrent si dangereusement et firent des grimaces si sérieuses, que les gouvernements prirent enfin l'éveil, et se virent amenés à les mettre sous clef.

# XVIII

Il fallait bien que la petite harpiste eût remarqué que, pendant qu'elle jouait et chantait, j'avais souvent porté les yeux sur la rose de son sein; et quand je jetai plus tard, sur l'assiette d'étain avec laquelle elle recueillait ses honoraires, une pièce d'argent qui n'était pas trop mince, elle sourit malignement, et me demanda d'un air mystérieux si je voulais sa rose?

Or, je suis l'homme le plus poli du monde, et, pour le monde entier, je ne voudrais pas offenser une rose, pas même une rose qui a déjà perdu un peu de son parfum. — Et puis, me dis-je, si elle n'est plus tout à fait fraîche, plus tout à fait en odeur de vertu, comme par exemple la rose de Saron, que m'importe à moi, qui suis pris de rhume en ce moment! Et d'ailleurs il n'y a que les hommes qui y regardent de si près. Le papillon ne demande pas à la fleur: As-tu déjà reçu les baisers d'un autre papillon? Et celle-ci ne lui dit pas: As-tu déjà voltigé autour d'une autre fleur? Avec cela, la nuit venait, — et la nuit, pensai-je, toutes les fleurs sont grises, la rose la plus pécheresse tout aussi bien que le persil le

plus vertueux. Bref, sans trop balancer, je répondis à la petite : — *Si, signora...*

Ne va pas penser à mal, cher lecteur. L'obscurité était venue, et les étoiles jetaient dans mon cœur leurs regards clairs et chastes; mais au fond même de ce cœur palpitait le souvenir de Maria la morte. Je pensai de nouveau à cette nuit où j'étais debout devant le lit sur lequel était étendu ce beau corps pâle avec ses douces lèvres muettes. Je me rappelai le singulier regard que me jeta la vieille femme qui devait veiller le corps, et me confia son emploi pour quelques heures. Je pensai encore à la jaune hespéris qui était dans un verre sur la table, et répandait un parfum si extraordinaire... Puis je me remis à frissonner en doutant de nouveau si c'était réellement un coup de vent qui alors avait éteint la lampe, si réellement il n'y avait pas un tiers dans la chambre mortuaire...

# XIX

Je ne tardai pas à m'aller coucher; je m'endormis bientôt, et me perdis dans des songes extravagants. Je rêvai donc que j'étais plus jeune de quelques heures; je recommençai mon arrivée à Trente; je m'ébahis sur nouveaux frais, et d'autant plus en ce moment que je ne voyais au lieu d'hommes que des fleurs qui couraient les rues. Là se promenaient des œillets éblouissants, qui s'éventaient avec volupté, de coquettes balsamines, des hyacinthes avec leurs jolies têtes vides; derrière elles se pressait une troupe de narcisses à moustaches et de chevaleresques spéronelles. Au coin de la rue se disputaient deux pâquerettes. Une giroflée toute tachetée, couverte d'atours bizarrement bariolés, épiait à la fenêtre d'une chétive maison, et, derrière elle, retentissait une voix de violette du plus doux parfum. Sur le balcon du Grand-Palais, en regard du marché, était rassemblée toute l'aristocratie, la haute noblesse, ces lis qui ne travaillent ni ne filent, et se croient pourtant aussi magnifiques que le roi Salomon dans toute sa splendeur. Je crus y retrouver aussi la grosse fruitière;

mais quand je l'examinai plus attentivement, ce n'était qu'une vieille renoncule d'hiver, qui m'apostropha sur-le-champ en grondant : « Que voulez-vous, chardon du Nord, concombre prussien, fleur ordinaire, fleur à une seule étamine? Je vais vous arroser à l'instant! »

Saisi d'inquiétude, je m'enfuis dans la cathédrale, et j'écrasai presque une vieille pensée boiteuse, qui faisait porter son livre de prières par une petite marguerite. Mais je me retrouvai tout à fait bien dans l'intérieur de la cathédrale. Il y avait là de longues plates-bandes de tulipes de toutes couleurs, qui inclinaient la tête avec une pieuse périodicité. Dans le confessionnal était assis un radis noir, devant lequel était agenouillée une fleur dont je ne pouvais voir la face. Cependant elle exhalait un parfum si connu de moi, que je frissonnai, et pensai d'une façon tout étrange à l'hespéris qui était dans la chambre où gisait Maria la morte.

Quand je sortis de l'église, je rencontrai un convoi funèbre, tout de roses, avec des crêpes noirs et des mouchoirs blancs, et sur la civière, hélas! était étendue la rose prématurément déchirée que j'avais connue au sein de la petite harpiste. Elle avait alors l'air bien plus touchant; mais elle était d'un blanc de craie, cadavre de rose blanche. On déposa le cercueil devant une petite chapelle. Il n'y eut plus que pleurs et sanglots, jusqu'à ce qu'enfin sortit de la foule un vieux pavot, qui prononça une longue oraison funèbre, où il bavarda beau-

coup sur les vertus de la défunte, sur une vallée terrestre de misère, sur la vie future, sur la charité, l'espérance et la foi, le tout d'un ton nasillard et chantant; enfin, une oraison délayée dans les larmes si longuement et si ennuyeusement, que, par ennui, je m'éveillai.

## XX

Mon voiturin avait attelé ses coursiers plus tôt que Phœbus, et il était à peine midi que nous arrivâmes à Ala. C'est dans cette ville que les voiturins ont coutume de s'arrêter quelques heures, pour échanger leurs voitures.

Ala est déjà un véritable nid italien. La position en est pittoresque, sur une pente de montagne, au pied de laquelle court et murmure une petite rivière; la verdure riante des vignes enlace çà et là, les palais de mendiants, rapetassés et trébuchant les uns sur les autres. Au coin du marché tout biscornu, qui est aussi grand qu'une basse-cour, se lit, en caractères magnifiques et gigantesques: *Piazza di San-Marco.* Sur le fragment de pierre d'un grand écusson de blason antique, un petit garçon s'était mis à son aise. Le soleil éclairait dans toute sa splendeur l'état naïf de son dos; il tenait dans ses mains une image de saint en papier, qu'il baisait préalablement avec une profonde dévotion. Une petite fille, belle comme un ange, se tenait auprès de lui en

observation attentive, et soufflait parfois, en forme d'accompagnement, dans une trompette de bois.

L'auberge où j'entrai pour me reposer, et où je dînai, était déjà aussi tout à la manière italienne. Au premier étage, une estrade en plein air, avec vue sur la cour, où gisaient des voitures brisées et des tas de fumier, où les coqs d'Inde, avec leurs sottes crêtes rouges, et les paons, orgueilleusement misérables, se promenaient autour d'une demi-douzaine de polissons déguenillés, qui se faisaient mutuellement la chasse à la vermine, suivant la méthode de Bell et de Lancastre. De cette estrade, en suivant une rampe de fer brisée, on arrive à une large chambre en forme de salle. Pavé de marbre, et dans le milieu, un vaste lit où les puces font leurs noces; partout une saleté grandiose. L'hôte bondit à droite et à gauche pour demander mes ordres. Il portait un surtout vert douteux et une figure changeante, au milieu de laquelle un long nez bossu, avec une verrue rouge et velue, assise sur ce nez comme un singe à jaquette rouge sur le dos d'un chameau. Il sautait çà et là, et c'était comme si le petit singe rouge eût fait autant de cabrioles sur le nez. Mais il s'écoula bien une heure avant qu'il m'apportât la moindre chose, et quand je m'en plaignis, il m'assura que je parlais déjà très-bien l'italien.

Il fallut me contenter pendant longtemps de l'agréable odeur de rôti, qui montait jusqu'à moi d'une cuisine sans porte, où la mère et la fille, assises l'une près de

l'autre, chantaient et plumaient des poulets en duo. La mère était remarquablement corpulente. Ses appas, qui se câbraient d'une façon tout extravagante, n'étaient rien en comparaison d'un colossal bloc postérieur, de sorte que les premiers avaient l'air des *Institutes*, dont l'autre était le commentaire largement développé en *Pandectes*. La fille, peu grande, mais fortement bâtie, avait également des dispositions à la corpulence ; mais sa graisse fleurie ne pouvait se comparer avec le vieux suif de la mère. Ses traits n'avaient ni la douceur ni le charme propre à la jeunesse; mais ils étaient bien proportionnés, nobles et antiques, les cheveux et les yeux noirs de charbon. La mère avait, au contraire, des traits mous et indécis, un nez rouge-rose, des yeux bleus semblables à des violettes cuites dans du lait, et des cheveux poudrés à blanc. De temps à autre, arrivait, en un bond, l'hôte, *il signor padre*, qui demandait quelque plat ou ustensile, et recevait, en récitatif, l'invitation fort calme de le chercher lui-même. Alors, il claquait de la langue, furetait dans les armoires, goûtait aux pots sur le feu, se brûlait le museau, et repartait d'un bond, et, avec lui, son nez chameau et le petit singe rouge. Aussitôt éclataient, derrière lui, les fredons les plus gais, moquerie amicale, taquinerie de famille.

Mais ce ménage de bonne humeur, et presque idyllique, fut tout à coup troublé par un coup de tonnerre : un garçon carré, à figure d'assassin, rugissant, se jeta dans la cuisine, et hurla quelque chose que je ne com-

pris pas. Quand les deux femmes répondirent avec un signe de tête négatif, il entra dans une rage folle, et cracha feu et flamme, comme un petit Vésuve qui se fâche. L'hôtesse parut inquiète, et murmura quelques paroles conciliantes, qui produisirent un effet contraire. L'enragé saisit une pelle de fer, cassa quelques malheureuses assiettes et des bouteilles, et il aurait aussi battu la pauvre femme, si la fille ne se fût armée d'un long couteau de cuisine, et ne l'eût menacé de le poignarder s'il ne partait sur-le-champ.

C'était un beau coup d'œil ! La jeune fille se tenait debout, immobile comme une figure de marbre, les lèvres également pâles, les yeux fixes et homicides, le front sillonné par une veine gonflée de bleu, les cheveux déroulés comme des serpents noirs, et, dans ses mains, un couteau sanglant !... Je frissonnai de plaisir, car je voyais réellement devant moi, en chair et en os, la Médée que j'avais souvent rêvée dans mes nuits de jeunesse, alors que je m'étais endormi sur le sein chéri de Melpomène, la belle et sombre déesse.

Pendant cette scène, le *signor padre* ne sortit pas le moins du monde de son tran tran ; il ramassa avec un calme affairé les tessons, rampa à la recherche des assiettes qui étaient restées en vie, et m'apporta tout aussitôt une *zuppa* au parmesan, un rôti solide et ferme comme la fidélité allemande, des écrevisses rouges comme l'amour, des épinards verts comme l'espérance, avec des œufs, et, pour dessert, des oignons à l'étouffée,

qui m'arrachèrent des larmes d'émotion. — Ce n'est rien ; c'est la méthode ordinaire de Pietro, me répondit-il quand, tout stupéfait, je lui fis un signe du côté de la cuisine. Et, en effet, quand l'auteur de la scène se fut éloigné, il sembla que rien n'y était arrivé : la mère et la fille se rassirent aussi calmes qu'auparavant, et chantèrent, et plumèrent des poulets.

Le compte me donna la certitude que le *signor padre* s'entendait aussi à plumer ; et comme pourtant je lui donnai encore quelque chose pour boire, il éternua avec un ravissement si intense, que le petit singe faillit tomber de son siége. Sur quoi j'envoyai un signe amical à la cuisine, qui me renvoya un adieu tout aussi amical. Je fus bientôt assis dans une nouvelle voiture, et roulai avec vitesse dans les plaines de Lombardie. Le soir même j'arrivai dans l'antique et célèbre Vérone.

## XXI

La puissance multiple des apparitions nouvelles ne m'avait ému à Trente que dans le crépuscule, et par voie de pressentiment, comme le frisson d'attente dans un conte de fée ; mais à Vérone je fus saisi comme par un énergique songe de fièvre plein de couleurs brûlantes, de contours tranchés, de fabuleux éclats de trompettes, et de bruit d'armes au lointain. Il y avait là maint palais délabré qui me regardait fixement comme s'il eût voulu me confier un vieux secret, qu'il ne fût retenu que par la cohue importune de tous ces hommes du grand jour, et me priât de revenir à la nuit. Pourtant, malgré le tapage du peuple et le soleil impitoyable qui versait sa rouge lumière, çà et là quelque sombre tour m'a jeté un mot significatif; j'ai saisi le chuchotement de quelques statues brisées, et comme je montais un petit escalier qui conduit à la *Piazza-dei-Signori*, les pierres me racontèrent une effroyable histoire de sang, et je lus au coin d'une ruelle les mots : *Scala Ammazzati.*

Vérone, la ville antique et célèbre, assise sur les deux rives de l'Adige, a toujours été comme la première sta-

tion des peuples germaniques qui quittaient les forêts du Nord et passaient les Alpes, pour s'abattre sous le soleil doré de la douce Italie. Quelques-uns s'avancèrent plus loin, d'autres s'y trouvèrent bien tout d'abord, et ils s'y établirent commodément, revêtirent des habits de soie, et se couchèrent paisiblement parmi les fleurs et les cyprès, jusqu'à ce que de nouveaux aventuriers, qui avaient encore leurs froids vêtements de fer, vinssent du Nord et les dépossédassent, histoire qui s'est renouvelée souvent, et que les historiens ont appelée l'émigration des Barbares. Quand on erre aujourd'hui dans l'enceinte de Vérone, on retrouve partout les vestiges merveilleux de ces temps, ainsi que des temps plus anciens et plus modernes. Les Romains particulièrement sont représentés par l'amphithéâtre et l'arc de triomphe; l'époque de Théodoric, le Dietrich de Berne, que nous chantons dans nos légendes, vit encore dans les restes fabuleux d'une foule d'édifices byzantins; des ruines audacieuses et presque frénétiques rappellent le roi Alboin et ses Lombards furibonds, et des monuments âgés de dix siècles nous reportent à Charlemagne, dont les paladins sont ciselés à la porte de la cathédrale avec toute la grossièreté franque qu'ils ont certainement eue pendant leur vie. On se figure la ville comme une grande hôtellerie des peuples, et de même qu'on grave dans les auberges son nom sur les murs et sur les fenêtres, chaque peuple a laissé ici des traces de son passage, qui sans doute ne sont pas toujours d'une écriture fort

lisible, vu que mainte peuplade germanique ne savait pas encore écrire, et qu'il lui fallait recourir à la destruction pour laisser un souvenir: cela suffisait certainement, car ces ruines parlent plus clairement encore que des caractères élégamment tracés. Les barbares qui occupent de nos jours l'antique hôtellerie ne manqueront pas de laisser de semblables monuments de leur aimable présence, car ils ne possèdent pas des sculpteurs et des poëtes qui pourraient les recommander à la mémoire de la postérité par des moyens plus civilisés.

Je ne demeurai qu'un jour à Vérone, mais dans une continuelle admiration de toutes ces choses inouïes qui s'offraient à mon regard. Je restais immobile tantôt devant les édifices antiques, tantôt devant les hommes qui fourmillaient au travers avec un mystérieux empressement, puis enfin devant ce ciel d'un bleu divin qui enfermait comme un cadre précieux cet admirable ensemble, et en faisait un tableau. Mais il est curieux de faire soi-même partie du tableau qu'on vient de considérer, et d'en voir les figures vous sourire, surtout les femmes, comme cela m'arriva agréablement sur la *Piazza-delle-Erbe*, c'est-à-dire le marché aux légumes. Il y avait là foule de délicieuses figures, femmes et filles, figures aux grands yeux languissants, corps charmants et fort habitables, d'un jaune piquant, naïvement sales, créés plutôt pour la nuit que pour le jour. Le voile noir ou blanc que les femmes de la ville portent sur la tête, était jeté avec tant d'art autour du

sein, qu'il semblait plutôt trahir que cacher les formes. Les servantes portaient des chignons traversés par une ou plusieurs flèches d'or, ou par une petite baguette d'argent à tête de gland. Les paysannes avaient pour la plupart de petits chapeaux de paille en forme d'assiette, avec des fleurs coquettes, relevés sur un côté de la tête. L'habillement des hommes s'éloignait moins du nôtre. Je fus seulement surpris par les énormes favoris noirs qui sortaient en bouquet des cravates, et que je voyais là pour la première fois.

Mais en observant de plus près ces gens, hommes et femmes, on découvrait sur leurs figures et dans tout leur être les traces d'une civilisation qui diffère de la nôtre, en ce qu'elle n'est pas sortie de la barbarie du moyen âge, mais de l'époque romaine, civilisation qui n'a jamais été détruite, et n'a fait que se modifier selon le caractère des maîtres successifs du pays. La civilisation chez ces hommes n'a pas un poli remarquablement neuf comme chez nous, où les troncs de chêne sont rabotés d'hier, et où tout sent encore le vernis. Il semble que toute cette cohue de la *Piazza-delle-Erbe* n'a fait que changer peu à peu, dans le cours des temps, la coupe de ses habits et la forme de son langage, et que l'esprit de ses mœurs raffinées soit resté à peu près le même. Quant aux édifices qui entourent cette place, ils ne pouvaient si facilement marcher avec le temps, mais ils n'en sont pas plus mal pour cela, et leur aspect émeut l'âme d'une manière étrange. Il y a là, sur la place, de

hauts palais en style vénitien-lombard, avec d'innombrables balcons et de riantes peintures à fresque. Au milieu s'élève une colonne monumentale isolée, une fontaine jaillissante et une sainte de pierre. Ici l'on voit le palais Podesta, grotesquement rayé de blanc et de rouge, se dresser derrière une puissante porte à piliers; là-bas encore on aperçoit un vieux clocher carré, avec un cadran effacé et une aiguille brisée, comme si le temps avait voulu se détruire lui-même... Sur toute la place est répandue cette magie romantique qui nous subjugue si doucement dans les créations fantastiques de Ludovico Ariosto et de Ludovico Tieck.

Près de cette place est une maison qu'on regarde comme le palais des Capulets, à cause d'un chapeau sculpté au-dessus de la porte intérieure. C'est aujourd'hui un sale cabaret pour les voituriers et pour les rouliers, et un chapeau de fer-blanc, peint en rouge, et tout troué, y est appendu comme enseigne. Non loin de là, dans une église, on vous montre aussi la chapelle où, d'après la tradition, le couple infortuné fut uni. Un poëte visite toujours volontiers de semblables lieux, encore qu'il soit le premier à rire de la crédulité de son cœur. Je trouvai dans cette chapelle une femme solitaire, pauvre créature chétive, pâle à faire peine, qui, après être restée longtemps à genoux et en prière, se leva en soupirant, me regarda d'un air tout surpris avec ses yeux malades et tranquilles, puis s'éloigna en fléchissant sous le poids de ses membres brisés.

Les tombeaux des Scaliger se trouvent aussi près de la *Piazza-delle-Erbe*. Ils sont aussi merveilleusement magnifiques que cette race orgueilleuse elle-même, et il est dommage qu'ils soient placés dans un coin, resserrés tous dans un étroit espace, pour occuper aussi peu de place que possible, et où il en reste à peine aussi au spectateur pour les contempler à son aise. On dirait qu'on a voulu figurer à nos yeux la représentation historique de cette race qui n'occupe en effet qu'une petite place dans l'histoire générale d'Italie; mais cette place est complétement remplie de faste, de faits et de sentiments d'éclat, et de magnifique arrogance. Comme dans l'histoire, on les voit ici sur leurs monuments, fiers chevaliers de fer sur des coursiers de fer, et, par-dessus tous les autres, dominent Can-Grande, l'oncle, et Mastino, le neveu.

# XXII

Beaucoup de gens ont fait des phrases sur l'amphithéâtre de Vérone : il y a là, en effet, assez de place pour les observations, et il n'en est aucune qui ne pût entrer dans l'aire de cette célèbre construction. Il est bâti tout à fait dans ce style sérieux, style de fait, dont la beauté consiste dans une solidité parfaite, et qui, ainsi que tous les édifices publics des Romains, est l'expression d'un esprit qui n'est autre que l'esprit de Rome elle-même. Et Rome!... Qui est assez robustement ignorant pour que son cœur ne tremble pas secrètement à ce nom, et qu'au moins une crainte traditionnelle ne mette en jeu tout son cerveau? Pour moi, j'avoue qu'il entrait dans mon émotion plus d'inquiétude que de plaisir, quand je pensai que j'allais bientôt fouler le sol de la vieille Rome. — La vieille Rome est bien morte aujourd'hui, me disais-je pour rassurer mon âme tremblante, et tu auras la joie de considérer son beau cadavre sans le moindre danger. Oui, mais si elle n'était pas tout à fait expirée? me répliquait tout aussitôt une

pensée à la Falstaff. Si elle contrefaisait seulement la morte?... Cela serait effroyable!

Quand je visitai l'amphithéâtre, on y jouait justement la comédie. On avait élevé au milieu une petite baraque de bois sur laquelle s'exécutait une farce italienne, et les spectateurs étaient assis au grand air, les uns sur de tout petits siéges, d'autres sur les hauts bancs de pierre du vieil amphithéâtre. Moi, j'avais pris place à ce dernier poste, et je contemplais les rodomontades de Brighella et Tartaglia du même banc d'où jadis le Romain regardait ses combats de gladiateurs et d'animaux féroces. Au-dessus de moi, le ciel, dôme de cristal azuré, le même que celui de ce temps d'autrefois! Le crépuscule s'épaissit insensiblement, les étoiles apparurent, Truffaldino riait, Smeraldina se désolait, puis arriva enfin Pantalon, qui leur unit les mains. Le peuple applaudit, et se retira tout joyeux. Tous ces jeux n'avaient pas coûté une goutte de sang; mais ce n'était qu'un jeu. Les jeux des Romains, au contraire, n'étaient pas des jeux. Ces hommes ne purent jamais s'amuser de la simple apparence, il leur manquait pour cela la jovialité enfantine de l'âme, et, sérieux comme ils étaient, le sérieux le plus comptant, le plus sanglant se manifestait aussi dans leurs divertissements. Ce n'étaient pas de grands hommes; mais leur position les faisait plus grands que les autres enfants de la terre, car ils étaient debout sur Rome. Quand ils descendaient des sept collines, ils étaient petits. De là cette petitesse que nous

découvrons partout où s'exprime leur vie privée; et Herculanum et Pompeï, ces palimpsestes de la nature, où reparaît aujourd'hui le vieux texte de pierre, montrent au voyageur la vie privée des Romains dans de petites maisons à chambrettes étroites, qui contrastent d'une façon si surprenante avec ces monuments colosses, expression de leur vie publique, ces théâtres, ces aqueducs, ces fontaines, ces routes, ces ponts dont les ruines nous jettent encore aujourd'hui dans la stupéfaction. Mais, ainsi que le Grec est grand par l'idée de l'art, l'Hébreu par l'idée de son Dieu, les Romains sont grands par l'idée de leur Rome éternelle, grands partout où ils ont combattu, écrit, édifié sous l'inspiration de cette idée. Plus Rome devint grande, plus cette idée s'agrandit; l'individu s'y perdit, et les grands dont on voit encore la tête ne sont élevés que par cette idée, et elle rend plus remarquable encore la petitesse des infiniment petits. C'est pourquoi les Romains ont été tout à la fois les plus grands héros et les plus grands satiriques; héros quand ils agissaient en pensant à Rome, satiriques quand ils pensaient à Rome en jugeant les actions de leurs contemporains. Comparée à l'idée de Rome, mesure gigantesque, la plus grande individualité devait nécessairement paraître chétive, et devenir ainsi matière à raillerie. Tacite est le maître le plus cruel dans cette cette sorte de satire, par cela même qu'il sentait le plus profondément la grandeur de Rome et la petitesse des hommes. Il est tout à fait dans son élément quand il

peut rapporter les raisonnements que faisaient sur quelqu'infamie impériale les mauvaises langues du *Forum;* il est au comble d'un bonheur colérique quand il a à raconter quelque malencontre sénatoriale, par exemple une flagornerie tombée à plat.

Je demeurai longtemps encore me promenant autour de l'amphithéâtre, sur les bancs les plus élevés, rétrogradant en esprit dans le passé. Comme tous les édifices révèlent avec le plus d'évidence, au crépuscule du soir, l'esprit qui les habite, ces murs me dirent aussi dans leurs fragments de style lapidaire les choses les plus profondes; ils me parlèrent des hommes de Rome antique, et il me sembla que je les voyais eux-mêmes errer, ombres blanchâtres, au-dessous de moi dans le cirque obscur. Je crus apercevoir les Gracques avec leurs longs regards de martyrs.— Tiberius Sempronius, criai-je, je voterai avec toi pour la loi agraire. Je vis aussi César se promenant bras dessus bras dessous avec Marcus Brutus. — Vous êtes donc réconciliés? demandai-je. — Nous croyons tous deux avoir raison, me répondit César en riant; je ne savais pas qu'il existât encore un Romain, et me crus dès lors autorisé à confisquer Rome; et, comme mon fils Marcus était ce Romain, il se crut autorisé à me tuer. Derrière ces deux ombres se glissa Tiberius Néron avec ses jambes vaporeuses et des mines indécises. J'y vis aussi passer des femmes, entre autres Agrippine, avec sa belle figure impérieuse. Elle était admirablement touchante, comme

une statue antique dans les traits de laquelle la douleur est pétrifiée. — Qui cherches-tu, fille de Germanicus? — Déjà je l'entendais se plaindre..., quand tout d'un coup retentirent le lugubre tintement d'une cloche d'angelus et le stupide roulement de la retraite. Les fières ombres romaines s'évanouirent, et moi je retombai dans le présent catholique, apostolique et autrichien.

## XXIII

Dès qu'il fait sombre, le beau monde de Vérone se promène sur la place La Bra, ou s'établit sur de tout petits siéges devant les cafés où l'on hume le sorbet, la fraîcheur du soir et la musique. C'est là qu'il fait bon d'être assis; le cœur se laisse bercer avec ses rêveries sur de douces vagues harmoniques, et résonne en écho. Maintes fois, au moment de l'assoupissement, il tressaille quand les trompettes sonnent, et chante avec tout l'orchestre. Alors l'esprit est réveillé comme par un éclat de soleil, les sentiments à larges fleurs et les souvenirs aux grands yeux noirs s'épanouissent, et par-dessus passent comme des nuages les pensées fières, lentes et éternelles.

Minuit avait déjà sonné depuis longtemps, que j'errais encore par les rues de Vérone, qui devenaient peu à peu désertes et rendaient de bizarres échos. Les édifices et leurs statues tremblotaient comme des vapeurs à une demi-lueur de lune, et plus d'une figure de marbre me regarda avec une pâle douleur. Je passai vite devant les tombeaux des Scaliger, car il me sembla que Can-

Grande, aimable comme il le fut toujours avec les poëtes, voulait descendre de son cheval et me servir de guide. — Reste là, lui criai-je; je n'ai pas besoin de toi; mon cœur est le meilleur cicerone, et me raconte partout les histoires qui se sont passées dans ces palais, et il me les raconte fidèlement, sauf les noms et les dates.

Quand j'arrivai à l'arc de triomphe romain, un moine noir y passait à la hâte; bientôt après résonna un grondement allemand de *Wer da? — Amico!* dit en glapissant un joyeux soprano.

Mais à quelle femme appartenait donc cette voix qui me pénétra l'âme avec une douceur si mystérieuse quand je montai la *Scala-Ammazzati?* C'était un chant comme il en sortirait de la poitrine d'un rossignol mourant, douloureusement tendre et frappant sur les murs de ces maisons comme demandant du secours. C'est à cette place qu'Antonio della Scala massacra son frère Bartolomeo, quand celui-ci se rendait chez sa maîtresse. Mon cœur me disait qu'elle était encore assise dans sa chambre, attendant son bien-aimé, et qu'elle ne chantait que pour étouffer un pressentiment inquiet. Mais bientôt la voix et l'air me parurent si connus: j'avais déjà entendu jadis ces sons soyeux, frissonnants et saignants; ils m'enlacèrent comme des souvenirs tendres et suppliants, et... — Quel sot cœur est le mien! me dis-je; ne reconnais-tu plus la romance du *roi maure malade,* que Maria la morte a chantée si souvent? Et la voix... Ne reconnais-tu plus la voix de Maria la morte?

Ces longs accents me poursuivirent par toutes les rues jusqu'à l'auberge des *Due-Torre*, jusque dans ma chambre, jusqu'en rêve. Et alors je revis ma douce amie défunte, belle et sans mouvement; la vieille surveillante s'éloigna encore avec son regard énigmatique, l'hespéris répandit son parfum; je baisai de nouveau ces lèvres si chères, et ce corps chéri se leva lentement pour me rendre mon baiser...

Si je savais seulement qui a éteint le flambeau!

## XXIV

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?

Connais-tu cette romance? L'Italie y est représentée, mais avec les couleurs soupirantes du désir. Goëthe l'a chantée plus complétement dans le Voyage en Italie; et quand il peint, il a toujours l'original sous les yeux, et l'on peut se fier à lui pour la fidélité des contours et de la couleur. Je trouve donc plus commode de renvoyer une fois pour toutes au Voyage de Goëthe, d'autant plus qu'il a fait le même trajet par le Tyrol jusqu'à Vérone. J'ai déjà parlé précédemment de ce livre avant d'avoir connu par moi-même le sujet qu'il traitait, et je trouve complétement justifiés aujourd'hui mes pressentiments de critique. Nous y voyons en effet partout les choses prises sur le fait, et la docile tranquillité de la nature. Goëthe lui présente un miroir, ou, pour mieux dire, il est lui-même ce miroir de la nature. Voulant savoir quel air elle avait, la nature créa Goëthe. Il lui a été donné de réfléchir jusqu'à ses pensées, jusqu'à ses sensations, et l'on ne peut en vouloir à un chaud partisan de Goëthe, surtout dans la canicule, de s'établir tellement sur l'identité des

images du miroir avec les objets eux-mêmes, qu'il en vient au point d'accorder au miroir la force créatrice, la puissance de créer des objets semblables. Un M. Eckermann a écrit sur Goëthe un livre, dans lequel il assure fort sérieusement que si le bon Dieu, lors de la création, avait dit à Goëthe : — « Mon cher Goëthe, j'ai fini, grâce à Dieu; j'ai tout créé à l'exception des oiseaux et des arbres; tu me rendrais un vrai service d'ami si tu voulais créer à ma place ces bagatelles. » — Goëthe aurait, tout aussi bien que le bon Dieu, créé ces animaux et ces plantes tout à fait dans l'esprit du reste de la création, c'est-à-dire les oiseaux avec des plumes et les arbres avec de la verdure.

Il y a de la vérité dans ces paroles, et pour moi, je pense que Goëthe aurait quelquefois fait son affaire mieux encore que le bon Dieu, et qu'il aurait par exemple créé M. Eckermann bien plus complet, c'est-à-dire avec des plumes et de la verdure tout ensemble. C'est vraiment une faute de création qu'il ne pousse pas des plumes vertes sur la tête de M. Eckermann, et Goëthe a cherché du moins à remédier à cette défectuosité, en commandant pour lui un bonnet de docteur à Iena, et en le lui plantant de sa main sur la tête.

# XXV

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger
Le fruit d'or est en feu sous le feuillage sombre;
Un air tiède y souffle du ciel bleu;
Le myrte y croît paisible et le laurier superbe.
Oh! le connais-tu bien?
                    Partons! partons!
Je veux, mon bien-aimé, le revoir avec toi.

..... Oui, mais ne voyage pas au commencement d'août, où l'on est rôti par le soleil pendant le jour, et mangé la nuit par les puces. Et puis je te conseille aussi, cher lecteur, de ne pas aller de Vérone à Milan par la diligence.

Je partis en compagnie de six bandits dans un lourd carrosse, qui, en raison d'une poussière trop intense, resta si soigneusement fermé de tous côtés, que je ne pus guère observer la beauté du pays. Deux fois seulement, avant d'arriver à Brescia, mon voisin ouvrit la lucarne latérale pour cracher. La première fois, je vis quelques sapins suants qui, dans leur sombre habit d'hiver, semblaient beaucoup souffrir de la chaleur de ce soleil dévorant; la seconde fois, j'aperçus un coin de

lac admirablement bleu où se miraient le soleil et un maigre grenadier. Celui-ci, Narcisse autrichien, admirait avec une joie d'enfant comme sa ressemblance était fidèle dans ce miroir, quand il présentait ou portait l'arme, et quand il mettait en joue.

Je n'ai que peu de choses à dire sur Brescia même, parce que j'y employai à faire un bon dîner le temps de mon séjour. On ne peut en vouloir à un pauvre voyageur d'apaiser la faim du corps avant celle de l'esprit. Cependant je fus assez consciencieux, avant de remonter en voiture, pour demander au *cameriere* quelques renseignements sur Brescia, et j'appris entre autres que la ville avait quarante mille habitants, un hôtel de ville, vingt et un cafés, vingt églises catholiques, une maison de fous, une synagogue, une ménagerie, une maison de correction, un hôpital, un assez mauvais théâtre, et un gibet pour les voleurs qui volent au-dessous de 100,000 thalers.

J'arrivai à minuit à Milan, et descendis chez M. Reichmann, Allemand qui a établi son hôtel tout à fait sur le pied allemand. Quelques compatriotes que j'y retrouvai me dirent que c'était le meilleur hôtel de toute l'Italie, et ne se lassaient pas de mal parler des puces et des aubergistes italiens. Je retrouvai dans cet hôtel Reichmann une ancienne connaissance anglaise, un mister Liver que j'avais laissé comme un jeune veau à Brighton et que je retrouvais alors bœuf à la mode à Milan. Il était tout à fait habillé en dandy, et je n'ai jamais vu d'homme qui sût

mieux faire des angles avec toutes les parties de sa personne. Quand il plantait ses pouces dans les entournures de son gilet, il faisait des angles avec le poignet et avec chaque doigt; enfin sa bouche était ouverte en carré. Ajoutez à cela une tête anguleuse, étroite derrière, pointue du haut, avec un front court et un menton fort long. Au nombre de mes connaissances anglaises que je revis à Milan, se trouvait aussi la grosse tante de Liver, descendue des Alpes comme une avalanche de graisse, escortée de deux jeunes oies du Nord, blanches et froides comme la neige, miss Polly et miss Molly.

Ne m'accuse pas d'anglomanie, cher lecteur, si, dans ce livre, je parle très-souvent d'Anglais; mais les Anglais sont aujourd'hui trop nombreux en Italie pour qu'on puisse éviter de les voir. Ils parcourent ce pays en essaims complets, campent dans toutes les auberges, courent partout pour tout voir, et l'on ne peut plus se figurer un citronnier d'Italie sans une Anglaise qui en respire le parfum, ni une galerie sans une soixantaine d'Anglais qui, leur *Guide* à la main, errent tout autour pour constater si l'on trouve encore à sa place tout ce qui est indiqué comme remarquable dans ce livre. Quand on voit ce peuple blond, aux joues vermeilles, avec ses brillants carrosses armoriés, ses laquais chamarrés, ses chevaux de course hennissants, ses chambrières à voile vert et ses autres brillants ustensiles, descendre, curieux et paré, les Alpes, et traverser toute l'Italie, on croit voir une élégante émigration des bar-

bares. Et, dans le fait, le fils d'Albion, quoiqu'il porte du linge blanc et paie tout comptant, n'est pourtant qu'un barbare civilisé, en comparaison de l'Italien, qui annonce plutôt une civilisation qui passe à la barbarie. Celui-là montre dans ses habitudes une grossièreté retenue et vernissée, celui-ci décèle une délicatesse frelatée et presque fétide par exubérance. Et ces pâles figures italiennes, avec le blanc des yeux souffrant, et leurs bouches maladivement tendres, quel indéfinissable air de distinction elles ont auprès de ces visages britanniques, gourmés avec leur santé trivialement rouge. Tout le peuple italien est malade intérieurement, et les hommes malades sont véritablement toujours plus distingués que ceux en bonne santé : car il n'y a que le malade qui soit un homme ; ses membres racontent une histoire de souffrance;... ils en sont spiritualisés. Je crois même que par le moyen des tortures de la douleur, les animaux pourraient parvenir à l'état d'hommes. J'ai vu une fois un chien mourant qui, dans ses dernières angoisses, me regardait avec une expression véritablement humaine.

L'expression souffrante de la figure est surtout visible chez les Italiens, quand on parle avec eux des malheurs de leur patrie, et l'on trouve assez d'occasions de ce genre à Milan. C'est la blessure la plus douloureuse au cœur des Italiens, et ils sont pris de mouvements convulsifs quand on la touche, même légèrement. Ils ont alors un certain mouvement des épaules qui vous émeut

d'une singulière pitié. Un de mes Anglais regardait les Italiens comme indifférents en politique, parce qu'ils semblaient nous écouter avec indifférence quand nous faisions, nous autres étrangers, de la politique sur la guerre de Turquie et sur l'émancipation des Irlandais; et il fut assez injuste pour s'en exprimer avec ironie vis-à-vis d'un de ces Italiens pâles, à barbe noire. Nous avions vu la veille représenter un opéra nouveau à la Scala, et entendu le tapage furieux qui se fait d'ordinaire en pareille solennité.—Vous autres Italiens, disait le fils d'Albion à l'homme pâle, paraissez être morts pour tout, excepté pour la musique, qui a seule encore le privilége de vous inspirer.—Vous nous faites tort, dit l'homme pâle en haussant les épaules. — Hélas! continua-t-il avec un soupir, l'Italie rêve assise sur ses ruines, et si quelquefois elle s'éveille et bondit à la mélodie de quelque chant, ce n'est pas pour le chant en lui-même, mais pour les souvenirs et pour les sentiments anciens que ce chant a éveillés, pour des sentiments que l'Italie a toujours portés dans son sein, et qui débordent alors avec fureur;... et telle est la raison du vacarme que vous avez entendu à la Scala.

## XXVI

Quoique j'eusse dès à présent, cher lecteur, occasion de te régaler de mes jugements sur l'art à propos de l'Ambrosiana et de la Brera, je veux pourtant détourner de toi ce calice, et me borner à remarquer que j'ai retrouvé chez plus d'une belle Lombarde, dans les rues de Milan, ce menton pointu qui donne aux figures de l'école lombarde une teinte de sentimentalité.

Ç'a toujours été une chose fort instructive pour moi quand j'ai pu comparer avec les ouvrages d'une école les originaux de la race qui lui avait servi de modèle. Je comprenais alors bien mieux le caractère de l'école. C'est ainsi que la foire de Rotterdam m'a donné tout d'un coup l'intelligence de Jean Steen dans toute sa divine jovialité, et que plus tard j'ai reconnu sur le Long-Arno les formes bien dessinées qui trahissaient l'esprit capable des Florentins; de la même manière, sur la place San-Marco, s'est révélé à mon esprit la vérité de couleur et la rêveuse superficialité des Vénitiens. Prends ton vol vers Rome, ma chère âme, et peut-être t'élèveras-tu alors jusqu'à concevoir l'idéal qui s'appelle Raphaël.

Cependant je ne puis passer sous silence une mer-

veille de Milan, la plus grande sous tous les rapports. Je veux dire le dôme.

De loin on dirait ce monument de papier blanc découpe; on approche, et l'on est stupéfait en reconnaissant que cette découpure est d'un marbre incontestable. Les innombrables statues de saints qui couvrent tout l'édifice, regardant dans toutes les directions sous leurs petites niches gothiques, et fichées bien haut sur toutes les aiguilles, forment un peuple de pierre à en troubler l'esprit. Quand on considère cet ouvrage un peu longtemps, on finit par le trouver tout à fait joli, colossalement mignon, un vrai joujou pour des enfants de géant. Par un clair de lune de minuit, il offre le plus bel aspect: alors tous ces hommes de pierre blanche descendent du milieu de leur foule aérienne, se promènent avec vous, sur la place, et vous murmurent dans l'oreille de vieilles histoires, de belles et saintes histoires, des histoires toutes secrètes sur Galéas Visconti, qui a fait commencer le dôme, et sur Napoléon Bonaparte, qui l'a fait continuer longtemps après.

— Vois-tu, me dit un drôle de saint taillé dans les temps les plus modernes, avec du marbre tout moderne, vois-tu, mes vieux camarades ne peuvent comprendre pourquoi l'empereur Napoléon a poussé avec tant de passion l'achèvement du dôme. Mais je sais bien, moi, qu'il prévoyait que cette grande maison de pierre serait, dans tous les cas, un édifice fort utile, et qu'on pourrait encore s'en servir quand le christianisme sera passé.

Quand le christianisme sera passé !... Je fus presque effrayé quand j'entendis qu'il y avait en Italie des saints qui tenaient un pareil langage, et cela sur une place où des sentinelles autrichiennes se promenaient avec bonnets d'ours et gibernes. Après tout, cet original de pierre a raison sous quelques rapports : l'intérieur du dôme est d'une fraîcheur délicieuse en été, gai et tout à fait agréable, et ne perdrait pas son mérite quand même on en changerait la destination.

L'achèvement du dôme était une des pensées favorites de Napoléon, et il n'était plus très-loin du but quand sa puissance fut brisée. Les Autrichiens complètent maintenant cet ouvrage. On continue aussi les travaux du fameux arc de triomphe qui devait terminer la route du Simplon. Il est vrai que la statue de Napoléon ne couronnera plus, comme c'était le plan primitif, cette porte triomphale. Qu'importe ! le grand empereur a laissé une statue bien meilleure et beaucoup plus durable que le marbre, et qu'aucun Autrichien ne peut soustraire à nos yeux. Quand nous serons, nous autres, abattus depuis longtemps par la faux de la mort, et emportés par les vents comme la paille des champs, cette statue se dressera encore intacte ; de nouvelles générations sortiront de la terre, se sentiront éblouir à regarder cette statue, puis rentreront dans la terre...; et le temps, impuissant à détruire cette image colossale, s'efforcera de l'envelopper dans le brouillard des traditions, et sa gigantesque histoire deviendra enfin un mythe.

Peut-être, après bien des siècles, viendra un ingénieux maître d'école, qui prouvera irréfragablement, dans une dissertation académique, que Napoléon Bonaparte est tout à fait le même personnage que ce Titan qui voulut ravir la lumière aux dieux, et qui, pour ce crime, fut enchaîné sur un rocher solitaire, au milieu des mers, livré en proie à un vautour qui, chaque jour, lui dévorait le cœur.

# XXVII

Ne va pas, je t'en prie, cher lecteur, me prendre pour un bonapartiste quand même; mon hommage s'adresse, non aux actes, mais seulement au génie de l'homme, quel que soit le nom de cet homme, qu'il s'appelle Alexandre ou César ou Napoléon. Je n'admire jamais l'acte, le fait, mais seulement l'esprit humain; l'acte, le fait, n'en est que le vêtement, et l'histoire n'est pas autre chose que la vieille garde-robe de l'esprit humain. Pourtant l'amour trouve quelquefois un grand charme aux vieilles défroques, et c'est ainsi que j'aime le manteau de Marengo.

— « Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo. » — Combien mon cœur tressaillit de joie quand le postillon prononça ces paroles ! J'étais parti de Milan le soir avec un très-aimable Livonien, qui contrefaisait volontiers le Russe, et je vis le lendemain matin le soleil se lever sur le célèbre champ de bataille.

C'est ici que le général Bonaparte but un coup si copieux à la coupe de la gloire, que, dans l'ivresse il devint premier consul, empereur, maître du monde, et ne put

se réveiller qu'à Sainte-Hélène. Nous n'avons été guère plus sobres, nous autres : nous avons partagé l'ivresse, et rêvé tout à fait les mêmes merveilles; nous nous sommes éveillés de même, et, dans notre humeur de gens dégrisés, nous faisons à présent bien des réflexions raisonnables.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est que le grand levier que des princes ambitieux et avides savaient faire si bien jouer autrefois, la nationalité, avec ses vanités et ses haines, est maintenant émoussé et usé; chaque jour s'éteint un de ces sots préjugés nationaux; toutes les âpres singularités des peuples sont écrasées sous l'action de la civilisation générale européenne. Il n'y a plus de nations en Europe, mais seulement des partis; et c'est chose curieuse de voir comme ceux-ci se reconnaissent tout de suite, malgré la différence des couleurs, et s'entendent en dépit de la multiple confusion des langues. Alors même que les têtes se trompent, les cœurs n'en sentent pas moins ce qu'ils veulent, et le temps marche toujours vers l'accomplissement de sa grande tâche.

Mais qu'elle est la grande tâche de notre temps?

C'est l'émancipation. Non pas seulement celle des Irlandais, des Grecs, des Juifs de Francfort, des noirs d'Amérique, et autres populations également opprimées, mais bien l'émancipation de tout le monde, surtout de l'Europe, qui est devenue majeure, et s'arrache aujourd'hui des lisières des privilégiés, de l'aristocratie. Les quelques renégats philosophiques de la liberté



peuvent forger à leur aise les chaînes des syllogismes les plus subtils pour nous démontrer que des millions d'hommes sont créés pour être les bêtes de somme de quelques mille chevaliers privilégiés, ils ne pourront nous convaincre, tant qu'ils ne prouveront pas, comme dit Voltaire, que ceux-là sont nés avec des selles sur le dos, et ceux-ci avec des éperons aux pieds.

Chaque siècle a sa tâche, par l'accomplissement de laquelle avance l'humanité. L'ancienne inégalité fondée par le système féodal était peut-être nécessaire, ou une condition nécessaire aux progrès de la civilisation; aujourd'hui, elle les arrête, et révolte les cœurs civilisés. Les Français, le peuple social et démocrate par excellence, ont dû nécessairement être le plus profondément irrités par cette inégalité, qui heurte le plus rudement le principe social et démocratique : ils ont cherché à emporter d'assaut l'égalité, en coupant les têtes de ceux qui voulaient dépasser les autres, et la révolution fut le signal de la guerre libératrice de l'humanité !

Gloire aux Français! ils ont travaillé pour les deux plus grands besoins de la société humaine : la bonne chère et l'égalité civile. Ils ont fait les plus grands progrès dans l'art culinaire et dans la liberté; et si nous célébrons tous un jour, convives égaux, le grand banquet de réconciliation, et que nous soyons de bonne humeur...; car peut-on rien imaginer de meilleur qu'une société de pairs assis à une table bien servie? nous porterons le premier toast aux Français. Il se passera sans

doute quelque temps avant qu'on célèbre cette fête, avant que l'émancipation soit chose faite; mais il viendra enfin, ce temps: nous nous asseoirons, égaux et réconciliés, à la même table; nous serons alors unis, et nous combattrons de concert contre les autres maux de l'humanité; peut-être, à la fin, contre la mort, dont le sévère système d'égalité ne nous blesse pas du moins autant que les riantes doctrines d'inégalité de l'aristocratisme.

Ne ris pas, lecteur futur! Chaque siècle croit que sa lutte est la plus importante de toutes. C'est la foi propre du siècle, la foi dans laquelle il vit et meurt. Et nous aussi, nous voulons vivre et mourir dans cette religion de liberté, qui mérite peut-être plus le nom de religion que ce spectre mort et creux que nous nommons encore ainsi par habitude... Notre saint combat nous semble le plus important de ceux qu'on ait jamais livrés sur cette terre, quoiqu'un pressentiment historique nous dise qu'un jour nos petits-fils considéreront cette lutte avec le même sentiment d'indifférence que nous avons pour les combats des premiers hommes, qui ont eu à lutter contre des monstres, des dragons et des géants, également pillards et avides.

## XXVIII

Sur le champ de bataille de Marengo, les réflexions vous arrivent en foule telle qu'on serait tenté de croire que ce sont les mêmes que tant d'hommes furent obligés d'y laisser avec leur vie en cette journée, et qui errent maintenant dans ces plaines comme des chiens privés de leurs maîtres. J'aime les champs de bataille; car, tout horrible qu'est la guerre, elle témoigne pourtant de la grandeur intellectuelle de l'homme, qui peut défier la mort, son plus puissant ennemi héréditaire. J'aime surtout ce champ de bataille où la liberté dansa sur des roses de sang sa voluptueuse danse de noces! La France était alors la fiancée qui avait invité tout le monde à ses épousailles, et, comme il est dit dans la chanson :

Oui-da! la veille des noces
On cassa au lieu de pots
Des têtes d'aristocrates.

Mais, hélas! chaque pouce de terrain que gagne l'humanité coûte des torrents de sang. Et, n'est-ce pas là un prix trop élevé? Est-ce que la vie de l'individu ne

vaut pas autant que celle de la race entière? Car chaque homme isolé est un monde complet, qui vit et meurt en même temps que lui, et chaque pierre tumulaire couvre une histoire universelle... Silence ! c'est ainsi que parleraient les morts tombés à cette place, et nous autres qui vivons, nous avons encore à combattre dans la sainte guerre de la délivrance de l'humanité. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . .

— Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo — ..... et je descendis de voiture pendant quelques minutes, pour faire mes dévotions du matin.

Une masse colossale de nuages s'arrondissait comme un majestueux arc de triomphe au-dessus du soleil, qui monta victorieux, serein, azuré, et promettant un beau jour. Pour moi, je me sentais comme la pauvre lune, qui, toute pâlissante, apparaissait encore dans le ciel. Elle avait parcouru sa voie solitaire dans la tristesse de la nuit, pendant que le bonheur dormait, et que les spectres, les hiboux et le crime régnaient seuls; et maintenant que le jour rajeuni se levait avec ses joyeux rayons et sa pourpre flottante du matin, il lui fallait partir!... Encore un regard douloureux vers la grande lumière du monde, et elle disparut comme un nuage de vapeur.

— Nous aurons un beau jour ! me cria du fond de la

voiture mon compagnon de voyage. — Oui, nous aurons un beau jour! répéta tout bas mon cœur en adoration, et il tressaillit de peine et de joie; oui, ce sera un beau jour, le soleil de la liberté réchauffera la terre plus joyeusement que toute cette aristocratie d'étoiles nocturnes; une nouvelle génération fleurira, engendrée dans les embrassements de choix libres, et non plus sur une couche de corvée et sous le contrôle de douaniers ecclésiastiques. Avec une naissance libre, se produiront aussi dans les hommes des pensées et des sentiments libres dont nous autres, esclaves-nés, n'avons aucune prescience. — Oh! ils auront tant de peine à imaginer combien était affreuse l'obscurité de la nuit dans laquelle nous vivions, et quel horrible combat nous avions à soutenir contre des spectres hideux, des hiboux stupides et des criminels hypocrites! Oh! malheureux combattants que nous sommes! nous qui avons dû dépenser toute notre vie dans un pareil combat, et qui restons fatigués et pâles quand brille le jour de la victoire! La flamme du soleil levant ne suffira pas à rougir nos joues ni à réchauffer nos cœurs, il nous faut mourir comme cette lune qui disparaît... Elle est si courte pour l'homme, cette vie au bout de laquelle est l'inexorable tombeau!

Je ne sais vraiment si j'aurai mérité qu'on dépose un jour un laurier sur mon cercueil. La poésie, quel que soit mon amour pour elle, n'a toujours été pour moi qu'un moyen consacré pour un but saint. Je n'ai jamais

attaché un trop grand prix à la gloire de mes poëmes, et peu m'importe qu'on les loue ou qu'on les blâme. Mais ce sera un glaive que vous devez placer sur ma tombe, car j'ai été un brave soldat dans la guerre de délivrance de l'humanité.

# XXIX

Pendant la chaleur de midi, nous cherchâmes un abri dans un couvent de dominicains, assis à une hauteur considérable, et qui, avec ses sombres cyprès et ses moines blancs, dominait, comme un château de chasse de la foi, les vertes et riantes vallées de l'Apennin. C'était un bel édifice, et après la chartreuse de Monza, dont je n'ai aperçu que le dehors, j'ai vu encore bien d'autres couvents et des églises fort remarquables. Je ne savais souvent quoi admirer le plus de la beauté du paysage, ou de la grandeur des vieilles églises, ou des sentiments aussi grands, aussi solides, des constructeurs, qui pouvaient pourtant prévoir que l'achèvement de pareils édifices ne pouvait être réservé qu'à leurs arrière-petits-neveux, et qui n'en posaient pas moins tranquillement la première pierre, et élevaient pierre sur pierre, jusqu'à ce que la mort les rappelât du travail. D'autres architectes continuaient l'ouvrage et trouvaient à la fin le même repos;... et tous avec la ferme croyance à l'éternité de la religion catholique, avec une confiance complète dans la conformité des sentiments chez les

générations futures, qui continueraient l'œuvre de leurs prédécesseurs.

C'était la croyance du temps, et les anciens architectes vécurent et s'endormirent dans cette croyance. Ils sont couchés aujourd'hui devant les portes de leurs vieilles églises, et il est à désirer que leur sommeil soit bien profond, et que les ricanements des temps modernes ne les éveillent pas. Cela serait surtout bien douloureux pour ceux qui sont étendus devant les vieux dômes qu'on n'a pas achevés, s'ils allaient s'éveiller tout d'un coup pendant la nuit, et qu'à la triste clarté de la lune, ils vissent leur tâche non terminée, et qu'ils comprissent tout de suite que le temps de l'achèvement n'est plus, et que toute leur existence a été inutile et sotte.

C'est ainsi que parlent les temps modernes, le jour présent, qui a une autre foi, une autre tâche à remplir.

J'entendis un jour à Cologne qu'un petit garçon demandait à sa mère pourquoi l'on n'achevait pas les cathédrales à moitié bâties. C'était un bel enfant, je l'embrassai sur ses yeux spirituels; et comme sa mère ne pouvait lui donner une réponse satisfaisante, je lui dis qu'à présent les hommes avaient tout autre chose à faire.

Non loin de Gênes, de la crête des Apennins, l'on voit la mer; cette nappe bleue apparaît entre les sommets de pics verdoyants, et les vaisseaux qu'on voit passer et repasser semblent marcher à pleines voiles sur les mon-

tagnes. Quand cet aspect vous surprend au moment du crépuscule, alors que les dernières clartés du soleil commencent leurs jeux fantastiques avec les premières ombres du soir, et que toutes les couleurs, toutes les formes s'enveloppent dans un réseau nuageux, on se laisse aller involontairement à une illusion de féerie, la voiture descend en roulant, les images les plus douces de l'âme assoupie sont remuées, et puis retombent dans le sommeil, et l'on finit par rêver qu'on est à Gênes.

# XXX

Cette ville est vieille sans antiquité, étroite sans intimité, et laide par delà toute mesure. Elle est bâtie sur un rocher, au pied de montagnes en amphithéâtre, qui ceignent en même temps le plus beau golfe. Aussi les Génois ont-ils reçu de la nature le port le meilleur et le plus sûr. La ville étant, comme je l'ai dit, bâtie sur un rocher, il a fallu, pour économiser l'espace, faire les maisons très-hautes et les rues très-étroites, de sorte que celles-ci sont presque toutes sombres, et qu'il n'en est que deux où puisse passer une voiture. Mais, pour les habitants, qui sont presque tous marchands, les maisons ne servent guère que de magasins, et, pendant la nuit, de chambres à coucher. Pendant tout le jour du trafic, ils courent la ville ou sont assis devant leur porte, ou, pour mieux dire, dans leur porte, car autrement ils se cogneraient les genoux avec le voisin d'en face.

Vue de la mer, surtout vers le soir, la ville présente un meilleur aspect. Elle est étendue sur la rive comme le squelette blanchi d'un animal gigantesque échoué; de noires fourmis, qu'on appelle des Génois, courent

dessus en tous sens; les flots bleus de la mer le baignent en murmurant comme un chant de nourrice, et la lune, œil pâle de la nuit, le regarde avec tristesse.

Dans le jardin du palais Doria, l'on voit le vieux héros de la mer sous la figure de Neptune dans un grand bassin. Mais la statue est rongée et mutilée, l'eau tarie, et les mouettes nichent dans les noirs cyprès qui l'entourent. Comme un écolier qui sait toujours bien par cœur ses comédies, à ce nom de Doria, je pensai tout aussitôt à Frédéric Schiller, le plus noble, sinon le plus grand poëte parmi les Allemands.

Quoique en ruine pour la plupart, les palais des ci-devant maîtres de Gênes, des nobili, sont encore fort beaux et resplendissants de luxe. Presque tous sont situés dans deux grandes rues, nommées *Strada-Nuova* et *Balbi*. Le palais Durazzo est le plus remarquable. Il renferme de bons tableaux, entre autres un Christ de Paul Véronèse, dont la Madeleine essuie les pieds, qu'elle vient de laver. Elle est si belle, qu'on doit craindre qu'elle ne soit encore séduite une fois. Je restai longtemps devant elle...; hélas! elle ne leva pas les yeux. Le Christ est là comme un Hamlet de la religion: *Go to a nunnery*. Je trouvai aussi quelques Hollandais et des productions capitales de Rubens, toutes saturées de la colossale belle humeur de ce Titan néerlandais, dont l'esprit avait des ailes si puissantes, qu'il s'éleva jusqu'au soleil, quoique les quintaux de fromage de Hollande pendissent à ses jambes. Je ne puis passer devant

le plus petit tableau de ce grand maître sans lui payer mon tribut d'admiration, d'autant plus qu'il est aujourd'hui de mode de ne le regarder qu'en levant les épaules, à cause de son manque d'idéalité. Surtout l'école historique de Munich se montre grandiose sous ce point de vue. On n'a qu'à voir avec quel noble et digne mépris l'adepte cornélien, aux longs cheveux, passe devant Pierre-Paul Rubens. Mais peut-être aussi l'erreur des élèves s'explique-t-elle quand on considère le grand contraste que forme Pierre Cornelius à côté de Pierre-Paul Rubens. On n'en peut guère imaginer en effet de plus grand, et pourtant il me vient quelquefois à l'esprit que ces deux maîtres ont de l'analogie, une analogie intime dont j'ai bien la conscience, mais que je ne saurais définir. Peut-être recèlent-ils en eux de ces qualités nationales qui se font comprendre à un troisième compatriote, à moi, par exemple, comme les plus légères intonations de l'accent dans l'idiome particulier du pays natal. Cette parenté secrète ne peut nullement résider dans la jovialité et dans la débauche de couleur néerlandaise, qui nous sourient de si bon cœur dans tous les tableaux de Rubens, qu'on croirait qu'il les a peints au milieu des bienheureuses fumées du vin du Rhin, aux gais fronfrons d'une bondissante musique de Kermesse. Et vraiment les tableaux de Cornelius semblent plutôt avoir été peints le vendredi saint, pendant que les chants lugubres de la procession remplissaient les rues, et résonnaient dans l'atelier et dans le cœur du peintre.

Les deux maîtres se ressemblent davantage par la productivité, par la hardiesse de la création, et par l'originalité de leur génie. Tous deux sont nés peintres, et appartiennent à ce cycle de grands maîtres qui florissait du temps de raphaël, temps qui a pu exercer encore sur Rubens une influence immédiate, mais qui est si loin, si séparé de nos jours, que nous restons presque effrayés à l'apparition de Pierre Cornelius. Il nous semble voir parfois comme le spectre d'un de ces grands peintres de la période raphaélique, qui serait sorti de la tombe pour peindre encore quelques tableaux, créateur mort, évoqué par la magie d'un charme qu'on avait enterré avec lui. Quand nous considérons les figures de ces toiles, elles nous regardent comme avec des yeux du quinzième siècle; les vêtements sont ceux de fantômes qui nous frôleraient en passant, à l'heure de minuit. Les corps ont une force magique, elles sont dessinées avec la vérité du songe, et violemment vrais. Il ne leur manque que le sang, la vie palpitante, la couleur. Oui, Cornelius est un créateur; mais si nous examinons ses créatures, nous croyons reconnaître qu'aucune d'elles n'a pu vivre longtemps, qu'elles ont dû toutes être peintes une heure avant leur décès, et qu'elles portent en elles le douloureux pressentiment de leur fin prochaine. En dépit de leur gaieté, les figures de Rubens excitent dans notre âme un sentiment tout semblable. Elles paraissent, elles aussi, porter dans leur sein le germe de la mort; et c'est comme si elles devaient, à cause même

de leur surabondance de vie, de la rouge pléthore de leurs chairs, être subitement frappées d'apoplexie. La voilà peut-être, cette secrète affinité que nous pressentons si étrangement dans la comparaison entre ces deux maîtres. L'excès de la jovialité chez quelques figures de Rubens, et la profonde tristesse dans celles de Cornelius, nous affectent de la même manière. Mais pourquoi cette tristesse chez ce dernier qui est pourtant, lui aussi, un fils des joyeuses Néerlandes? C'est peut-être l'affreuse conviction qu'il appartient à une époque engloutie depuis longtemps, et que sa vie n'est qu'une mission posthume. Car, hélas! il n'est seulement pas l'unique peintre qui vive en ce moment; mais peut-être aussi le dernier qui doive peindre encore sur cette terre. Avant lui, jusqu'au temps des Carraches, s'étend une longue obscurité, et les ombres se refermeront derrière lui. Sa main est la main lumineuse d'un esprit, main solitaire dans la nuit de l'art; et les figures qu'elle peint portent la tristesse indéfinissable d'un pareil isolement. Je n'ai jamais pu contempler, sans un secret frisson d'effroi, cette main du dernier peintre, alors que je voyais à Munich l'homme lui-même, ce petit homme pointu, aux yeux chauds; et pourtant cette main réveillait aussi en moi le sentiment de la piété la plus confiante, quand je me rappelais qu'elle se plaçait jadis avec bonté sur mes petits doigts, et m'aidait à tracer quelques contours au temps où, jeune enfant, j'apprenais à dessiner à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorff.

# XXXI

Je ne puis me dispenser de faire mention de la collection des portraits de belles Génoises qu'on montre dans le palais Durazzo. Rien ne peut jeter notre âme dans une disposition plus triste qu'une telle représentation de belles femmes qui sont mortes depuis plusieurs siècles. Nous sommes glacés par cette pensée mélancolique que des originaux de ces peintures, de toutes ces belles qui étaient si aimables, si coquettes, si spirituelles, si piquantes, si capricieuses, de toutes ces têtes de mai avec leurs giboulées d'avril, de tout ce printemps de femmes, il n'est rien resté que ces ombres bariolées qu'un peintre, depuis longtemps moisi comme elles, a coloriées sur un petit carré de mauvaise toile qui se fane et tombe aussi en poussière avec le temps. C'est ainsi que disparaît, sans laisser de traces, toute vie, la beauté comme la laideur; et la mort, sèche pédante, épargne la rose aussi peu que le chardon; elle n'oublie même pas la clochette solitaire dans le désert le plus éloigné, et détruit radicalement et sans cesse. Partout nous voyons comme elle broie en poussière les plantes

et les animaux, les hommes et leurs œuvres. Ces pyramides égyptiennes, qui semblent braver sa rage de destruction, ne sont elles-mêmes que les trophées de sa puissance, des monuments d'anéantissement, d'antiques tombeaux de rois.

Mais une pensée pire encore que celle d'un dépérissement continuel, d'un affreux gouffre de mort toujours béant, c'est que nous ne périssons même pas en qualité d'originaux, mais seulement comme copies d'hommes disparus depuis longtemps, qui nous ressemblaient en corps et en esprit, et qu'il naîtra après nous des hommes qui auront encore le même air, les mêmes sentiments et les mêmes pensées que nous, et que la mort anéantira aussi;... désolant et éternel jeu de redites pour lequel la terre féconde est obligée de produire sans cesse, et plus que la mort ne peut détruire, de sorte que, dans la presse d'un tel travail, elle ne peut guère s'occuper que de la conservation des espèces plutôt que de l'originalité des individus.

Plus que jamais je me sentis pénétrer par le frisson mystérieux de cette pensée, quand je vis dans le palais Durazzo les portraits des belles Génoises, et, dans le nombre, un tableau qui produisit dans mon âme une tendre tempête, dont mes paupières tremblent encore quand j'y pense... C'était le portrait de Maria la morte.

Le gardien de la galerie croyait, à la vérité, que ce portrait représentait une duchesse de Gênes, et il ajouta d'un ton de cicerone : — Il a été peint par Giorgio Bar-

barelli da Castel-Franco, dans le Trévisan, dit le Giorgion; c'était un des plus grands maîtres de l'école vénitienne; il naquit en 1477 et mourut en 1511.

— C'est bien, signor custode; le tableau est fort ressemblant : il est vrai qu'il a été peint quelques siècles d'avance, mais ce n'est pas un défaut. Le dessin est correct, la couleur excellente, les draperies du sein parfaites. Ayez seulement la bonté de décrocher un instant cette peinture; je ne veux que souffler la poussière de dessus les lèvres, et chasser cette araignée établie dans le coin du cadre... Maria a toujours eu une grande peur des araignées.

— Son Excellence paraît connaisseur!

— Pas que je sache, signor custode. J'ai le talent d'être fort ému à la vue de certains tableaux, et alors il me vient un peu d'humidité dans les yeux. Mais, que vois-je! de qui est le portrait de l'homme en manteau noir qui est suspendu là-bas?

— Il est également du Giorgion; c'est un chef-d'œuvre.

— Ayez, je vous prie, signor, la bonté de le décrocher aussi, et de le mettre un instant à côté de la glace, afin que je puisse comparer et reconnaître si je ressemble au tableau.

— Son Excellence n'est pas aussi pâle. Ce portrait est un chef-d'œuvre du Giorgion. Ce peintre était rival du Titien; il naquit en 1477 et mourut en 1511.

Cher lecteur, je préfère de beaucoup le Giorgion au

Titien, et je lui sais un gré particulier d'avoir peint Maria pour moi. Tu reconnaîtras sans doute aussi bien que moi que c'est en effet pour moi que le Giorgion a fait ce tableau, et non pour je ne sais quel vieux Génois. Il est vraiment d'une ressemblance admirable, ressemblant jusqu'au silence de la mort. Il n'y manque même pas l'expression de la douleur dans les yeux, de cette douleur d'une souffrance plutôt rêvée qu'éprouvée, et qui était fort difficile à rendre. Tout le portrait est comme soupiré sur la toile. L'homme au manteau noir est bien peint aussi, et les lèvres malicieusement sentimentales sont bien saisies, parlantes, comme si elles allaient raconter une histoire... C'est l'histoire du chevalier qui voulut ressusciter par un baiser sa bien-aimée, et quand le flambeau s'éteignit...

# LES BAINS DE LUCQUES

---

## I

Quand j'entrai dans la chambre de Mathilde, elle venait de fermer le dernier bouton de son amazone verte, et allait mettre un chapeau à plumes blanches; elle le jeta brusquement loin d'elle quand elle m'aperçut, et se précipita au-devant de moi en laissant flotter les boucles dorées de ses cheveux.

— Docteur du ciel et de la terre! s'écria-t-elle, et, selon une vieille habitude, elle me saisit par les deux oreilles, et m'embrassa avec la plus comique cordialité.

— Comment vous portez-vous, le plus fou des mortels? combien je suis heureuse de vous revoir! car je ne trouverai nulle part en ce monde une cervelle plus détraquée. Des sots et des imbéciles, il y en a bien assez, et souvent on leur fait l'honneur de les tenir pour des

fous; mais la véritable folie est aussi rare que la véritable sagesse, et n'est peut-être autre que la sagesse qui s'est chagrinée de connaître tout, toutes les infamies de ce monde, et qui a pris le sage parti de devenir folle. Les Orientaux sont des gens fort sensés : ils honorent un fou à l'égal d'un prophète. Nous autres, nous regardons tous les prophètes comme des fous.

— Mais, milady, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

— Certainement, docteur, je vous ai écrit une longue lettre, et j'ai mis sur l'adresse : Pour lui remettre à New-Bedlam. Mais comme vous n'y étiez pas, contre toute prévision, on envoya la lettre à Sainte-Luce, où l'on ne vous trouva pas davantage. Elle alla donc à un autre établissement du même genre, et fit ainsi la ronde de toutes les maisons de lunatiques de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, jusqu'à ce qu'on me la renvoyât avec l'observation que le gentleman désigné par l'adresse n'était pas encore renfermé. Et, dans le fait, comment avez-vous réussi à rester libre?

— J'ai agi de ruse, milady : partout où je suis allé, j'ai eu l'art de tourner autour des maisons de fous, et je pense que je réussirai de même en Italie.

— Oh ! mon ami, vous êtes ici tout à fait en sûreté ; d'abord il n'existe dans le voisinage aucune maison de fous, et puis nous sommes ici en majorité.

— Nous, milady ! Ainsi, vous vous mettez des nôtres? Permettez-moi de vous donner sur le front le baiser fraternel.

— Ah ! je veux dire, nous autres baigneurs, parmi lesquels je suis véritablement encore la plus raisonnable... D'après cela, faites-vous un peu une idée de la plus folle, de Julie Maxfield, qui ne cesse de soutenir que les yeux verts signifient le printemps de l'âme. Et puis nous avons deux autres jeunes beautés...

— Sans doute des beautés anglaises, milady?...

— Docteur, que signifie ce ton moqueur? Il faut donc que les pâles figures de macaroni d'Italie vous paraissent de si bon goût que vous ne sentez plus rien pour les beautés britanniques?...

— Des plumpuddings, avec des yeux de raisin, des gorges de roastbeef festonnées avec de blanches bandes de raifort, d'orgueilleux pâtés...

— Il y eut un temps, docteur, où vous tombiez dans le ravissement toutes les fois que vous voyiez une belle Anglaise.

— Oh, oui ! c'était alors; je suis même encore assez disposé à rendre hommage à vos compatriotes : elles sont belles comme des soleils, mais des soleils de glace; blanches comme du marbre, mais froides comme le marbre aussi... Contre leurs cœurs glacés se gèlent les pauvres petits animaux couleur puce...

— Oh, oh ! j'en connais un qui ne s'est pas gelé, et qui, frais et dispos, a repassé la mer; et il était grand, impertinent, Allemand...

— Il s'est du moins si fort refroidi à la glace des cœurs anglais, qu'il en est encore enrhumé aujourd'hui.

Milady parut piquée de cette réponse. Elle saisit sa cravache, placée en guise de signet entre les feuillets d'un roman, la fit siffler en fouettant autour des oreilles de son blanc lévrier, qui grommela sourdement, puis elle ramassa vivement son chapeau, le mit avec crânerie sur sa tête bouclée, se regarda plusieurs fois dans la glace, et se dit fièrement : — Je suis encore belle ! Mais tout d'un coup elle s'arrêta pensive et comme pénétrée d'un sombre sentiment d'affliction, tira lentement son gant blanc de sa main, me la tendit, et prenant, avec la rapidité de l'éclair, ma pensée sur le fait : — N'est-il pas vrai, dit-elle, que cette main n'est plus aussi belle qu'autrefois à Ramsgate ! Mathilde a beaucoup souffert depuis ce temps-là !

Cher lecteur, il n'est pas facile de voir à quelle place les cloches peuvent être fêlées : on n'en est averti que par le son. Eh bien ! si tu avais entendu le son de voix dont furent prononcés ces derniers mots, tu te serais aperçu tout de suite que le cœur de milady est un cœur du métal le plus pur, mais qu'une fêlure secrète en étouffe les vibrations les plus joyeuses, et les voile d'une mystérieuse tristesse. Cependant ces cloches-là, je les aime : elles trouvent toujours dans mon propre cœur un écho sympathique ; et je baisai la main de milady avec plus de tendresse peut-être qu'autrefois, quoique cette main fût moins potelée, et que des veines d'un bleu trop fortement accusé, semblassent me dire aussi : Mathilde a beaucoup souffert depuis ce temps-là !

Son œil me regardait comme une mélancolique étoile solitaire dans un ciel d'automne, et elle me dit avec sensibilité et tendresse : — Vous paraissez m'aimer moins, docteur; car votre larme n'est tombée sur ma main que par pitié, presque comme une aumône.

— Qui vous autorise à interpréter aussi mesquinement le langage muet de mes larmes? Je parie que ce chien blanc qui se presse actuellement contre vous me comprend mieux. Il me regarde et vous ensuite, et semble s'étonner que les hommes, fiers maîtres de la création, soient si complétement malheureux au fond du cœur. Hélas! milady, il n'y a que les douleurs semblables aux nôtres qui nous arrachent des larmes! Chacun ne pleure réellement que pour son propre compte.

— Assez, assez, docteur. Il est bon, du moins, que nous soyons contemporains, et que nous nous soyons rencontrés dans le même coin de terre avec nos folles larmes. Ah! quel malheur si, par hasard, vous aviez vécu deux cents ans plus tôt, comme cela m'est arrivé avec mon ami Michel Cervantes de Saavedra! ou si vous étiez venu au monde un siècle plus tard que moi, comme un autre de mes amis intimes, dont je ne sais même pas le nom, par la raison qu'il n'en aura un qu'à sa naissance, en l'an 1900! Mais dites-moi maintenant, quelle vie avez-vous menée depuis que nous ne nous sommes vus?

— J'ai continué mon métier ordinaire, milady; j'ai

toujours roulé la grande pierre. Quand je l'avais amenée jusqu'au milieu de la montagne, elle dégringolait tout d'un coup jusqu'en bas, et il fallait m'occuper de la remonter,... et ce roulement de bas en haut et de haut en bas se répétera jusqu'à ce que moi-même je finisse par rester sous la grande pierre, et que le maître sculpteur y grave en gros caractères : *Ici repose en Dieu, etc.*

— *Corpo di Bacco!* docteur, je vais ne vous laisser aucun repos... Veuillez ne pas être mélancolique. Riez, ou je...

— Non, ne me chatouillez pas; j'aime mieux rire de moi-même.

— Comme vous voudrez. Vous me plaisez encore tout autant qu'à Ramsgate, où nous nous rapprochâmes pour la première fois...

— Ce fut, il est vrai, notre premier rapprochement Oui, je veux être gai. Il est heureux que nous nous soyons retrouvés, et le grand animal allemand se fera de nouveau un plaisir de risquer sa vie auprès de vous.

Les yeux de milady sourirent comme un éclair de soleil derrière un léger nuage de pluie, et sa bonne humeur éclatait en nouveaux rayons, quand John entra, et annonça, dans le pathos le plus gourmé des laquais, son Excellence le marchese Cristoforo di Gumpelino.

— Qu'il soit le bienvenu ! — Et vous, docteur, vous allez faire connaissance avec un pair de notre royaume des fous. Ne vous heurtez pas à son extérieur, surtout à son nez. C'est un homme qui possède d'excellentes

qualités, par exemple, beaucoup d'argent, de l'esprit peut-être, et la manie de réunir en lui toutes les extravagances de l'époque. Et puis, il est amoureux de mon amie Julie Maxfield aux yeux verts; il la nomme sa Giulietta, et s'intitule, lui, son Roméo, et déclame, et soupire... Et lord Maxfield, le beau-frère, à laquelle la fidèle Giulietta a été confiée par son époux, est un Argus...

J'allais remarquer qu'Argus surveillait une vache, quand la porte s'ouvrit toute grande, et, à mon grand étonnement, mon ancien ami le banquier Christian Gumpel entra avec son sourire de satisfaction et son gros ventre. Quand il eut suffisamment essuyé ses grosses lèvres luisantes sur la main de milady, et débité les questions sanitaires d'usage, il me reconnut aussi, et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

## II

L'avis que m'avait donné Mathilde de ne pas me heurter au nez de cet homme était suffisamment fondé, et peu s'en fallut que ce nez ne me crevât un œil. Je n'en veux pourtant pas dire de mal, au contraire : il était de la plus noble forme, et il autorisait même mon ami à se donner un titre de marquis tout au moins ; car on reconnaissait facilement, à cette partie du visage, que l'homme était de bonne noblesse, et qu'il descendait d'une famille vieille comme le monde, dans laquelle le bon Dieu s'est jadis apparenté sans crainte de mésalliance. Il est vrai que cette famille est un peu déchue depuis ce temps, tellement, qu'après le règne de Charlemagne, il lui a fallu gagner son pain en trafiquant de vieilles culottes et de billets de la loterie de Hambourg, sans pour cela rien perdre de son orgueil nobiliaire ni abandonner l'espoir de recouvrer un jour les biens de ses ancêtres, ou du moins une indemnité d'émigrés, quand son vieux souverain légitime aura accompli sa promesse de restauration, promesse avec laquelle il promène ces gens depuis dix-huit cents ans par le nez. Peut-être que leurs nez ne sont devenus si longs que par suite de cette longue pro-

menade. Ou bien ces grands nez sont-ils une sorte d'uniforme nazal auquel le dieu roi d'Israël reconnaît ses anciens gardes-du-corps, même quand ils ont déserté. Le marquis Gumpelino était un de ces déserteurs; mais il portait toujours son uniforme, qui était fort brillant, et semé de petites croix et de petites étoiles de rubis, plus un aigle rouge en miniature, et d'autres décorations encore.

— Voyez-vous, dit milady, voilà mon nez favori, et je ne connais pas au monde de plus belle fleur.

— Cette fleur, dit Gumpelino, je ne puis la placer sur votre beau sein sans y ajouter ma figure fleurie, et ce supplément vous gênerait peut-être un peu par la chaleur qui court; mais je vous apporte une autre fleur non moins belle, qui est rare ici...

A ces mots, le marquis ouvrit un cornet de papier de soie qu'il avait apporté, et en tira, avec de lentes précautions, une magnifique tulipe.

A peine milady eut-elle aperçu la fleur, qu'elle se mit à crier à tue-tête: — Meurtre! meurtre! Vous voulez donc m'assassiner? Délivrez-moi de cet horrible aspect! Elle se démena comme si l'on eût voulu la tuer, se mit les mains devant les yeux, courut comme une folle autour de la chambre, maudit le nez et la tulipe de Gumpelino, sonna, frappa du pied, frappa de sa cravache le chien, qui se mit à hurler, et quand John entra, elle s'écria comme Kean, dans Richard III:

Un cheval! un cheval!
Mon royaume pour un cheval!

Et elle se précipita hors de la chambre comme un ouragan.

— Curieuse femme ! dit Gumpelino, immobile d'étonnement, et tenant toujours sa tulipe dans sa main, ce qui le faisait ressembler à ces idoles qu'on voit, tenant un lotos, sur les vieux monuments de l'Égypte. Quant à moi je connaissais l'aversion de la dame pour les tulipes, idiosyncrasie ignorée du marquis, s'imaginant pouvoir mieux réussir en lui envoyant plus tard la fleur par son domestique ; elle coûte trop, disait-il, pour ne pas forcer milady de l'accepter. Quoique la scène m'eût amusé par delà toute mesure, j'ouvris la fenêtre et m'écriai : — Milady ! que dois-je penser de vous? Est-ce là de la raison, de la convenance? surtout, est-ce là de l'amitié?

Alors, elle m'envoya au milieu d'un éclat de rire cette folle réponse :

Quand je serai à cheval, je te jurerai
que je t'aime infiniment !

## III

— Une curieuse femme! répétait Gumpelino quand nous nous mîmes en route pour aller faire visite à ses deux amies, signora Letizia et signora Francesca, avec lesquelles il voulait me faire faire connaissance. Comme la maison de ces dames était située sur une hauteur un peu éloignée, j'appréciai avec d'autant plus de gratitude la bonté de mon gros ami, qui trouvait la promenade dans les montagnes un peu pénible, et s'arrêtait à chaque colline pour reprendre haleine, en poussant un soupir avec un: *Doux Jésus !*

Les habitations des bains de Lucques sont situées dans un village enfermé par de hautes montagnes, ou assises sur l'une de ces mêmes montagnes, non loin de la source principale. Un groupe pittoresque de maisons a vue sur cette ravissante vallée. Mais il en est quelques-unes solitaires, éparpillées sur les pentes, auxquelles il faut grimper péniblement au travers de vignes, de myrtes, de chèvrefeuilles, de lauriers, d'oliviers, de géraniums et autres fleurs et nobles plantes, véritable paradis sauvage. Je n'ai jamais vu de vallée plus ravis-

sante, surtout quand de la terrasse du bain supérieur où s'élèvent les sombres cyprès, on plonge sur le village. On y voit le pont, qui passe sur une petite rivière qu'on appelle la Lima, laquelle, partageant en deux parties le village, se précipite à chaque extrémité en petites cascades sur des masses de rochers, et y fait grand bruit, comme si elle voulait dire les plus jolies choses, et que sa voix fût incessamment couverte par le bavardage multiple des échos.

Le charme principal de cette vallée consiste sans doute en ce qu'elle n'est ni trop grande ni trop petite, que l'âme du spectateur ne s'y sent point violemment dilatée, mais qu'elle trouve, au contraire, à se remplir complétement de ce délicieux aspect. Les cimes des montagnes elles-mêmes, comme dans toute la chaîne des Apennins, loin d'être défigurées en découpures grotesques, ainsi que les caricatures de montagnes que nous trouvons dans les pays germaniques aussi souvent que les caricatures d'hommes, s'y déroulent, au contraire, en formes arrondies et verdoyantes, qui semblent exprimer une civilisation artistique, et s'harmonisent mélodieusement avec le bleu pâle du ciel.

— Doux Jésus! dit en gémissant Gumpelino, alors que, échauffés déjà quelque peu par notre montée laborieuse et par le soleil du matin, nous eûmes atteint la susdite colline de cyprès, et qu'en abaissant les yeux sur le village, nous vîmes notre amie anglaise, droite et fière sur son cheval, passer, comme une apparition de

féerie, au galop sur le pont, et disparaître aussi rapidement. — Oh ! mon doux Jésus, quelle curieuse femme ! répéta plusieurs fois le marquis. Dans toute ma vie ordinaire, je n'en ai pas encore rencontré une pareille. Ce n'est que dans les comédies qu'on en trouve de semblables, et je crois par exemple que la Holzbecher jouerait ce rôle à merveille. Elle a quelque chose d'une ondine. Qu'en dites-vous?

— Je pense que vous avez raison, Gumpelino. Quand je fis avec elle la traversée de Londres à Rotterdam, le capitaine de notre bâtiment disait qu'elle ressemblait à une rose saupoudrée de poivre. Pour le remercier de cette piquante comparaison, elle lui versa une pleine poivrière sur la tête quand elle le trouva endormi dans la cabine, et l'on ne pouvait plus approcher le pauvre homme sans éternuer.

— Une curieuse femme ! répéta Gumpelino : aussi délicate que de la soie blanche et aussi forte, elle est à cheval aussi solide que moi. Pourvu qu'à la fin elle n'y ruine pas sa santé. N'avez-vous pas vu le long et maigre Anglais qui s'élançait sur sa maigre bête à sa suite, comme la pulmonie au galop? Ce peuple se livre avec trop de passion à cet exercice, et dépenserait tout l'argent du monde en chevaux. Le blanc cheval de lady Maxfield coûte trois cents bons louis d'or vivants ;... ah ! et les louis d'or sont si chers, et ils montent encore tous les jours.

— Oui, les louis d'or monteront si haut que de

pauvres gens de lettres comme moi ne pourront plus les atteindre.

— Vous n'avez pas d'idée, docteur, de tout l'argent qu'il me faut dépenser; encore, je me contente d'un seul domestique. Seulement, quand je suis à Rome, je paie en outre un chapelain pour ma chapelle particulière. Tenez, voilà mon laquais Hyacinthe qui vient.

La chétive figure qui paraissait alors au détour d'une montée aurait plutôt mérité le nom de Pivoine. C'était un large et flottant habit de drap écarlate, chargé de galons d'or qui brillaient aux rayons du soleil, et du milieu de cette rouge magnificence sortait une petite tête en sueur qui me fit un signe de vieille connaissance. En effet, quand j'observai de plus près ce mince visage blanchâtre et soucieux, et ces yeux clignotants et affairés, je reconnus quelqu'un que j'aurais plutôt attendu sur le mont Sinaï que sur les Apennins, et qui n'était autre que Hirsch, sous-bourgeois de Hambourg, homme qui ne s'est pas toujours borné à colporter fort honnêtement des billets de loterie, mais qui se connaît aussi en cors aux pieds et en joyaux, de sorte que non-seulement il sait distinguer les premiers des seconds, mais qu'il s'entend aussi à couper fort adroitement les cors, et à estimer les joyaux à leur juste valeur.

— J'espère, me dit-il quand il fut près de moi, que vous me reconnaissez encore, quoique je ne m'appelle plus Hirsch. Je m'appelle maintenant Hyacinthe, et suis valet de chambre de monsieur Gumpel.

— Hyacinthe! s'écria celui-ci en colère et tout étonné de l'indiscrétion de son domestique.

— Mais soyez donc tranquille, monsieur Gumpel, ou monsieur Gumpelino, ou monsieur le marchese, ou Votre Excellence, nous n'avons pas besoin de nous gêner devant le docteur. Il me connaît; il a pris chez moi plus d'un billet de loterie, et je jurerais presque qu'il me doit encore pour le dernier tirage sept marcs et neuf schellings... Je suis vraiment bien content, monsieur le docteur, de vous revoir ici. Est-ce que vous avez aussi dans ce pays quelques affaires d'amusement? Et que faire ici, dans cette chaleur, sinon des affaires d'amusement? Avec cela il faut sans cesse monter et descendre. Le soir, je suis aussi fatigué que si j'avais couru vingt fois de la porte d'Altona à la porte Steintor, sans avoir gagné un pauvre kreutzer.

— Oh, Jésus! s'écria le marchese, tais-toi, tais-toi donc! je vais prendre un autre domestique.

— A quoi bon me taire? répliqua Hirsch Hyacinthe; j'ai du plaisir, après tout, quand je puis parler encore une fois de bon allemand avec une figure que j'ai vue autrefois à Hambourg; et quand je pense à Hambourg...

Ici le souvenir de sa petite patrie marâtre fit briller d'une clarté humide les petits yeux du petit homme, et il dit en soupirant: — Ce que c'est que l'homme! on s'en va se promener avec plaisir devant la porte d'Altona, et l'on y voit les curiosités, les lions, les oiseaux, les perroquets, les singes, les hommes merveilleux; on

se fait tourner en carrousel ou électriser, et l'on se dit : Que j'aurais donc de plaisir dans un pays bien éloigné de Hambourg, de deux mille lieues, dans un pays où poussent les oranges et les citrons, en Italie ! Ce que c'est que l'homme ! est-il devant la porte d'Altona, il voudrait être en Italie, et quand il est en Italie, il voudrait être revenu devant la porte d'Altona ! Ah ! si j'y étais encore, et que j'y revisse la tour de Saint-Michel, et, tout en haut, l'horloge avec les grands chiffres d'or sur le cadran, les grands chiffres d'or que j'ai considérés si souvent l'après-midi quand ils brillaient si gaiement au soleil... J'aurais voulu souvent les baiser, les chiffres d'or ! Hélas ! je suis maintenant en Italie, où poussent les oranges et les citrons ; mais quand je vois pousser les citrons et les oranges, je pense au Steinweg à Hambourg, où ils sont commodément empilés par charretées, et où l'on en peut avoir à son aise sans qu'il soit besoin d'escalader tant de casse-cous de montagnes, et de supporter tant de chaleur brûlante. Aussi vrai que Dieu me soit en aide, monsieur le marchese, si ce n'était à cause de l'honneur et de la civilisation, je ne vous aurais pas suivi ici. Mais il faut en convenir : on a de l'honneur avec vous, et l'on se forme.

— Hyacinthe, dit alors Gumpelino, un peu adouci par cette flatterie, va maintenant chez...

— Je sais déjà.

— Tu ne sais pas, te dis-je, Hyacinthe...

— Je vous dis, monsieur Gumpel, que je le sais. Votre

Excellence veut m'envoyer maintenant chez lady Maxfield. On n'a pas besoin de me dire les choses : je sais vos pensées avant que vous les ayez, et celles que vous n'aurez peut-être jamais de votre vie. Un domestique comme moi, vous n'en aurez pas si facilement... Et puis je le fais à cause de l'honneur et de la civilisation, et réellement l'on a de l'honneur chez vous, et l'on se forme... A ces mots, il s'essuya le nez avec un mouchoir de poche très-blanc.

— Hyacinthe, dit le marchese, tu vas maintenant aller chez lady Julie Maxfield, chez ma Julietta; tu lui porteras cette tulipe;... aies-en bien soin, car elle coûte cinq paoli;... et tu lui diras...

— Je sais déjà...

— Tu ne sais rien; dis-lui : La tulipe est parmi les fleurs...

— Je sais déjà ; vous voulez lui dire quelque chose en langage de fleurs. J'ai fait moi-même une devise pareille pour bien des billets de loterie dans ma recette...

— Je te dis, Hyacinthe, que je ne veux pas de tes devises. Porte cette fleur à lady Maxfield, et dis-lui :

La tulipe est parmi les fleurs
Ce qu'est parmi les fromages le strachino;
Mais plus que fromage et que fleurs
T'idolâtre Gumpelino!

— Aussi vrai que Dieu puisse me donner toutes les richesses, c'est très-bien ! s'écria Hyacinthe. Eh ! ne me

faites pas de signes, monsieur le marquis; ce que vous savez, je le sais, et ce que je sais, vous le savez. — Et vous, monsieur le docteur, portez-vous bien. Je n'ai pas l'intention de vous rappeler la petite bagatelle.

A ces mots il redescendit la colline en marmottant sans relâche : Gumpelino, Strachino... Strachino, Gumpelino.

— C'est un homme dévoué, dit le marquis ; sans cela je l'aurais renvoyé depuis longtemps, à cause de son manque d'étiquette. Devant vous cela est sans conséquence. Vous me comprenez. Comment trouvez-vous sa livrée? Il y a pour 40 thalers de galons de plus qu'à la livrée des domestiques de Rothschild. Au fond, j'ai grand plaisir à voir comme ce pauvre homme se perfectionne avec moi. De temps à autre, je lui donne moi-même des leçons de civilisation. Je lui dis souvent : Qu'est-ce que l'argent? l'argent est rond et roule bien vite, mais la civilisation reste. Oui, monsieur le docteur, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, je venais à perdre mon argent, du moins resterais-je toujours un grand connaisseur en fait d'arts, un connaisseur en peinture, en musique et en poésie. Vous pouvez me bander les yeux et me conduire dans la galerie de Florence, et à chaque tableau devant lequel vous me placerez, je vous nommerai le peintre qui l'a peint, ou du moins l'école à laquelle appartenait ce peintre. Et la musique! bouchez-moi les oreilles, et je vous promets pourtant de distinguer toutes les fausses notes. La poésie? Je connais

toutes les actrices d'Allemagne, et sais tous les poëtes par cœur. Et la nature ! J'ai fait deux cents lieues, voyageant jour et nuit, pour aller en Écosse voir une seule montagne. Mais l'Italie est au-dessus de tout. Comment trouvez-vous cette partie de la nature ? Quelle création ! Voyez donc les arbres, les montagnes, le ciel, et l'eau là-bas !... Tout cela n'a-t-il pas l'air d'une peinture ? Avez-vous vu rien de mieux au théâtre ? On devient presque poëte. Les vers vous viennent à l'esprit :

> Se taisant, dans le voile du crépuscule du soir,
> La plaine repose, le chant des bocages expire :
> Seulement ici, entre des murs vieillissants,
> Un grillon crie encore d'une manière mélancolique.

Le marquis déclama ces sublimes paroles avec un débordement d'émotion, en portant des regards élégiaques sur la riante vallée qui brillait de l'éclat du soleil matinal.

# IV

Un jour que j'étais allé, par une belle journée de printemps, me promener sous les tilleuls à Berlin, je vis marcher devant moi deux femmes qui se turent longtemps, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles dit avec un soupir de langueur : *Oh! la verdure des arbres!* Sur quoi, l'autre, toute jeune fille, dit avec un étonnement naïf: *Maman, que vous fait donc la verdure des arbres?*

Je ne pus m'empêcher de remarquer que ces deux personnes n'étaient point vêtues de soie, mais qu'elles n'appartenaient pourtant pas à la populace, d'autant plus qu'il n'y a pas de populace à Berlin, sinon dans les classes les plus élevées. Quant à cette question naïve, elle ne me sort pas de la mémoire. Partout où je prends sur le fait un faux sentiment de la nature, et quelque hypocrisie verdoyante de cette espèce, la question de la Berlinoise me revient à l'esprit avec un rire bouffon. J'entendis en moi ce rire pendant la déclamation du marquis, et lui, devinant l'ironie sur mes lèvres, s'écria avec humeur : Ne me troublez pas... Vous n'avez pas le sentiment de la pure nature... Vous êtes un homme déchiré, une âme déchirée, et pour ainsi dire un Byron.

Cher lecteur, appartiendrais-tu à ces pieux oiseaux qui font chorus en psalmodiant cette litanie du déchirement byronien, qu'on m'a sifflée et gazouillée de toutes les manières aux oreilles depuis plus de dix ans, et qui avait, comme tu viens de le voir, trouvé son écho, même dans la cervelle du marquis? Hélas! cher lecteur ! si tu veux déplorer ce déchirement, déplore plutôt que le monde lui-même soit déchiré en deux. Et comme le cœur du poëte est le point central du monde, il lui a bien fallu de nos jours se sentir douloureusemeet déchirer. Celui qui se vante d'avoir conservé un cœur entier et compacte, avoue seulement qu'il a un cœur prosaïque tenu à l'écart dans son coin. Pour le mien, la grande déchirure du monde l'a partagé, et c'est à cela que j'ai reconnu que les grands dieux m'ont favorisé de préférence à beaucoup d'autres, et qu'ils m'ont jugé digne du martyre de poëte.

Jadis, le monde fut d'une seule pièce, dans l'antiquité et dans le moyen âge. En dépit des querelles extérieures, il y avait toujours une unité du monde, et il y avait des poëtes entiers. Honorons ces poëtes et jouissons de leur génie; mais toute imitation de leur unité est un mensonge, un mensonge qui saute aux yeux clairvoyants, et qui n'échappe pas au ridicule. Dernièrement, j'ai pu me procurer avec beaucoup de peine à Berlin les vers d'un de ces poëtes entiers qui ont tant déploré mon déchirement byronien; et au milieu des verdures mensongères, des tendres sentiments de la nature, dont parfois

le parfum me montait à la tête comme celui du foin nouveau, mon pauvre cœur, déjà bien déchiré, faillit éclater tout à fait, mais de rire, et je m'écriai involontairement : — Mon cher monsieur le conseiller de l'intendance Wilhelm Naumann, que vous fait donc la verdure des arbres?

— Vous êtes un homme déchiré, pour ainsi dire, un Byron !... répéta le marquis, puis il plongea encore son regard d'élu inspiré dans la vallée, fit claquer plusieurs fois sa langue contre son palais en signe d'admiration pieuse...— Dieu ! Dieu ! tout cela a l'air d'une peinture !

Pauvre Byron ! de si pures jouissances te furent refusées ! Ton cœur était-il donc corrompu à ce point que tu n'as pu que voir la nature et seulement la peindre ? Ou bien Bishy Shelley a-t-il raison quand il dit que tu as surpris la nature dans sa chaste nudité, et que pour ce crime, tu fus, comme Actéon, déchiré par les chiens?

Assez. Nous arrivons à un sujet plus aimable, à la demeure de signora Letizia et de Francesca, petite villa qui paraît presque encore en robe blanche de négligé. On voit à l'entrée deux grandes fenêtres rondes, devant lesquelles des vignes élevées laissent retomber leurs pampres, de sorte qu'on dirait d'une chevelure verte épandue avec toute la richesse de ses boucles sur les yeux de la maison. Dès le seuil de la porte, nous sommes accueillis par des résonnances de toute espèce, fredons roulants, sons de guitare et rires joyeux.

## V

Signora Letizia, jeune rose de cinquante ans, était au lit, et fredonnait et babillait avec ses deux galants, dont l'un était assis sur un petit escabeau devant elle, tandis que l'autre, étendu dans un grand fauteuil, pinçait de la guitare. Dans la chambre voisine, voltigeaient aussi de temps à autre les lambeaux d'une douce canzonetta, ou d'un rire plus délicieux encore. Le marquis, avec une certaine ironie banale qui lui prenait quelquefois, me présenta à la signora et à ces deux messieurs, en faisant remarquer que j'étais le même Jean-Henri Heine, docteur en droit, qui était maintenant célèbre dans la littérature juridique d'Allemagne. Par malheur, l'un de ces messieurs, professeur de Bologne, était justement un jurisconsulte, quoiqu'à ses allures flasques et à son ventre mollement arrondi on l'aurait pris plutôt pour un chanoine. Un peu embarrassé, je fis observer que je n'écrivais pas sous mon véritable nom, mais sous celui de Jarke; et je le dis par modestie, parce que je me rappelai par hasard un nom des insectes les plus insignifiants de notre littérature juridique. Le Bolonais re-

gretta, à la vérité, de n'avoir pas encore entendu ce nom illustre, ce qui t'arrive sans doute aussi, cher lecteur; mais il ne doutait pas qu'il ne répandît bientôt son éclat sur toute la terre. Puis, il se renversa de nouveau sur son siége, râcla quelques accords sur sa guitare, et chanta l'air d'Assur :

O Brama tout puissant!
Daigne prêter l'oreille
A la tremblante voix
De la faible innocence,
De la faible... de la faible...

Une mélodie semblable éclata dans la chambre voisine, comme l'écho lutin de la voix d'un rossignol. Cependant signora Letizia fredonnait avec le soprano le plus aigu :

Pour toi seul s'empourpre ma joue,
Pour toi seul bouillonne mon sang;
Oh! pour toi seul mon cœur se gonfle
De la douce langueur d'amour.

Et elle ajouta ensuite en prose, avec la voix la plus grasse : — Bartolo, donne-moi le crachoir.

Bartolo se leva de son tabouret sur ses jambes desséchées, et présenta respectueusement un pot de porcelaine bleue un peu sale.

Ce second galant était, à ce que me dit Gumpelino en allemand, un poëte fort célèbre, dont les chants, composés il y a plus de vingt ans, résonnent encore dans

toute l'Italie, et enivrent jeunes et vieux de la verve ardente qui les anime. Pourtant il n'est aujourd'hui qu'un pauvre diable vieilli, avec les yeux éteints dans un visage fané, de maigres cheveux blancs sur une tête branlante, et la froide stérilité dans son cœur soucieux. Un tel poëte, vieux et pauvre, avec son chauve amaigrissement, ressemble aux ceps de vigne que nous voyons dans l'hiver sur les froides montagnes, secs, effeuillés, tremblants à tous les vents, et chargés de neige, pendant que la douce liqueur sortie de leurs veines va réchauffer, dans les pays les plus éloignés, le cœur de maint buveur, qui s'enivre en chantant leurs louanges. Qui sait si un jour, alors que l'imprimerie, pressoir des pensées, m'aura épuisé jusqu'à la dernière goutte, et qu'on ne pourra plus trouver que dans les magasins des libraires Hoffmann et Campe mon vieil esprit soigneusement soutiré, je ne serai pas assis à mon tour, maigre et attristé comme le pauvre Bartolo, sur une escabelle, auprès du lit d'une vieille amoureuse, à laquelle je présenterai le crachoir.

Signora Letizia s'excusa auprès de moi de ce qu'elle était au lit, et même sur le ventre, parce qu'un abcès au bas des reins, qu'elle s'était attiré en mangeant immodérément des figues, l'empêchait alors d'être couchée sur le dos, comme il convient à une femme honnête. Elle avait en effet la pose d'un sphinx; sa tête, frisée en hauteur, s'appuyait sur ses deux bras, entre

lesquels flottait un sein énorme et cramoisi comme une véritable mer-Rouge.

— Vous êtes Allemand? me dit-elle.

— Je suis trop homme de probité pour le nier, signora, répondis-je.

— Hélas! les Allemands sont suffisamment probes, dit-elle avec un soupir; mais à quoi sert que les gens aient de la probité, s'ils nous volent! Ils ruinent l'Italie. Mes meilleurs amis sont en prison à Milan; rien qu'esclavage...

— Non, non! s'écria le marquis; ne vous plaignez pas des Allemands: nous sommes des conquérants conquis, des vainqueurs vaincus aussitôt que nous arrivons en Italie; et vous voir, signora, vous voir et tomber à vos pieds, ne sont qu'un... Puis, après avoir étalé son mouchoir de soie jaune, et s'être agenouillé dessus, il ajouta: — Je me mets ici à vos genoux, et vous rends hommage au nom de toute l'Allemagne.

— Cristoforo di Gumpelino, dit avec un soupir languissant la signora, levez-vous et embrassez-moi.

Mais pour que ce tendre berger ne dérangeât pas la coiffure et le fard de sa belle, celle-ci ne le baisa pas sur ses lèvres brûlantes, mais sur son front gracieux, de sorte que le visage plongea plus bas, et que le nez, gouvernail de ce visage, rama dans la mer Rouge.

— Signor Bartolo, m'écriai-je, permettez-moi de me servir aussi du crachoir.

Signor Bartolo sourit tristement, mais sans dire un

seul mot, quoiqu'il passât à Bologne pour le meilleur de professeur de langues après Mezzoffante. Nous n'aimons pas à parler, quand parler est notre profession. Il servait la signora comme un chevalier muet, et ne savait plus que lui réciter de temps en temps les vers qu'il lui avait jetés sur le théâtre, il y avait vingt-cinq ans, quand elle débuta à Bologne, dans le rôle d'Ariane. Lui-même était sans doute alors brûlant et fleuri, peut-être semblable à Bacchus en personne, et sa Letizia Ariane comme une bacchante échevelée, s'était jetée dans ses bras... *Evoë Bacche!* Il écrivit dans ce temps bien des poésies amoureuses, qui se sont conservées, comme je l'ai dit, dans la littérature italienne, longtemps après que le poëte et sa bien-aimée sont devenus *maculature.*

Sa fidélité s'est déjà maintenue pendant vingt-cinq ans, et je pense que son dernier jour pourra bien le trouver assis sur l'escabeau, récitant des vers, ou présentant le crachoir *ad libitum*. Le professeur de jurisprudence se traîne aussi depuis la même époque dans les fers de la signora; il lui fait la cour avec le même empressement qu'au commencement de ce siècle; il lui faut encore aujourd'hui ajourner impitoyablement ses leçons de pandectes quand elle lui demande de l'accompagner quelque part, et toujours il reste grevé des servitudes d'un véritable *patito.*

La fidèle constance de ces deux adorateurs d'une beauté ruinée depuis longtemps, est peut-être de l'habitude, peut-être de la piété pour d'anciens sentiments,

peut-être le sentiment lui-même qui s'est maintenu tout à fait indépendant de son ancien objet, et ne le considère plus qu'avec les yeux du souvenir. C'est ainsi que nous voyons souvent, dans les villes catholiques, de vieilles gens s'agenouiller au coin des rues devant une madone tellement pâlie et dégradée, qu'il n'en reste que quelques contours, ou même qu'on n'y voit rien que la niche où elle était peinte, et tout au plus la lampe suspendue au-dessus. Mais les vieilles gens qui s'y agenouillent si dévotement avec le rosaire dans leurs mains tremblantes, s'y sont agenouillés depuis leur enfance; l'habitude les amène à la même heure, à la même place. Ils n'ont pas remarqué la disparition de leur image chérie, et puis à la fin, l'âge affaiblit ou perd la vue, de sorte qu'il peut être tout à fait indifférent que l'objet de notre dévotion soit visible ou non. Ceux qui croient sans voir sont, dans tous les cas, plus heureux que les clairvoyants, qui remarquent tout de suite la moindre gerçure au visage de leur madone. Oh! rien n'est plus affreux que de pareilles découvertes! Jadis, il est vrai, je croyais que l'infidélité était la chose la plus horrible chez les femmes, et pour leur dire alors la plus horrible injure, je les appelais des serpents. Mais, hélas! je sais maintenant que le plus horrible, c'est qu'elles ne sont pas tout à fait des serpents, car les serpents rejettent chaque année la vieille peau, et se rajeunissent avec une neuve.

Je ne pus remarquer si l'un des deux antiques Céla-

dons était jaloux de ce que le marquis, ou pour mieux dire, son nez, nageait, comme je l'ai dit, dans les délices de la mer Rouge. Bartolo resta calme sur son petit banc, ses jambes desséchées croisées l'une sur l'autre, et il jouait avec le petit chien de la signora, un de ces jolis petits animaux qui sont indigènes à Bologne, et que l'on connaît aussi chez nous sous le nom de Bolonais. Le professeur ne se trouva pas dérangé le moins du monde dans son chant, que parodiaient quelquefois les fous rires dans la chambre voisine. Souvent il interrompait de lui-même ses flonflons pour m'ennuyer de questions juridiques. Quand nous n'étions pas du même avis, il faisait pleuvoir un déluge d'accords avec un cliquetis de citations. Pour moi, j'appuyais mon opinion de l'autorité de mon maître, le grand Hugo, qui jouit d'une grande réputation à Bologne, sous le nom d'Ugone ou d'Ugolino.

— C'est un grand homme! disait le professeur; puis il raclait et chantait :

Le son de sa douce voix
Vibre encore à ton oreille,
Et la douleur qu'elle a fait naître
Est le vrai bonheur d'amour.

On respecte aussi beaucoup à Bologne, Thiebaut, que les Italiens nomment Tibaldo; cependant on y connaît moins les écrits de ces savants que leurs vues principales et leurs dissidences. Je trouvai aussi que Gans et Savigny n'y étaient connus que de nom. Le professeur croyait que ce dernier était une femme savante.

— Vraiment, dit-il, quand je l'eus tiré de cette erreur très-excusable, ce n'est pas une femme! On m'a donc donné des renseignements faux. On était allé jusqu'à me dire que le signor Gans avait un jour dans un bal invité cette dame à danser, qu'il en avait essuyé un refus, et qu'il en était résulté une inimitié de casuistes acharnés.

— On vous a dans le fait mal instruit. Le signor Gans ne danse pas du tout, et cela par une raison philanthropique, pour ne pas produire un tremblement de terre. Cette invitation à la danse est probablement une allégorie mal comprise. On aura représenté l'école historique et l'école philosophique sous l'emblème de danseurs, et, par extension de cette idée, imaginé peut-être un quadrille d'Ugone, Tibaldo, Gans et Savigny. Et peut-être en continuant l'allégorie ou le mythe, dit-on, que le signor Ugone, en dépit de son nom Diable-Boiteux de la jurisprudence, fait d'aussi jolis pas que la Lemierre, et que le signor Gans a, dans ces derniers temps, essayé quelques sauts périlleux qui en ont fait le Vestris de l'école philosophique.

— Le signor Gans, dit par forme de rectification le professeur, ne danserait alors que d'une manière allégorique et pour ainsi dire métaphorique. — Puis, tout à coup, s'interrompant, il ressaisit les cordes de sa guitare, et au milieu du pêle-mêle d'accords le plus extravagant, il se mit à chanter comme un fou :

Il est vrai que son nom chéri
De tous les cœurs est la joie.
Que la mer mugisse en courroux,
Que le ciel partout s'obscurcisse,
De Tarare on entend le nom
Couvrir la voix de la tempête,
Comme si le ciel et la terre
Se prosternaient devant ce nom.

Quant au sieur Gœschen, le professeur ne savait pas qu'il existât. Il y avait de cela des raisons fort naturelles, attendu que la réputation du grand Gœschen n'est pas arrivée jusqu'à Bologne, mais seulement à Poggio, bourgade qui en est éloigné de quatre lieues, et où elle séjournera encore quelque temps pour son plaisir. Gœttingue même n'est pas encore assez connue ou appréciée à Bologne. On aurait pu imaginer le contraire et il y a là un manque de courtoisie : car Gœttingue s'intitule d'ordinaire la Bologne germanique. Je ne veux pas examiner si cette dénomination est juste. Dans tous les cas, les deux universités se distinguent par cette petite différence, qu'à Bologne on trouve les plus petits chiens et les plus grands savants, et à Gœttingue, au contraire, les plus petits savants et les plus grands chiens.

## VI

Quand le marquis de Cristoforo di Gumpelino retira son nez de la mer Rouge comme le défunt roi Pharaon, son visage étincelait d'une sueur de satisfaction. Profondément ému, il promit à la signora de la conduire à Bologne dans sa voiture aussitôt qu'elle pourrait s'asseoir. Il fut convenu en outre que le professeur se rendrait d'avance dans cette ville; mais que Bartolo irait avec la voiture du marquis, sur le siége de laquelle il serait très-bien, et pourrait tenir le petit chien, et qu'enfin on serait rendu au bout de quinze jours à Florence, où signora Francesca, qui devait partir avec lady Mathilde pour Pise, aurait eu le temps de revenir. Pendant que le marchese supputait sur ses doigts les frais du voyage, il bourdonnait en apparence le *Di tanti palpiti*. Signora, de son côté, jetait les roulades les plus éclatantes, et le professeur parcourait comme un ouragan, à pleine main, les cordes de sa guitare, en chantant des paroles si brûlantes que la sueur lui coulait du front et les larmes des yeux, lesquelles se réunissaient en un seul cours d'eau dans les ravins de son visage. Au milieu des chants et des sons, la porte de la chambre voisine

fut tout d'un coup ouverte ou plutôt enfoncée, et au milieu de nous bondit un être...

O vous, muses de l'ancien monde et du monde nouveau, vous-mêmes muses n encore découvertes! vous qui ne devez être adorées que par les générations futures, et que j'ai pressenties depuis longtemps dans les bois et sur la mer, donnez-moi, je vous en conjure, des couleurs pour peindre l'être qui est, après la vertu, la plus belle chose de cet univers. La vertu, cela va sans dire, est la première de toutes les belles choses; le Créateur la para de tant de charmes, qu'il sembla qu'il ne pouvait rien produire de plus admirable, mais il rassembla encore ses moyens, et, dans un moment propice, il créa signora Francesca, la belle danseuse, le plus grand chef-d'œuvre qu'il ait produit depuis l'enfantement de la vertu, chef-d'œuvre dans lequel il ne s'est pas répété le moins du monde, comme les maîtres terrestres dont les derniers ouvrages apparaissent avec des beautés empruntées aux premiers... — Non; signora Francesca est une création tout originale; elle n'a pas la moindre ressemblance avec la vertu, et il est des connaisseurs qui la trouvent tout aussi belle, et ne reconnaissent à celle-ci que l'avantage de l'ancienneté. Mais est-ce donc un grand défaut pour une danseuse d'être trop jeune de quelques six mille ans?

Je la vois encore, arrivant, par la porte brusquement ouverte, d'un bond au milieu de la chambre, faisant aussitôt une pirouette interminable, puis se jetant de

toute sa longueur sur le sofa, se mettant les mains sur les yeux, et s'écriant hors d'haleine : — Ah ! que je suis fatiguée de dormir ! Alors s'approche le marquis, lequel lui débite une longue harangue dans un ton ironiquement empesé et respectueux, qui contraste d'une façon singulière avec sa fade sensiblerie ordinaire, et plus encore avec cette transition brusque à un langage positif, concis et laconique que je lui connaissais, quand un souvenir soudain le rappelait à ses affaires mercantiles. Cependant le ton avec lequel parlait à présent le marquis n'avait rien de faux ; il s'était peut-être formé naturellement en lui précisément parce que cet homme manquait de la hardiesse suffisante pour annoncer du premier coup une supériorité à laquelle il se croyait droit par l'argent et par l'esprit, et qu'il cherchait lâchement à masquer sous l'expression de l'humilité la plus exagérée. Son large sourire avait, en pareille occasion, quelque chose de désagréablement comique, et l'on restait incertain si l'on devait le souffleter ou l'applaudir. Ce fut donc ainsi qu'il présenta son compliment matinal à Francesca, qui, encore à demi endormie, l'écouta à peine ; et lorsqu'il demanda la permission de lui baiser les pieds, ou tout au moins le pied gauche, et qu'il déploya, à cet effet, avec grand soin son mouchoir de soie jaune, sur lequel il s'agenouilla, elle lui tendit indifféremment son pied gauche, qui était chaussé d'un charmant soulier rouge, tandis qu'elle portait un soulier bleu au droit, piquante coquetterie qui

faisait encore mieux ressortir la cambrure mignonne de ces jolis pieds. Quand le marquis eut respectueusement baisé ce petit pied, il se leva en soupirant un : Doux Jésus ! et demanda la permission de me présenter comme son ami, ce qui lui fut également accordé en bâillant. Il daigna alors ne pas tarir en éloges sur mes excellentes qualités, et jura, foi de gentilhomme, que j'avais chanté en perfection l'amour malheureux.

Je demandai aussi à la dame la permission de lui baiser le pied gauche, et dans le moment où cet honneur me fut accordé, elle s'éveilla comme d'une longue rêverie, se pencha en souriant vers moi, me considéra avec de grands yeux étonnés, s'élança gaîment au milieu de la chambre, et fit encore une interminable pirouette. Je sentais merveilleusement mon cœur tourner avec elle, au point d'en avoir le vertige. En ce moment, le professeur pinça gaîment les cordes de sa guitare, et chanta :

La plus célèbre cantatrice
De moi fit bientôt, par caprice,
Un simulacre de mari :
Ahi ! povero Calpigi !
Mes fureurs, ni mes jalousies,
N'arrêtant point ses fantaisies,
J'étais chez moi comme un zéro :
Ahi ! Calpigi povero !

Je résolus, pour m'en défaire,
De la vendre à certain corsaire,
Exprès passé de Tripoli

Ah! bravo, caro Calpigi!
Le jour venu, le traître d'homme,
Au lieu de me compter la somme,
M'enchaîne au pied de leur châlit:
Ahi! povero Calpigi!

Francesca m'observa encore une fois d'un air scrutateur et pénétrant de la tête aux pieds, puis elle remercia d'un air satisfait le marquis, comme si j'eusse été un cadeau qu'il lui eût apporté par galanterie. Elle trouva peu à redire: seulement mes cheveux étaient trop châtain clair: elle les aurait voulu plus foncés, comme ceux de l'abbate Cecco. Elle trouva aussi mes yeux petits et plus verts que bleus. Je devais en revanche, cher lecteur, faire parade à l'égard de la signora Francesca d'une semblable habileté de maquignon; mais je n'ai rien à reprendre à cette véritable figure de Grâce. Son visage avait les proportions toutes célestes qu'on trouve dans les statues grecques; le front et le nez descendaient en une seule ligne droite; le nez, admirablement taillé, se terminait en angle droit; l'espace était merveilleusement court du nez à la bouche, dont les lèvres se rapprochaient à peine à chaque coin; un sourire rêveur les réunissait et semblait compléter cette charmante lacune. Au-dessous de la bouche s'arrondissait un délicieux menton; et le cou!... Ah! lecteur collet-monté, j'irais trop loin. Et puis, dans cette description inaugurale, je n'aurais pas le droit de parler de ces deux fleurs silencieuses qui s'épanouirent comme de

blanches poésies, quand la signora détacha les deux boutons d'argent qui fermaient, sur sa poitrine, sa robe de soie noire... Cher lecteur, remontons à la description du visage, dont j'aurai à dire, par forme de *post-scriptum*, qu'il était clair et pâle jaune comme l'ambre, qu'il recevait de la chevelure noire qui couvrait les tempes en ovales lisses et brillants, une forme ronde enfantine, et que deux yeux noirs, pleins de clartés soudaines, l'éclairaient comme d'une lumière magique.

Tu vois, cher lecteur, que je voudrais bien te donner une profonde description locale de mon bonheur, et, à l'exemple des autres voyageurs, qui joignent à leurs ouvrages des cartes spéciales des lieux historiques ou d'une importance quelconque, j'aurais bien eu envie de faire graver dans mon livre le portrait de Francesca. Mais, hélas! à quoi sert la copie morte des contours, quand il s'agit de formes dont le divin attrait consiste dans leur mobilité vivante? C'est là ce que le meilleur peintre ne peut nous faire voir; car la peinture n'est qu'un plat mensonge, après tout. Le sculpteur peut davantage. Avec l'éclairage mobile d'un flambeau, il nous est possible de nous figurer en quelque sorte un mouvement dans ces formes de marbre, et la lumière, qui ne les éclaire que d'un jour extérieur, semble pourtant les animer au dedans. Oui, il est une statue qui peut te donner en marbre, cher lecteur, l'idée de la beauté de Francesca, et cette statue est la Vénus du grand Canova, que tu trouveras dans une des dernières

salles du palais Pitti à Florence. Je pense souvent aujourd'hui à cette statue, et maintes fois je rêve qu'elle est dans mes bras, qu'elle s'anime peu à peu, et murmure à mon oreille avec la voix de Francesca. C'était le son de cette voix qui donnait à chacune de ses paroles le sens le plus aimable, le plus infini : si je voulais te rapporter ces paroles, ce ne serait qu'un herbier de fleurs desséchées dont le parfum faisait le plus grand prix. Souvent aussi elle bondissait en l'air, et dansait pendant qu'elle parlait, et peut-être aussi que la dans eétait sa langue véritable. Mais alors mon cœur dansait avec elle, et exécutait les pas les plus difficiles, et déployait un talent chorégraphique tel que je ne l'en eusse jamais soupçonné. C'est ainsi que Francesca raconta l'histoire de l'abbate Cecco, jeune garçon qu'elle avait aimé quand elle tressait encore des chapeaux de paille dans le val d'Arno, et elle m'assura que j'avais le bonheur de lui ressembler. Elle fit en même temps la pantomime la plus tendre, pressa l'un après l'autre, sur son cœur, le bout de chacun de ses doigts, sembla en puiser, avec sa main recourbée, les sentiments les plus passionnés, se jeta ensuite à pleine poitrine sur le sofa, cacha son visage dans les coussins, et, dressant derrière elle les pointes de ses pieds, les fit agir comme des marionnettes. Le pied bleu représentait l'abbate Cecco, et le rouge la pauvre Francesca; et, parodiant sa propre histoire, elle fit faire aux deux pieds amoureux de tendres adieux, et c'était chose touchante et extrava-

gante à voir que ces deux pieds qui se baisaient, et se disaient les choses les plus tendres. Et alors la folle jeune fille versa, tout en ricanant, un torrent de larmes, qui lui venait souvent du cœur plus profondément que ne l'exigeait sa situation plaisante. Elle fit aussi, dans ce comique débordement d'affliction, tenir à l'abbate Cecco un long discours, dans lequel il exaltait en métaphores pédantesques la beauté de la pauvre Francesca; et la manière dont elle aussi, la pauvre Francesca, répondait et imitait sa propre voix, avec la sentimentalité d'une époque antérieure, avait quelque chose de douloureux et de pantin, tout à la fois, qui me remuait l'âme d'une façon toute particulière : — Adieu, Cecco! — Adieu, Francesca! était le refrain éternel. Les deux pieds amoureux ne se voulaient pas quitter; et je fus très-satisfait, ma foi, qu'un destin inexorable les séparât enfin; car un doux pressentiment semblait me dire que c'eût été un malheur pour moi si les deux amants n'eussent jamais été désunis.

Le professeur applaudit avec un grotesque charivari de guitare, signora Letizia fit des roulades, le petit chien aboya, et le marquis et moi nous battîmes des mains comme des enragés. Francesca se leva, et s'inclina par reconnaissance.

— C'est vraiment une belle comédie, me dit-elle; mais il y a déjà longtemps qu'elle a été jouée pour la première fois, et moi-même je suis devenue bien vieille... Devinez un peu mon âge? — Dix-huit ans, ajouta-t-elle

aussitôt sans attendre de réponse, et elle tourna dix-huit fois sur le même pied.—Et quel âge avez-vous, docteur?

— Moi, signora, je suis né la première nuit de l'an 1800.

— Je vous ai déjà dit, observa le marquis, que c'est un des premiers hommes de notre siècle.

— Et quel âge me donnez-vous? s'écria tout d'un coup signora Letizia, et, ce disant, sans penser à son costume d'Ève, que la couverture du lit avait caché jusqu'alors, elle se leva si passionnément, qu'on découvrit non-seulement la mer Rouge, mais encore toute l'Arabie, la Syrie et la Mésopotamie.

Je fis en arrière un bond d'effroi à cette vue, et balbutiai quelques lieux communs sur la difficulté de décider une pareille question, n'ayant encore vu la Signora qu'à moitié. Mais, comme elle insistait avec plus d'impatience, je lui avouai la vérité, c'est-à-dire que je ne savais pas encore calculer la différence de l'année italienne à l'année allemande.

— Cette différence est-elle donc si grande? demanda signora Letizia.

— Cela se comprend, répondis-je : comme la chaleur dilate tous les corps, il en résulte que, dans la brûlante Italie, les années sont plus longues que dans l'Allemagne, qui est froide.

Le marquis me tira mieux d'embarras, en assurant galamment que la beauté de la dame venait seulement d'arriver à sa maturité la plus éclatante. Signora,

ajouta-t-il, de même que l'orange devient d'autant plus jaune avec le temps, ainsi votre beauté acquiert, avec chaque année, plus de maturité.

La dame parut satisfaite de cette comparaison, et avoua en même temps qu'elle se sentait réellement plus mûre qu'autrefois, surtout qu'à l'époque où, étant encore si mince, elle avait paru sur le théâtre de Bologne; elle ne concevait pas aujourd'hui comment elle avait pu faire *furore* avec une pareille figure. Elle raconta alors son début dans le rôle d'Ariane, événement sur lequel elle revenait souvent, comme je le découvris plus tard, et le signor Bartolo devait toujours, en semblable occasion, déclamer les vers qu'il lui avait jetés ce jour-là sur le théâtre. C'était un bon morceau, plein d'affliction touchante sur la déloyauté de Thésée, et d'enthousiasme aveugle pour Bacchus et pour l'enivrante beauté d'Ariane. *Bella cosa!* s'écriait à chaque strophe signora Letizia, et je louai, moi aussi, les images, la versification et la conception de cette fable.

— Oui, elle est très-belle, dit le professeur, et repose sans doute sur une vérité historique : quelques auteurs nous racontent en effet expressément, qu'Onéus, prêtre de Bacchus, se maria avec l'inconsolable Ariane quand il la trouva abandonnée dans l'île de Naxos, et, comme il arrive souvent, la tradition a fait du prêtre du dieu le dieu lui-même.

Je ne pus me ranger à cet avis, vu que je penche toujours en mythologie du côté de l'interprétation philoso-

phique, et je répliquai que dans toute cette fable d'Ariane abandonnée par Thésée, et se jetant dans les bras de Bacchus, je ne voyais pas autre chose qu'une allégorie, qui signifiait que dans cette situation déplorable, elle s'était abandonnée à la boisson, hypothèse que partagent avec moi plusieurs de mes compatriotes savants. — Et vous, monsieur le marquis, vous savez sans doute que le défunt banquier Bethmann avait, dans cette hypothèse, fait éclairer sa statue d'Ariane de telle sorte qu'elle semblait avoir le nez rouge.

— Oh ! oui, Bethmann de Francfort était un grand homme ! répliqua le marquis ; mais, au même instant, quelque chose d'important parut lui trotter dans la cervelle : — Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit-il avec un grand soupir, j'ai oublié d'écrire à Rothschild de Francfort ! Et avec un visage fort affairé, d'où tout badinage parodiste semblait complétement éclipsé, il salua en abrégé, sans longue cérémonie, et promit de revenir vers le soir.

Quand il fut parti, comme je me disposais, suivant l'usage du monde, à gloser sur l'homme par l'obligeance duquel je venais de faire la plus agréable connaissance, je trouvai, à mon grand étonnement, que personne ne pouvait assez le louer, et que tous vantaient, dans les termes les plus exagérés, son enthousiasme pour le beau, ses procédés nobles et délicats et son désintéressement. Signora Francesca joignit aussi sa voix à ce concert d'éloges, mais elle avoua que son nez

était quelque peu inquiétant, et lui rappelait toujours la tour de Pise.

En prenant congé, je lui demandai moi aussi la faveur de baiser son pied gauche; par suite de quoi elle ôta, demi-souriante, demi-sérieuse, son soulier rouge, puis son bas, et, au moment où je m'agenouillai, elle me tendit son petit pied blanc, éclatant comme le lis, que je pressai peut-être avec plus de foi et de ferveur contre mes lèvres, que je n'eusse fait de celui du pape. Il va sans dire que je remplis aussi l'office de femme de chambre, et que j'aidai à remettre bas et soulier.

— Je suis contente de vous, dit signora Francesca, quand j'eus terminé cette affaire, où je ne m'étais guère pressé, encore que j'eusse employé mes dix doigts; je suis contente de vous, je vous ferai souvent encore remettre mes bas. Aujourd'hui vous avez baisé le pied gauche, demain vous aurez le droit. Après-demain vous pourrez déjà baiser la main gauche, et le jour d'après la droite. Conduisez-vous bien, et je vous offrirai plus tard la bouche, et ainsi de suite. Vous voyez que j'ai bonne envie de vous faire avancer, et comme vous êtes jeune, vous pouvez encore faire votre chemin dans le monde.

Et j'ai fait mon chemin dans ce monde. Soyez-m'en témoins, nuits de Toscane, toi beau ciel bleu avec tes grandes étoiles d'argent! vous, bois de lauriers sauvages, touffes mystérieuses de myrtes: et vous, nymphes des Apennins! Quand vous nous enlaciez de vos danses nuptiales, nous vous rappelions ces temps des dieux,

où n'existait pas encore le mensonge gothique, qui ne permet que des jouissances cachées et furtives, et qui cloue devant tout sentiment libre son hypocrite feuille de vigne.

Il ne fut d'ailleurs nullement besoin d'une telle feuille, car le tronc entier d'une vigne sauvage étalait ses larges pampres sur nos têtes bienheureuses.

## VII

Ce que sont les coups de bâton, on le sait; mais ce qu'est l'amour, personne encore ne l'a découvert. Quelques philosophes modernes ont soutenu que c'était une sorte d'électricité. Cela est possible; car, dans le moment où l'on s'amourache, on sent comme un rayon électrique de l'œil de l'objet aimé qui frappe droit dans le cœur. Ah ! ces éclairs sont les plus pernicieux, et j'élèverais plus haut que Franklin celui qui inventerait un préservateur contre une telle foudre ! Que n'existe-t-il de petits paratonnerres, qu'on pourrait porter sur le cœur, et dont le conducteur détournerait ailleurs le feu redoutable. Mais je crains qu'il ne soit moins facile d'enlever au petit Amour ses flèches que la foudre à Jupiter et le sceptre aux tyrans. D'autant plus que tous les amours ne procèdent pas par éclairs. Ils nous guettent souvent comme un serpent parmi les roses, prêts à profiter du moindre jour pour s'introduire dans notre cœur. D'autres fois, il suffit d'un mot, d'un regard, du récit d'une action insignifiante, un je ne sais quoi qui tombe, aussi menu qu'une petite graine, dans notre cœur. Un

hiver entier se passe dans un calme immobile, jusqu'à ce que le printemps arrive, et que la petite graine s'élève en fleur flamboyante, dont le parfum étourdit la tête. Ce même soleil, qui couve dans la vallée du Nil les œufs des crocodiles égyptiens, peut également, à Potsdam, sur la Havel, faire arriver dans un jeune cœur la graine d'amour à sa maturité la plus complète. — Alors il y a des larmes en Égypte et à Potsdam. Mais pendant longtemps encore les larmes, ni celles des crocodiles, ni celles des dames prussiennes, éclairciront la moindre chose. — Qu'est-ce que l'amour? Quelqu'un a-t-il analysé son essence? A-t-on résolu cette énigme? Peut-être, cette solution produira-t-elle de plus grandes douleurs que l'énigme elle-même, et le cœur se pétrifiera d'effroi à la vue de cette Méduse. Des serpents se tordent autour du terrible mot de cette énigme. Oh! je ne le veux jamais savoir, ce mot! La cuisante souffrance de mon cœur me sera toujours plus chère qu'une froide pétrification. Oh! ne me le dites pas, vous, êtres morts, qui, préservés de douleur comme la pierre, mais privés de sentiment comme elle, errez au travers des jardins de roses de ce monde, vous, dont les lèvres pâles rient dédaigneusement de nous autres insensés, qui exaltons le parfum de la rose, en nous récriant sur les épines.

Si je ne puis, cher lecteur, dire au juste ce qu'est l'amour, je pourrais cependant te raconter en détail comment on gesticule, et ce qu'on éprouve quand on s'est pris d'amour sur les Apennins. D'abord on gesti-

cule comme un fou, on danse sur les collines et sur les rochers, et l'on s'imagine que le monde entier danse avec soi. On se sent comme si le monde était créé d'aujourd'hui, et qu'on fût le premier homme. — Ah! que tout cela est beau! m'écriai-je ravi, quand j'eus quitté la demeure de Francesca; qu'il est beau! qu'il est admirable, ce nouveau monde! Il me semblait qu'il me fallût donner comme le premier homme un nom à toutes les plantes, à tous les animaux, et je nommais tout d'après sa nature intime, et selon mon propre sentiment, qui se confondait si complaisamment avec les choses extérieures. Mon sein était une source de révélation, et je comprenais toutes les formes et toutes les figures, le parfum des plantes, le chant des oiseaux, le sifflement du vent, et le murmure des cascades. J'entendis plus d'une fois aussi la voix divine qui me disait: Adam, où es-tu? — Me voici, Francesca, répondais-je alors, je t'adore, car je sais bien certainement que tu as créé le soleil, la lune et les étoiles, et la terre avec toutes ses créatures! Alors une sorte de ricanement sortait des buissons de myrtes, et je soupirais secrètement, et je me disais: O douce folie! ne m'abandonne pas!

Mais ce fut plus tard, quand vint le moment du crépuscule, que commença la vraie félicité de cette extravagance amoureuse. Les arbres des montagnes ne dansaient plus seuls, mais les montagnes elles-mêmes dansaient avec leurs têtes pesantes, que le soleil couchant illuminait d'une teinte si rouge qu'on les eût dit

enivrées des raisins de leurs propres vignes. Dans la vallée, le torrent roulait plus rapide, et grondait avec inquiétude, comme s'il eût craint que les montagnes, chancelantes dans leur ivresse, ne vinssent à tomber et à l'écraser. Et puis les éclairs du soir étaient si passionnés!... comme des baisers étincelants. — Oui! m'écriai-je, le ciel riant embrasse sa terre bien-aimée!... O Francesca! ciel de beauté! je suis la terre, abaisse-toi sur moi! Je suis si complétement terrestre, et j'aspire après toi, ô mon ciel! Ainsi criais-je, et j'étendais les bras avec toute l'extase du désir, et je donnai de la tête contre plus d'un arbre, que j'embrassai sans me plaindre, et mon cœur bondissait d'ivresse amoureuse... Quand tout d'un coup j'aperçus un personnage écarlate, qui m'arracha violemment à tous mes rêves et me rejeta dans la plus tiède réalité.

# VIII

C'était Hyacinthe, le domestique du marchese, lequel était assis sur un tertre de gazon, sous un large laurier, et près de lui, Apollon, le chien de son maître. Le chien était presque debout, car il avait mis ses pattes de devant sur les genoux écarlates du petit homme, et regardait curieusement ce que faisait celui-ci, qui, tenant en ses mains des tablettes, y écrivait de temps en temps quelque chose, souriait d'un air sentimental, secouait la tête, soupirait profondément, puis, tout ravi, se mouchait le nez.

— Que diable, Hirsch Hyacinthe! lui criai-je, est-ce que tu fais des vers? Allons, les signes sont favorables: Apollon est auprès de toi, et le laurier s'incline déjà sur ta tête!

Mais je faisais injure à ce pauvre garçon. Il me répondit avec douceur : — Des vers? Oh! mon Dieu, non! j'aime les vers, mais je n'en fais point. Et puis qu'écrirais-je? N'ayant rien à faire pour le moment, j'écrivais, pour mon plaisir, la liste de ceux de mes amis qui ont pris jadis des numéros de loterie dans ma collecte. Il y en a

même quelques-uns qui sont encore mes débiteurs.. Mais ne croyez pas, monsieur le docteur, que je voulais parler de vous... nous avons le temps, vous êtes solide. Ah! si vous aviez la dernière fois joué seulement le 1365 au lieu du 1364, vous seriez aujourd'hui un homme de cent mille marcs banco, et vous n'auriez pas besoin de courir ici par monts et vallées: vous pourriez rester à Hambourg, tranquille et content, et assis sur votre sofa, vous faire raconter paisiblement comment est faite l'Italie. Aussi vrai que Dieu me soit en aide! je ne serais pas venu jusqu'ici sans l'amitié que j'ai pour M. Gumpel. Ah! que de chaleur, de dangers, de fatigues il me faut supporter! S'il y a une extravagance à faire, ou une chimère à pourchasser, il faut que M. Gumpel en soit, et moi, il me faut trotter derrière lui. Il y a déjà bien longtemps que je serais parti, s'il pouvait se passer de moi. Car qui raconterait ensuite chez nous combien d'honneur on lui a fait, et que de civilisation il a acquis dans l'étranger? Et, s'il faut dire la vérité, je commence moi-même à tenir beaucoup à la civilisation. A Hambourg, je n'en ai, Dieu merci, pas besoin, mais on ne sait pas où l'on peut se trouver un jour. C'est un tout autre monde à présent, et l'on a raison: un peu de civilisation pare tout de suite son homme Et puis quel honneur on en retire! Lady Maxfield, par exemple, comme elle m'a reçu et fait honneur ce matin, tout à fait comme son égal! Elle m'a donné un francesconi pour boire, quoique la fleur n'eût coûté que cinq paoli. D'un autre côté, c'est un vrai plaisir quand

on tient dans ses mains le petit pied blanchet d'une belle dame.

Je ne fus pas peu surpris de cette dernière remarque, et me dis à part moi : — Est-ce une raillerie? Mais comment le drôle a-t-il déjà pu avoir connaissance du bonheur qui m'est échu aujourd'hui même, pendant qu'il était occupé de l'autre côté de la montagne? S'est-il donc passé là-bas une scène semblable, et faut-il y voir une ironie du grand poëte comique d'en haut, qui a peut-être fait jouer au même moment, pour l'amusement de son public céleste, un millier de scènes pareilles, qui se parodient réciproquement? Cependant ces deux suppositions étaient sans fondement; car, après l'avoir longtemps pressé de questions, et lui avoir promis à la fin de n'en rien dire au marquis, le pauvre homme m'avoua que lady Maxfield était au lit quand il lui avait apporté la tulipe, et qu'au moment où il avait voulu lui débiter sa belle harangue, un des pieds de la dame s'étant découvert, il y avait remarqué des cors. Il lui avait aussitôt demandé la permission de les couper, et sur-le-champ cette permission fut gracieusement accordée. On m'a récompensé, ajouta le bonhomme, pour ma cure en même temps que pour la remise de la tulipe, par un francesconi.

— Mais je ne le fais toujours que pour l'honneur, fit remarquer expressément Hyacinthe, et c'est aussi ce que j'ai dit au baron Rothschild, quand j'eus l'honneur de lui couper les cors. Cela se passa dans son cabinet; il

était assis sur son fauteuil vert comme sur un trône, et parlait comme un roi. Autour de lui se tenaient debout tous ses courtiers, et il donnait ses ordres, et il envoya des estafettes à tous les rois; et, pendant que je lui coupais les cors, je me disais dans mon cœur : — Tu tiens dans tes mains le pied de l'homme qui a lui-même dans ses mains le monde entier; tu es maintenant aussi un homme important; si tu lui rognes en bas un peu trop près du vif, il deviendra de mauvaise humeur, et rognera encore plus cruellement en haut les plus grands rois...; ç'a été le plus beau moment de ma vie.

— Je me figure facilement toute la beauté de ce sentiment, monsieur Hyacinthe. Mais quel est celui de la dynastie des Rothschild que vous avez ainsi amputé? Était-ce le Breton au cœur fier, l'homme de Lombard-Street, qui a établi un mont-de-piété pour les empereurs et pour les rois?

— Cela s'entend, monsieur le docteur; je veux dire le grand Rothschild, le grand Nathan Rothschild, Natan le Sage, chez lequel l'empereur du Brésil a mis en gage sa couronne de diamants. Mais j'ai eu aussi l'honneur de connaître le baron Rothschild de Francfort, et, quoique je n'aie pas eu le plaisir d'être intime avec son pied, il a pourtant su faire cas de moi. Quand le marquis lui dit que j'avais été collecteur de la loterie, le baron dit avec beaucoup d'esprit : — Et je suis aussi quelque chose comme cela; je suis, ma foi, le collecteur en chef des billets de la loterie Rothschild, et, sur

mon honneur, mon collègue ne doit point manger avec les domestiques : il s'asseoira à table auprès de moi... Et aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, monsieur le docteur, j'ai été assis à côté du baron Rothschild de Francfort, et il m'a traité comme son égal, tout famillionnairement. J'ai été aussi chez lui au fameux bal d'enfants qui a été mis dans les gazettes. Il ne me sera plus donné dans ma vie de revoir autant de luxe et de dépense. J'avais pourtant été à Hambourg à un bal qui coûtait 1,500 marcs et 8 schelings; mais, bah! ce n'était qu'une crotte de poulet auprès d'un tas de fumier. Que d'or, d'argent et de diamants j'y ai vus! Que d'étoiles et d'ordres! L'ordre du Faucon, la Toison-d'Or, l'ordre du Lion, l'ordre de l'Aigle..., jusqu'à un tout petit enfant, je vous l'assure, un tout petit enfant qui portait un ordre de l'Éléphant. Les enfants étaient supérieurement bien masqués, et jouèrent aux emprunts : ils étaient déguisés comme des rois, avec des couronnes sur la tête, mais il y en avait un grand garçon qui était habillé juste comme le vieux Nathan Rothschild. Il joua très-bien son rôle, avait ses deux mains dans ses goussets, faisait sonner son or, secouait la tête en faisant la moue quand un des petits rois lui voulait emprunter quelque chose. Mais il n'y avait que le petit avec un habit blanc et des culottes rouges, auquel il caressait amicalement les joues, et il lui disait : — Tu es mon plaisir, mon favori ; tu me fais honneur, mais ton cousin Miguel n'aura rien de moi ; je ne prêterai rien à ce fou,

qui dépense chaque jour plus d'hommes qu'il n'aurait à en consommer par année; il sera cause qu'il arrivera encore quelque malheur dans le monde, et mes affaires en souffriront. Aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, le jeune garçon joua très-bien son personnage, surtout quand il soutint sous les bras le grand enfant emmaillotté dans du satin blanc avec des lis d'argent vrai, et il lui disait de temps en temps : — Allons, allons, conduis-toi bien ; prends garde de ne te pas faire chasser encore une fois, afin que je ne perde pas mon argent. Je vous assure, monsieur le docteur, que c'était un plaisir d'entendre le jeune garçon ; et les autres enfants aussi, tous de charmants enfants, jouèrent bien leur rôle, jusqu'au moment où on leur apporta un gâteau, et où ils se battirent pour le morceau le meilleur ; ils s'arrachèrent leurs couronnes, crièrent et pleurèrent, et il y en eut même dont les culottes..

# IX

Il n'y a rien de plus ennuyeux sur cette terre que la lecture d'un voyage en Italie, si ce n'est peut-être l'ennui de l'écrire ; et l'auteur ne se peut guère rendre supportable qu'en y parlant le moins possible de l'Italie elle-même. Quoique je fasse grand usage de cet artifice du métier, je ne puis, cher lecteur, te promettre beaucoup d'amusement dans les chapitres qui vont suivre. Si tu trouves fort ennuyeuses toutes les sottises que tu y rencontreras, console-toi en pensant à moi, qui ai dû les écrire. Je te conseille de sauter de temps à autre quelques feuillets, tu arriveras ainsi plus promptement à la fin... Hélas ! plût à Dieu que je pusse faire de même ! Ne va pas croire que je plaisante ! Si tu veux que je te dise sérieusement mon avis sur ce livre, je te conseille de le fermer dès à présent, et de ne plus en lire davantage. Je t'en ferai prochainement un meilleur, et si, dans un livre suivant, nous nous retrouvons avec Mathilde et Francesca dans la ville de Lucques, les images gracieuses te plairont bien plus que le présent chapitre.

Dieu soit loué ! en ce moment résonne sous mes fe-

nêtres un morceau de musique avec de joyeuses mélodies. Ma tête assombrie avait besoin d'une aussi salutaire distraction, surtout en ce moment, qu'il me faut écrire ma visite chez son Excellence le marquis Cristotoro di Gumpelino. Je vais te raconter cette touchante histoire fort exactement, mot à mot, et dans sa plus sale pureté.

Il était déjà tard quand j'arrivai à la maison du marquis. En entrant dans la chambre, je trouvai Hyacinthe seul qui nettoyait les éperons d'or de son maître. Celui-ci, ainsi que je le pouvais voir par la porte à demi ouverte de sa chambre à coucher, était agenouillé devant une madone et un grand crucifix.

Il faut que tu saches, cher lecteur, que le marquis, cet homme de qualité, est maintenant un bon catholique, qu'il accomplit strictement toutes les cérémonies de l'Église hors de laquelle il n'est point de salut, et qu'il se donne même, quand il est à Rome, un chapelain, par la même raison qu'en Angleterre il entretenait les meilleurs chevaux de course, et, à Paris, la plus belle fille de l'Opéra.

— M. Gumpel fait maintenant sa prière, me dit tout bas Hyacinthe, avec un sourire important; et, me montrant le cabinet de son maître, il ajouta encore plus bas : — Il reste ainsi tous les soirs à genoux pendant deux heures devant la Prima donna avec l'enfant Jésus. C'est un superbe morceau d'art, et il lui coûte 600 francesconi.

— Et vous, monsieur Hyacinthe, pourquoi ne vous

agenouillez-vous pas derrière lui? Ou bien est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas ami de la religion catholique?

— J'en suis ami, et je n'en suis pas ami, répondit-il en branlant la tête d'un air réfléchi. C'est une bonne religion pour un baron du beau monde, qui peut se promener tout le jour à ne rien faire, et pour un amateur des arts; mais ce n'est pas une religion pour un Hambourgeois, pour un homme qui a son pain à gagner; et ce n'est pas du tout une religion pour un collecteur de loterie. Il faut que, moi, j'inscrive bien exactement tous les numéros qui sortent, et si, par hasard, je viens à penser à din, don, din, don, à une cloche catholique, ou bien si j'ai devant les yeux comme un brouillard d'encens catholique, que je me trompe, ou que j'écrive un numéro faux, il peut en résulter le plus grand malheur. J'ai souvent dit à M. Gumpel: — Votre Excellence est un homme riche, et peut être catholique autant qu'il le veut, se faire encenser l'esprit tout à fait à la catholique, et devenir, s'il le veut, aussi din-don et don-din qu'une cloche catholique, il n'en aura pas moins son pain sur la planche. Mais, moi, je suis un homme d'affaires, et il faut que je fasse usage de mes sept sens pour gagner ma vie... M. Gumpel pense, à la vérité, que cela est nécessaire pour la civilisation, et que si je ne deviens pas catholique, je ne comprendrai pas les tableaux qui font partie de la civilisation, ni le Jean de Fiesol, le Corretchio, le Carratchio ni le Caravatchio... — Mais moi j'ai

toujours pensé que le Corretchio, le Carratchio et le Caravatchio ne peuvent rien faire pour moi, si personne ne vient m'acheter des billets, et que je tomberai alors dans le gatchio. Et puis, il faut aussi que je vous avoue, monsieur le docteur, que la religion catholique ne me fait pas le moindre plaisir; et, en homme raisonnable, je suis sûr que vous me donnez raison. Je ne vois pas où est l'amusement : c'est une religion comme si le bon Dieu venait de mourir, ce qu'à Dieu ne plaise ! On y sent la fumée de l'encens comme à un enterrement, et l'on y bourdonne une si triste musique mortuaire, qu'on gagne la mélancolique. — Je vous le dis, ce n'est pas une religion pour un Hambourgeois.

— Mais, comment trouvez-vous la religion protestante ?

— Oh ! celle-ci est trop raisonnable pour moi, monsieur le docteur; et s'il n'y avait l'orgue dans l'église protestante, ce ne serait pas une religion du tout. Entre nous soit dit, cette religion ne fait pas de mal ; elle est claire comme un verre d'eau ; mais elle ne fait pas de bien non plus. Je l'ai essayée, et cette épeuve me coûte 4 marcs 14 schelings.

— Comment donc cela, mon cher monsieur Hyacinthe ?

— Voyez-vous, monsieur le docteur, je me suis dit : C'est sans doute une religion bien éclairée, et elle n'a pas de rêveries, d'extravagances ni de miracles ; il faut pourtant qu'elle ait un peu de rêverie, un petit brin d'extra-

vagance, et qu'elle puisse faire un tout petit miracle, si elle veut passer pour une honnête religion. Mais qui pourrait y faire le miracle? pensai-je en regardant une fois à Hambourg une église protestante, qui était de cette espèce toute nue où il n'y a rien que des bancs bruns et de murs blancs, et où l'on ne voit rien sur le mur qu'une petite planche noire, sur laquelle sont écrits en blanc une demi-douzaine de numéros [1]. — Tu fais peut-être tort à cette religion, pensai-je de nouveau; peut-être que ces numéros feraient un miracle tout aussi bien qu'une image de la mère de Dieu ou un os de son mari, saint Joseph. Pour expérimenter la chose, je m'en fus tout de suite à Altona, et mis ces mêmes numéros à la loterie d'Altona. Je jouai 8 schelings sur les ambes, 6 sur les ternes, 4 sur les quaternes et 2 sur les quines; mais, je vous l'affirme sur mon honneur, aucun des numéros protestants n'est sorti. Alors, je sus à quoi m'en tenir; alors, me dis-je, en voilà assez avec une religion qui ne peut rien, dans laquelle il ne sort pas seulement un ambe... Serai-je assez fou pour mettre tout mon salut sur une religion à laquelle j'ai donné 4 marcs 14 schelings en pure perte?

— La vieille religion judaïque vous paraît sans doute plus convenable, mon cher?

— Tenez, monsieur le docteur, ne me parlez pas de la religion judaïque: je ne la souhaiterais pas à mon

1. On inscrit ainsi les numéros des psaumes qui doivent se chanter.

plus cruel ennemi. On n'en retire qu'outrage et avanie. Je vous le dis, ce n'est pas une religion, c'est un malheur. J'évite tout ce qui pourrait m'en faire souvenir, et comme Hirsch est un mot juif qui se dit en allemand Hyacinthe, j'ai envoyé paître le vieux Hirsch, et je signe maintenant Hyacinthe, collecteur, opérateur et priseur. Avec cela j'ai encore l'avantage qu'il y a déjà un H sur mon cachet, et que je n'ai pas besoin de m'en faire graver un autre. Je vous assure qu'il importe beaucoup dans ce monde de s'appeler de telle ou telle façon, le nom fait beaucoup. Quand je signe Hyacinthe, collecteur, opérateur et priseur, cela résonne bien autrement que si j'écrivais Hirsch tout court, et l'on ne peut plus alors me traiter comme un gueux ordinaire.

— Mon cher monsieur Hyacinthe ! qui pourrait vous traiter ainsi ? Vous paraissez déjà avoir tant fait pour votre civilisation, qu'on reconnaît en vous l'homme civilisé avant que vous n'ouvriez la bouche pour parler.

— Vous avez raison, monsieur le docteur, j'ai fait des progrès dans la civilisation comme une géante. Je ne sais vraiment pas, quand je retournerai à Hambourg, qui je pourrai fréquenter ; et pour ce qui est de la religion, je ne suis pas encore décidé que faire. Je puis pour le moment me servir du nouveau temple israélite, je veux dire le culte mosaïque pur avec des chants allemands orthographiques, des prêches d'émotion et quelques petites extravagances dont une religion ne peut se passer. Aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, je

ne demande pas présentement une religion meilleure pour moi, que ce temple d'israélites réformés, et elle mérite d'être soutenue. J'y ferai tout mon possible, et quand je serai retourné à Hambourg, j'irai tous les samedis, toutes les fois que ce ne sera pas jour de tirage, dans le nouveau temple de religion. Malheureusement il y a des hommes qui font une mauvaise réputation à ce nouveau culte israélite, et qui prétendent qu'il produit une perturbation que, sauf respect, on appelle un schisme. Mais je puis vous assurer que c'est une bonne religion, bien propre, bien inodore, peut-être trop bonne pour le petit peuple, à qui la vieille religion judaïque peut faire encore bien du profit. Les petites gens ont besoin de niaiseries dans lesquelles ils se sentent heureux, et ils se sentent heureux dans leur niaiserie. C'est ainsi qu'un vieux juif avec une longue barbe, et un habit déchiré, peut-être un peu de rogne, et qui ne peut pas dire un mot avec l'orthographe, se sent peut-être plus heureux intérieurement que moi avec toute ma civilisation. Il y a à Hambourg un homme qui demeure dans un taudis, rue Backerbreilengang, et qui se nomme Moïse Loque. Il roule toute la semaine au vent et à la pluie avec sa balle sur le dos pour gagner quelques marcs : mais quand il rentre à la maison le vendredi soir, il trouve le chandelier à sept branches allumé, la table couverte d'une nappe blanche ; il jette de côté sa balle et ses soucis, et se met à table avec sa femme biscornue et sa fille plus biscornue encore, mange avec

elles des poissons cuits dans une sauce blanche à l'ail, fort délicieuse, chante les psaumes les plus magnifiques du roi David, se réjouit de tout son cœur de la sortie des enfants d'Israël de l'Égypte, et puis de ce que tous les scélérats qui leur ont fait du mal sont à la fin morts; de ce que le roi Pharaon, Nebukadnezar, Haman, Antiochus, Titus et tous ces gens-là sont morts, tandis que Loque vit encore et mange du poisson avec sa femme et son enfant. — Et je vous le dis, monsieur le docteur, les poissons à la vieille sauce juive sont délicieux, et cet homme est heureux; il n'a que faire de se tourmenter pour la civilisation; il est assis dans sa religion et dans sa robe de chambre verte, content comme Diogène dans son tonneau. Il regarde avec plaisir ses chandelles, qu'il n'a même pas la peine de moucher. Et je vous le dis, quand ses chandelles brûlent un peu terne, et que la femme de ménage, qui doit les surveiller, n'est pas là pour l'instant, si Rothschild le Grand entrait avec tout son cortége de courtiers, d'escompteurs, d'expéditeurs, d'agents de change et de chefs de comptoir, avec lesquels il fait la conquête du monde, et qu'il lui dît : « Moïse Loque, demande-moi une faveur, et ce que tu voudras sera fait... » Monsieur le docteur, je suis convaincu que Moïse Loque répondrait tout tranquillement : « Mouche-moi mes chandelles ! » et Rothschild le Grand dirait avec admiration : « Si je n'étais Rothschild, je voudrais être Loque. »

Pendant que Hyacinthe développait ainsi ses idées

avec une prolixité épique, selon son habitude, le marquis se leva de dessus ses carreaux, et vint à nous en murmurant encore quelques patenôtres dans les profondeurs de son nez. Hyacinthe tira alors un crêpe vert sur l'image de la madone suspendue au-dessus du prie-Dieu, éteignit les deux cierges qui brûlaient devant, détacha le crucifix de cuivre, et le nettoya avec les mêmes chiffons qui lui avaient servi à nettoyer les éperons de son maître. Quant à celui-ci, il était comme fondu dans la chaleur et dans les sentiments tendres, Au lieu de redingote, il portait un large domino de sois bleue à franges d'argent, et son nez brillait mélancoliquement, comme un louis d'or amoureux. — Doux Jésus! dit-il en se laissant tomber avec un soupir sur les coussins du sofa, ne trouvez-vous pas, monsieur le docteur, que j'ai l'air bien exalté ce soir? Je suis fort ému; mon âme est dégagée et pressent un monde supérieur,

L'œil contemple les cieux ouverts,
Le cœur se plonge dans la béatitude!

— Monsieur Gumpel, il faut que vous vous purgiez, dit Hyacinthe, en interrompant la déclamation pathéthique; le sang recommence à vous travailler dans les entrailles; je sais ce qu'il vous faut...

— Tu ne sais pas, soupira le maître.

— Je vous dis que je le sais, répondit le serviteur en hochant sa bonne petite figure; je vous connais par

cœur; je sais que vous êtes tout le contraire de moi. Quand vous avez faim, j'ai soif, et quand vous avez soif, j'ai faim. Vous êtes trop corpulent, et je suis trop maigre; vous avez beaucoup d'imagination, et j'ai d'autant plus d'esprit des affaires; je suis un practicus, et vous êtes un diarrheticus; bref, vous êtes tout mon antipodex.

— Ah, Julia! soupira Gumpelino, que ne puis-je être le gant de peau qui couvre ta main et qui baise ta joue!... — Monsieur le docteur, avez-vous jamais vu la Crelinger dans *Roméo et Juliette?*

— Sans doute, et j'en ai encore l'âme toute ravie.

— Oh, alors! s'écria le marquis tout inspiré, et le feu lui sortait des yeux et lui éclairait le nez, alors vous me comprenez! alors vous savez ce que je veux dire quand je vous dis: J'aime!... Je veux me découvrir tout entier à vous... — Hyacinthe, laisse-nous.

— Je n'ai pas besoin de m'en aller, dit celui-ci avec humeur. Vous n'avez que faire de vous gêner devant moi: je connais l'amour, et je sais déjà...

— Tu ne sais pas, répliqua Gumpelino.

— Pour preuve, monsieur le marquis, que je sais, je n'ai qu'à dire le nom de Julia Maxfield. Tranquillisez-vous, vous êtes aimé; mais cela ne peut vous servir à rien: le beau-frère de votre bien-aimée ne la perd pas des yeux, et la surveille nuit et jour comme un diamant.

— Oh, malheureux que je suis! dit en gémissant Gumpelino. J'aime et je suis aimé, nous nous pressons

mystérieusement les mains, nous nous marchons sur les pieds sous la table, nous nous faisons signe des yeux, et n'avons aucune occasion! Que de fois, je me mets, au clair de la lune, sur le balcon, me figurant que je suis moi-même Juliette, et que mon Romeo, ou mon Gumpelino, m'a donné un rendez-vous, et je déclame, alors, tout à fait comme la Crelinger :

Viens, nuit! Gumpelino, viens! ô jour dans la nuit!
Car tu reposeras sur les ailes de la nuit;
Comme la froide neige sur le dos d'un corbeau,
Viens, douce, aimable nuit! viens, rends-moi
Mon Romeo, ou bien Gumpelino.

— Mais, hélas! lord Maxfield nous surveille sans cesse, et nous mourons de désir tous les deux! Ne verrai-je donc pas le jour où viendra une de ces nuits où l'on joue toutes les fleurs d'une fraîche jeunesse, sûr de gagner en perdant! Ah! une pareille nuit me ferait plus de plaisir que si j'avais gagné le gros lot à la loterie de Hambourg.

— Quelle extravagance! s'écria Hyacinthe, le gros lot de 100,000 marcs!

— Ah! oui, plus de plaisir que le gros lot! continua Gumpelino... Si elle me donnait une pareille nuit! Et elle m'en a déjà souvent promis une semblable, et je me suis déjà dit qu'elle déclamera alors le matin, tout à fait comme la Crelinger :

Veux-tu donc partir? Le jour est encore éloigné;
C'était le rossignol et non pas l'alouette,

Dont le chant a frappé ton oreille inquiète;
Il chante la nuit sur les branches de ce grenadier.
Crois-moi, cher ami, c'était le rossignol.

— Le gros lot pour une seule nuit ! répéta plus d'une fois pendant ce temps Hyacinthe, et il ne pouvait se faire à cette idée. — J'ai une grande opinion de votre civilisation, monsieur le marquis; mais je n'aurais jamais cru que vous fussiez aussi avancé dans l'extravagance. L'amour faire plus de plaisir à quelqu'un que le gros lot ! En vérité, monsieur le marquis, depuis que je vous fréquente, en qualité de domestique, j'ai déjà pris beaucoup d'habitude de la civilisation; mais je sais bien que je ne donnerais pas un huitième du gros lot pour l'amour : que Dieu m'en préserve ! Et même, en ne prenant pas les 500 marcs d'appoint, il me resterait toujours 12,000 marcs... L'amour !... quand j'additionne ce que l'amour m'a coûté en tout et pour tout dans ma vie, je n'y trouve pas plus de 12 marcs 13 schellings. L'amour ! J'ai eu aussi en amour beaucoup de bonheur gratis, qui ne m'a pas coûté un kreutzer; seulement, de temps en temps, j'ai coupé, par complaisance, les cors à ma bonne amie. Je n'ai eu qu'une seule fois un attachement vrai, sentimental et passionné, et c'était pour la grosse Gudule de Dreckwall. Elle jouait dans ma collecte, et quand j'allais pour lui porter un billet, elle me glissait toujours un morceau de gâteau dans la main : de fort bon gâteau, ma foi. Elle m'a aussi donné souvent des confitures, et puis un petit

verre de liqueur. Et un jour que je me plaignais de douleurs causées par les humeurs, elle me donna la recette des poudres dont se sert son mari. Je fais encore usage de ces poudres aujourd'hui, et elles ne manquent jamais leur effet : notre amour n'a pas eu d'autres suites. J'ai toujours pensé, monsieur le marquis, que vous feriez bien d'essayer un jour de ces poudres. Aussi, la première chose que je fis en entrant en Italie, fut d'aller chez l'apothicaire, à Milan, et de me faire faire la poudre, et je la porte constamment sur moi. Attendez un instant, je vais la chercher, et si je la cherche, je la trouverai; et si je la trouve, il faudra que votre Excellence la prenne.

Il serait trop long de répéter le commentaire dont le chercheur affairé accompagna chacun des objets qu'il pêcha dans sa poche. Nous en vîmes sortir successivement :

1° Un morceau de bougie;

2° Un étui d'argent renfermant les instruments nécessaires à la coupe des cors;

3° Un citron;

4° Un pistolet qui, bien que non chargé, était pourtant enveloppé dans du papier, afin que la vue seule n'occasionnât pas de mauvais rêves;

5° Une liste imprimée du dernier tirage de la loterie de Hambourg;

6° Un petit livre, relié en cuir noir, renfermant les psaumes de David et les dettes actives;

7° Une petite branche de saule desséchée, tressée en forme de nœud;

8° Un petit paquet enveloppé de taffetas rose fané, et qui contenait la quittance d'un billet de loterie qui avait jadis gagné 50,000 marcs;

9° Un morceau de pain plat, semblable à un biscuit de mer, avec un trou dans le milieu, et, enfin,

10° La poudre susmentionnée, que le petit homme contempla avec un certain attendrissement, et un mouvement de tête admirateur et mélancolique.

— Quand je pense, dit-il en soupirant, que la grosse Gudule m'a donné cette recette il y a dix ans, et que je suis maintenant en Italie, et que je tiens dans mes mains cette même poudre, et que je lis encore les mots *sal mirabile Glauberi*, ce qui veut dire en allemand sel superfin de la première qualité, hélas! il me semble que je viens de la prendre et que j'en ressens déjà les effets. Ce que c'est que l'homme! je suis en Italie et je pense à la grosse Gudule du Dreckwal! Qui l'aurait jamais dit? Je puis me figurer qu'elle est maintenant à la campagne, dans son jardin, où se montre la lune et où sans doute chante aussi un rossignol ou bien une alouette...

— C'était le rossignol et non pas l'alouette! dit en soupirant Gumpelino, et il déclama :

Il chante la nuit sur les branches de ce grenadier,
Crois-moi, cher ami, c'était le rossignol

— C'est la même chose, continua Hyacinthe, ou, si vous voulez, un serin des Canaries : les oiseaux qu'on a dans son jardin sont ce qui coûte le moins. Le principal, c'est la serre chaude, les tapis dans le pavillon et les statues de luxe qui sont devant, par exemple : un général des dieux tout nu, et une Vénus Urinia; la paire coûte 300 marcs. Au milieu du jardin, Gudule s'est fait faire un petit jet d'eau..., et peut-être qu'elle est là à se caresser le nez, à se donner un plaisir de rêverie, et qu'elle pense à moi... Ah!

Ce soupir fut suivi d'une pause sentimentale que le marquis coupa en demandant d'un air languissant : — Dis-moi sur ton honneur, Hyacinthe, crois-tu réellement que ta poudre agirait?

— Elle agira, sur mon honneur, répliqua celui-ci. Pourquoi n'agirait-elle pas? Elle agit bien sur moi! Est-ce que je ne suis pas un homme de chair et d'os comme vous? Le sel de Glauber rend tous les hommes égaux, et si Rothschild en prenait, il en ressentirait les mêmes effets que le plus petit courtier. Je m'en vais vous prédire tout ce qui va arriver : Je verse la poudre dans un verre, de l'eau dessus, et je remue, et aussitôt que vous l'aurez avalée, vous ferez une vilaine grimace et vous direz prrr! prrr! Après quoi vous entendrez vous-même comme cela vous gargouillera en dedans; vous vous sentez tout drôle, et vous vous mettez au lit, et je vous donne ma parole d'honneur que vous vous relèverez bientôt, que vous vous recoucherez, que vous vous re-

lèverez encore, et ainsi de suite, et le lendemain vous vous sentirez aussi léger qu'un ange avec des ailes de papillon, et vous danserez de bien-être. Seulement vous aurez l'air un peu pâle; mais je sais que cela ne vous fait pas de peine, d'avoir l'air pâle, languissant, et quand vous avez l'air pâle, languissant, on vous trouve bien.

L'éloquence de Hyacinthe, et sa poudre, qu'il préparait déjà, eussent néanmoins été également perdues, si le marquis ne se fût tout d'un coup rappelé le passage où Juliette boit le breuvage fatal.

— Que pensez-vous, docteur, me dit-il, de la Müller de Vienne? Je l'ai vue dans le rôle de Juliette. Ah, Dieu! Dieu! comme elle joue! Je suis pourtant le plus grand enthousiaste de la Crelinger; mais la Müller, vidant la coupe, m'a transporté. Voyez-vous, ajouta-t-il en prenant avec un geste tragique le verre où Hyacinthe avait délayé la poudre; voyez-vous, elle tenait la coupe de cette façon, et frissonnait au point qu'on éprouvait la même chose qu'elle quand elle disait :

Un lourd frisson circule froidement dans mes veines,
Et glace presque la chaleur de la vie.

Alors, elle se posait comme je me pose, portait la coupe à ses lèvres, et, aux mots :

Attends, Thibault!
Je te rejoins, Romeo! Je bois à toi.

elle vidait la coupe...

— A votre santé, monsieur Gumpel dit Hyacinthe d'un ton solennel Car le marquis, dans son enthousiasme imitateur, avait vidé le verre, et, tout épuisé par la déclamation, il se jeta sur le sopha.

Il ne demeura pourtant pas longtemps dans cette position, car on frappa subitement à la porte. C'était le jockey de lady Maxfield, qui entra, présenta, avec une révérence riante, un billet au marquis, et se retira aussitôt. Celui-ci rompit vivement le cachet. Pendant qu'il lisait, son nez et ses yeux étincelaient de ravissement; mais, tout d'un coup, une pâleur de spectre couvrit sa figure, la consternation agita tous ses muscles, il bondit avec des gestes de désespoir, parcourut la chambre à grands pas, rit de rage, et s'écria :

Malheur à moi, jouet du destin!

— Qu'est-ce? Qu'est-ce donc, demanda Hyacinthe d'une voix tremblante, en serrant convulsivement entre ses mains le crucifix qu'il avait commencé à nettoyer. Devons-nous être attaqués cette nuit?

— Que vous arrive-t-il, monsieur le marquis? demandai-je, non moins étonné.

— Lisez, lisez! s'écria Gumpelino en nous jetant le billet qu'il venait de recevoir, et courant avec le même désespoir autour de la chambre, en faisant voltiger son domino bleu comme une nuée d'orage...

Malheur à moi, jouet du destin!

Nous lûmes dans le billet les mots suivants :

« *Dolce* Gumpelino ! à la pointe du jour, je suis forcée de partir pour l'Angleterre ; mon beau-frère m'a devancée, et m'attend à Florence. Je ne suis pas observée pour le moment ; malheureusement cette liberté ne durera que cette seule nuit. Profitons-en ; vidons jusqu'à la dernière goutte la coupe de nectar que nous offre l'amour ! J'attends... Je tremble...

« JULIA. »

— Malheur à moi, jouet du destin ! criait Gumpelino désolé. L'amour veut m'offrir sa coupe de nectar, et, moi, grand Dieu ! moi, jouet du destin, j'ai déjà vidé la coupe de sel de Glauber ! Qui me délivrera de cet affreux breuvage ? Au secours ! au secours !

— Vous secourir n'est plus au pouvoir d'aucun homme terrestre, dit Hyacinthe avec un soupir.

— Je vous plains de tout mon cœur, lui dis-je avec une semblable compassion. Vider, au lieu d'une coupe de nectar, un verre de sel de Glauber ! cela est amer. Au lieu du trône de l'amour, c'est un siége moins glorieux qui vous attend.

— Doux Jésus ! doux Jésus ! criait toujours le marquis, je le sens qui court dans toutes mes veines... O loyal apothicaire ! ta drogue agit promptement... Mais je ne me laisse pas arrêter pour cela : je veux voler vers elle, je veux tomber à ses pieds, y répandre mon sang !

— Il ne s'agit pas de sang, dit Hyacinthe, essayant de

le calmer; vous n'avez pas d'homérides. Ne vous livrez pas à la passion...

— Non, non,... je veux l'aller rejoindre!... Dans ses bras!... O nuit, ô nuit!...

— Je vous dis, continua Hyacinthe avec une patience philosophique, que vous n'aurez aucun repos dans ses bras, que vous serez obligé de vous lever vingt fois. Ne vous livrez pas à la passion! Plus vous sauterez ainsi dans la chambre, plus vous vous incommoderez, et plus le sel de Glauber opérera promptement. Votre passion aide encore la nature. Vous devez supporter comme un homme ce que le destin a résolu à votre égard. Que cela soit arrivé ainsi, c'est peut-être bien, et il est peut-être bien que cela soit arrivé ainsi. L'homme est un être terrestre, et il ne comprend pas les décrets de la Divinité. L'homme croit souvent qu'il va chercher le bonheur, et peut-être qu'au milieu du chemin le malheur l'attend avec un bâton, et quand un bâton bourgeois tombe sur un dos noble, l'homme le sent bien, monsieur le marquis.

— « Malheur à moi, jouet du destin! » criait toujours Gumpelino en fureur. Mais son valet continuait avec le même calme :

— L'homme attend souvent une coupe pleine de nectar, et on lui donne un breuvage de fagots qu'on boit avec le dos; et si le nectar est bien doux, les coups de trique n'en sont que plus amers. Et encore, est-ce un vrai bonheur, quand l'homme qui rosse l'autre finit par se fati-

guer, autrement l'autre ne pourrait certainement pas le supporter. Mais, un danger plus grand encore, c'est quand le malheur guette, avec le poignard et le poison, l'homme sur le chemin de l'amour, de sorte que celui-ci n'est pas sûr de sa vie. Peut-être, monsieur le marquis, est-il réellement bien que cela soit arrivé ainsi; car, peut-être, dans la chaleur de l'amour, auriez-vous couru chez votre belle, et, sur le chemin, se serait trouvé un petit Italien, avec un poignard de six aunes de long, qui vous aurait (je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure) coupé tout simplement les jarrets. Car on ne peut pas ici, comme à Hambourg, appeler tout de suite la garde, et il n'y a pas de garde de nuit dans les Apennins. Ou bien, peut-être encore, continua l'inexorable consolateur, sans se laisser déranger le moins du monde par le désespoir du marquis, peut-être qu'au moment où vous seriez assis bien chaudement chez lady Maxfield, le beau-frère, qui serait tout à coup revenu de voyage, vous mettrait un pistolet chargé sur la gorge, et vous ferait souscrire une lettre de change de 100,000 marcs. Je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure; mais je suppose que vous soyez un bel homme, que lady Maxfield soit au désespoir de perdre ce bel homme, et que, jalouse comme le sont les femmes, elle ne veut pas qu'après elle vous fassiez le bonheur d'une autre. Que fait-elle? Elle prend un citron ou une orange, vous jette dessus une petite pincée de poudre blanche, et vous dit: — Rafraîchis-toi donc, chéri! tu t'es échauffé à

courir... — Et, le lendemain, vous êtes en effet frais et froid. — Il y avait une fois un homme qui s'appelait Pieper, et qui avait un amour de passion avec une jeune personne féminine, qu'on appelait le petit ange bouffi et qui demeurait dans la rue Cafemacherey, et l'homme demeurait dans la Fühlentwiete...

— Je voudrais, Hirsch, cria avec rage le marquis, dont l'impatience avait atteint le plus haut degré; je voudrais que ton Pieper de la Fühlentwiete, et son ange bouffi de la rue de la Cafemacherey, et toi et ta Gudule, vous eussiez tous mon sel de Glauber dans le ventre !

— Que voulez-vous de moi, monsieur Gumpel? répliqua Hyacinthe, non sans quelque élan de chaleur; est-ce ma faute si lady Maxfield doit partir justement cette nuit, et vous invite justement aujourd'hui? Pouvais-je le prévoir? Suis-je Aristote? Suis-je employé chez la Providence? Je vous ai seulement promis que la poudre ferait son effet, et elle le fera, aussi sûrement que je serai un jour au ciel; et quand vous faites çà et là, avec une telle rage, des bonds si disparates et si passionnés, l'effet n'en sera que plus prompt.

— Eh bien ! je veux donc me tenir tranquille, dit en gémissant Gumpelino; et, frappant du pied, il se jeta en fureur sur le sofa, comprima violemment sa rage, et le maître et le valet se regardèrent longtemps en silence, jusqu'à ce qu'enfin, après un profond soupir et presque à demi-voix, le maître lui dit :

— Mais, Hirsch, que pensera de moi cette femme, si

je ne viens pas? Elle m'attend, me désire même; elle tremble, elle brûle d'amour...

— Elle a un beau pied, se dit à part soi Hyacinthe, en hochant mélancoliquement sa petite tête. Mais sa poitrine paraissait s'agiter violemment, et sous son habit rouge il était visiblement travaillé par une pensée audacieuse... — Monsieur Gumpel, dit-il enfin tout haut, envoyez-moi à votre place!

A ces mots une vive rougeur courut sur la figure blafarde du petit Hyacinthe.

# X

Lorsque Candide arriva à Eldorado, il vit dans la rue plusieurs petits garçons qui jouaient avec des palets d'or au lieu de pierres. Ce luxe lui fit croire que c'étaient les enfants du roi, et il ne fut pas médiocrement surpris quand il apprit qu'à Eldorado les palets d'or étaient aussi communs que les cailloux chez nous, et que les écoliers s'en servaient pour jouer. Il est arrivé quelque chose de semblable à un étranger de mes amis quand il vint en Allemagne et qu'il lut pour la première fois des livres allemands. Il s'émerveilla beaucoup sur la richesse d'idées qu'il y trouva ; mais il s'aperçut bientôt qu'en Allemagne les idées sont en aussi grand nombre que les palets d'or à Eldorado, et que ces écrivains, qu'il avait pris pour les princes de l'intelligence, n'étaient que des écoliers.

Cette histoire me revient toujours à l'esprit, quand je suis sur le point d'écrire les plus belles réflexions philosophiques sur l'art et sur la vie. Alors je me mets à rire, et garde dans la plume mes idées, ou bien je griffonne à la place un portrait ou quelque figure sur le

papier, et je me persuade qu'une pareille tapisserie est plus profitable en Allemagne, l'Eldorado d'idées plus ou moins oiseuses et parfois d'une dorure intellectuelle très-équivoque.

Sur la tapisserie que je te montre actuellement, cher lecteur, tu revois les figures bien connues de Gumpelino et de son Hirsch Hyacinthe, et si le premier est représenté avec des traits moins décidés, j'espère que tu seras assez pénétrant pour y reconnaître un caractère négatif sans contours trop arrêtés. En procédant d'une manière plus positive, j'aurais pu m'attirer un procès pour cause de diffamation. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La nuit est revenue; sur la table sont deux candélabres avec des bougies allumées; leur éclat se joue sur les cadres d'or des tableaux de saints suspendus aux murs, auxquels la lumière vacillante et les ombres mobiles semblent donner le mouvement de la vie. Au dehors, devant la fenêtre, les noirs cyprès se dressent mystérieusement immobiles dans la clarté argentée de la lune, et dans le lointain résonne une triste chanson à la Vierge en sons entrecoupés, et comme récitée par une voix d'enfant malade. Il règne dans la chambre une chaleur lourde toute particulière; le marquis Cris-

toforo di Gumpelino est assis ou plutôt recouché, avec une négligence d'homme de qualité, sur les coussins du sopha; son noble corps en sueur est encore revêtu du léger domino de soie bleue; il tient dans ses mains un livre relié en maroquin rouge et doré sur tranche, et déclame tout haut et languissamment. Son œil a en ce moment un certain lustre humide, qui est ordinairement propre aux chats amoureux, et ses joues, y compris même les deux ailes de son nez, ont une légère teinte de pâleur souffrante. Cependant, cher lecteur, cette pâleur peut s'expliquer par la philosophie anthropologique, quand on se souvient que le marquis a avalé, dans la soirée précédente, un plein verre de sel de Glauber.

Hirsch Hyacinthe est accroupi sur le plancher, et, avec un grand morceau de craie, dessine sur le parquet bruni des caractères semblables aux suivants, mais sur une très-grande échelle.

∪ ∪ — ∪ ∪ — ∪ ∪ — ∪
∪ ∪ — ∪ — ∪ — ∪ —
— ∪ — ∪ ∪
— — ∪ — ∪

Cette besogne semble assez dure pour le petit homme. Essoufflé à chaque courbe décrite par son dos, il murmure avec humeur : — Spondée, trochée, ïambe, dactyle, anapeste, et la peste! Pour donner à ses mouve-

ments plus de liberté, il a ôté son habit rouge, et l'on voit deux petites jambes courtes et modestes dans une culotte collante, et deux bras plus longs et tout amaigris dans l'ample blancheur de manches de chemise flottantes.

Quelles figures baroques faites-vous là? lui demandai-je après avoir considéré quelque temps ce métier.

— Ce sont des pieds de grandeur naturelle, répondit-il en gémissant; et moi, pauvre malheureux, il faut que je garde ces pieds dans ma tête, et les mains me font déjà mal de tous les pieds que j'ai dû écrire tout à l'heure. Ce sont les pieds véritables et authentiques de la poésie. Si ce n'était pour mes progrès dans la civilisation, j'enverrais la poésie promener sur tous ses pieds. M. le marquis me donne en ce moment une leçon particulière d'art poétique. M. le marquis lit les vers, et m'explique sur combien de pieds ils vont, et il faut que j'en prenne note, et que je calcule ensuite si chaque poésie a son compte juste.

— Vous nous trouvez en effet, dit le marquis d'un ton emphatiqne et didactique, dans une occupation de haut lyrisme. Je sais bien, docteur, que vous êtes de ces poëtes à idées singulières qui ne veulent pas voir que les pieds sont le principal en poésie. Mais un esprit cultivé et poli n'est charmé que par le poli de la forme, et c'est là ce que nous ne pouvons apprendre que des Grecs et des poëtes modernes, qui veulent faire renaître le goût grec, qui pensent à la grecque, sentent à la

grecque et tâchent de communiquer de cette manière leurs sentiments aux hommes.

— M. Gumpel parle quelquefois comme un livre, me dit tout bas Hyacinthe, en pinçant ses lèvres minces, clignotant des yeux avec une satisfaction vaniteuse, et hochant sa curieuse petite tête. Je vous dis, ajouta-t-il un peu plus haut, qu'il parle quelquefois comme un livre; alors il n'est pour ainsi dire plus un homme, mais un être supérieur, et, plus je l'entends, plus je me trouve bête.

— Et que tenez-vous là? demandai-je au marquis.

— Ce sont des perles! répondit-il, et il me présenta le livre.

Au mot de perles, Hyacinthe fit un saut; mais, quand il ne vit qu'un livre, il sourit avec un regard de pitié. Ce collier de perles portait pour titre : Poésies du comte Ramler le jeune, Stuttgard, 1828, chez Cotta.

— Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, me dit le marquis d'un ton plaintif; j'ai été bien agité. Il m'a fallu me lever onze fois, et par bonheur j'avais cette excellente lecture dans laquelle je ne cherchais que l'instruction poétique, et où j'ai puisé des consolations pour la vie réelle. Vous voyez quelle estime j'ai pour ce livre; il n'y manque pas un feuillet, et dans la position où je me trouvais...

— Je suis certain, monsieur le marquis, que tout le monde n'a pas eu les mêmes égards pour ce livre.

— Je vous jure, par Notre-Dame de Lorette, et aussi vrai que je suis un honnête homme, que ces poésies n'ont pas leurs pareilles. J'étais hier, comme vous savez, au desespoir de ce que le destin jaloux me défendait de posséder ma Julia ; j'ai lu ces vers, et j'y ai puisé une telle indifférence pour les attachements vulgaires, que j'en vins à rougir de ma douleur amoureuse. La beauté propre à ce poëte, c'est qu'il comprend surtout l'amitié. En cela il est plus grand que les autres poëtes : il ne flatte pas le goût ordinaire de la foule, et nous guérit de notre fol engouement pour les femmes, qui nous cause tant de maux. O femmes ! femmes ! celui qui nous délivre de vos liens, celui-là est un bienfaiteur de l'humanité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . .

Je dois rendre au marquis ce témoignage, qu'il récita bien des poésies, soupira aux bons endroits, et fit les mines langoureuses et les coquetteries voulues. Hyacinthe ne manquait pas de répéter les rimes et de colla-

tionner le nombre des pieds. Mais c'était aux odes qu'il donnait le plus d'attention.

— Dans cette partie-là, disait-il, il y a beaucoup plus à apprendre que dans les sonettes et gazeles, vu que dans les odes, les pieds sont imprimés à part en tête, de sorte qu'on peut compter commodément chaque pièce. Tous les poëtes devraient bien, comme Ramler le jeune dans ses poésies de vers les plus difficiles, imprimer les pieds en tête, et dire aux gens : — Voyez, je suis un honnête homme; je ne veux pas vous tromper. Ces raies tortues ou droites que je mets au-dessus de chaque poésie, sont comme qui dirait un *conto finto* de chaque morceau, et vous pouvez voir au juste, en comptant, combien de peines il m'a coûtées. Elles sont comme qui dirait l'étiquette de l'aunage attachée à chacune des pièces. Vous pouvez mesurer après moi, et s'il y manque une seule syllabe, vous devez m'appeler un voleur, aussi vrai que je suis un honnête homme. — Mais c'est justement par cet air honnête que le public est encore trompé. C'est quand on voit les pieds écrits au-dessus de la pièce, qu'on se dit : — Je ne veux pas être un homme méfiant. A quoi bon compter après l'auteur? C'est sans doute un honnête homme... — Et puis l'on ne compte pas, et l'on est attrapé. D'ailleurs, peut-on toujours compter? Aujourd'hui nous sommes en Italie, et, là, j'ai le temps d'écrire avec de la craie les pieds sur le plancher, et de collationner chaque ode; mais à Hambourg, où j'ai mon établissement, le temps me manque,

et il faudrait m'en rapporter au comte Ramler le jeune, sans le vérifier, comme on le fait avec des sacs d'argent de la caisse courante, sur lesquels est écrit combien de cent thalers ils renferment. Ils passeut cachetés de main en main; chacun se fie à l'autre sur la valeur qui est inscrite; et il y a pourtant des exemples qu'un fainéant, qui n'avait rien à faire, ait ouvert et compté un de ces sacs, et qu'il y ait trouvé quelques thalers de moins. C'est comme cela qu'on peut encore faire beaucoup de friponneries dans la poésie. C'est surtout quand je pense aux sacs d'argent que je me mets en défiance. Car mon beau-frère m'a raconté qu'il y a dans la prison, à Odensee, un certain comte Ramler l'aîné, qui était placé à son poste, et qui ouvrait malhonnêtement les sacs qui lui passaient par les mains, en retirait malhonnêtement de l'argent, et puis les recousait adroitement et les expédiait. Quand on entend parler de pareils tours, on perd confiance dans les hommes, et l'on devient un homme méfiant. Il y a bien de la friponnerie dans le monde, et dans la poésie certainement comme dans les autres métiers..... —

L'honnêteté, continua Hyacinthe pendant que le marquis allait son train de déclamation, sans prendre garde à nous, absorbé qu'il était par le sentiment, l'honnêteté, monsieur le docteur, est la chose principale, et celui qui n'est pas un honnête homme, je le regarde comme un fripon, et celui que je regarde comme un fripon, je n'achète rien de lui, je ne lis rien de lui; bref, je ne fais

aucune affaire avec lui. Je suis un homme, monsieur le docteur, qui ne se vante de rien, mais si je voulais me vanter de quelque chose, je me vanterais de ce que je suis un honnête homme. Je m'en vais vous raconter un beau trait de moi, et vous serez étonné... Je vous dis que vous serez étonné, aussi vrai que je suis un honnête homme. Il y a à Hambourg un homme qui demeure sur le Speers-Ort, et qui est fruitier-épicier. Il s'appelle Bûchette, c'est-à-dire que, moi, je l'appelle Bûchette, parce que nous sommes bons amis, autrement tout le monde l'appelle M. Bûche. Sa femme s'appelle aussi madame Bûche, et elle n'a jamais pu souffrir que son mari jouât dans ma collecte; et quand il voulait jouer chez moi, je ne pouvais pas lui apporter le billet de loterie chez lui. Il me disait toujours, dans la rue : — Hirsch, je veux jouer chez toi tel ou tel numéro; tiens, voilà l'argent. Et je lui disais alors : c'est bon, Bûchette; et je rentrais à la maison, je mettais à part, pour lui, le numéro sous enveloppe, et j'écrivais dessus, en caractères allemands : « Pour le compte de M. Christian-Hinrich Bûche. » — A présent, écoutez et admirez... — C'était par une belle journée de printemps. Les arbres qui entourent la Bourse étaient verts et les zéphyrs agréables, le soleil brillait dans le ciel, et j'étais devant la Banque, à Hambourg. Arrive Bûche, ma Bûchette, qui tenait sous le bras sa grosse madame Bûche, et qui me salue le premier, puis me parle du beau printemps du bon Dieu, fait quelques observations

patriotiques sur la garde nationale, me demande comment vont les affaires; et moi de lui répondre qu'on a mis, il y a quelques heures, un homme au pilori, et, dans la conversation, il me dit : — J'ai rêvé dans la nuit d'hier que le n° 1538 gagnerait le gros lot. — Et, au même instant, pendant que madame Bûche regarde les statues des empereurs devant la Banque, il me glisse dans la main treize pièces d'or, tous louis au poids. Je crois les sentir encore dans ma main. Et, avant que madame Bûche se retourne, je lui dis : — Bon, Bûchette ! et je m'en vais. Et je vais directement, sans regarder autour de moi, au bureau principal, où je prends le n° 1538, que je mets sous enveloppe aussitôt que je rentre à la maison, et j'écris sur l'enveloppe : « Pour le compte de M. Christian-Hinrich Bûche. » Et que fait Dieu? Quinze jours après, pour mettre mon honnêteté à l'épreuve, il fait sortir le n° 1538, avec un lot de 50,000 marcs ! Mais que fait alors Hircsh, le même Hirsch qui est devant vous?... Ce même Hirsch met une belle chemise blanche, une belle cravate blanche, prend un fiacre, va toucher au bureau principal ses 50,000 marcs, et se fait rouler de là au Speers-Ort. Et aussitôt que Bùchette me voit, il me demande : — Hirsch, pourquoi es-tu si beau aujourd'hui? Moi, je ne lui réponds pas un mot ; mais je mets devant lui, sur la table, un grand sac de surprise plein d'or, et lui dis très-solennellement. — Monsieur Christian-Hinrich Bûche, le n° 1538, que vous avez eu la bonté de mettre

chez moi, a eu le bonheur de gagner le gros lot de 50.000 marcs. J'ai l'honneur de vous présenter l'argent dans ce sac, et je prends la liberté de vous demander une quittance. — Quand Bûchette entend cela, il commence à pleurer; madame Bûche, entendant l'histoire, se met aussi à pleurer; la grosse servante rouge pleure, le garçon de boutique bossu pleure, les enfants pleurent, et moi, homme sensible comme je suis, je ne puis pourtant pas pleurer; mais je commence par tomber en défaillance; ce n'est qu'ensuite que les larmes me coulèrent des yeux comme des ruisseaux, et je pleurai pendant trois heures.

La voix du petit homme tremblait en faisant ce récit. Il tira solennellement de sa poche un petit paquet dont j'ai déjà parlé, développa le taffetas rose fané, et me montra le billet sur lequel Christian-Hinrich Bûche reconnaissait avoir exactement reçu les 50,000 marcs.

— Quand je mourrai, dit Hyacinthe, la larme à l'œil, je veux qu'on enterre cette quittance avec moi, dans ma tombe; et quand j'aurai à rendre là-haut compte de mes actions, le jour du jugement, je m'avancerai avec cette quittance à la main, devant le trône du Tout-Puissant; et lorsque mon mauvais ange aura lu toutes les mauvaises actions que j'ai faites dans ce monde, et que mon bon ange s'apprêtera à lire la liste de mes bonnes actions, je dirai tout tranquillement : — Tais-toi ! Je ne demande qu'une chose : cette quittance est-elle en règle? Est-ce bien la signature de Christian-Hinrich

Bûche?... Arrivera alors, en volant, un tout petit ange, qui dira qu'il connaît fort bien la signature de Bûchette, et racontera la miraculeuse histoire de l'honnêteté que j'ai commise un jour. Le Créateur de l'éternité, la science infinie qui sait tout, se souviendra de cette histoire. Il me louera en présence du soleil, de la lune et des étoiles, et calculant sur-le-champ, dans sa tête, qu'après avoir soustrait mes mauvaises actions de 50,000 marcs de probité, il reste encore un *boni* à mon compte, il dira : — Hirsch, je te nomme ange de première classe, et tu porteras des ailes de plumes blanches et rouges.

# LA VILLE DE LUCQUES

## I

La nature environnante agit sur l'homme, pourquoi l'homme n'agirait-il pas sur la nature? En Italie, elle est passionnée comme le peuple du pays. Chez nous, en Allemagne, elle est plus sérieuse, plus sensée et plus patiente. La nature n'a-t-elle pas eu jadis une sensibilité tout comme les hommes, et peut-être plus qu'eux? La force inspiratrice d'un Orphée a pu, dit-on, entraîner sur ses rhythmes les arbres et les pierres. Un tel prodige pourrait-il encore arriver aujourd'hui? Hommes et nature sont devenus flegmatiques et bâillent en se regardant. Un poëte lauréat de S. M. le roi de Prusse ne sera jamais en état de mettre en branle, par les accords de sa lyre, la montagne de Templow ou les tilleuls de Berlin.

La nature a aussi son histoire, et c'est une tout autre

histoire naturelle que celle qu'on enseigne dans les écoles. On devrait placer dans une de nos universités, en qualité de professeur extraordinaire, quelqu'un de ces lézards gris qui vivent depuis des milliers d'années dans les crevasses des rochers des Apennins, et l'on aurait à entendre des choses tout à fait extraordinaires. Mais l'orgueil de quelques messieurs de la faculté de jurisprudence se révolterait contre une semblable promotion. Car il en est qui déjà sont jaloux du pauvre caniche Fido, craignant que ce chien savant n'arrive à les remplacer comme rapporteurs académiques.

Les lézards aux petites queues souples et adroites, aux jolis petits yeux ingénieux, m'ont raconté des choses étranges, comme je m'en allais seul, escaladant les Apennins. En vérité, il y a entre ciel et terre des choses que non-seulement nos philosophes, mais les simples d'esprit mêmes ne peuvent comprendre.

Les lézards m'ont raconté qu'il court parmi les pierres une tradition selon laquelle Dieu veut un jour se faire pierre pour les délivrer de leur endurcissement. Mais un vieux lézard pensait que cette *impétrification* n'aurait lieu qu'après que Dieu se serait successivement incarné et invégétalisé dans les formes de tous les animaux et de toutes les plantes, et les aurait délivrés.

Il n'existe qu'un petit nombre de pierres qui aient le sentiment, et elles ne respirent qu'au clair de la lune. Mais ces quelques pierres qui sentent leur nature, sont horriblement malheureuses. Les arbres ont une nature

bien préférable : ils peuvent pleurer. Mais ce sont les animaux qui sont le plus favorisés, car ils peuvent parler, chacun à sa manière. Les hommes parlent le mieux. Un jour, quand le monde entier sera délivré, toute la création pourra parler aussi comme dans ces temps fabuleux que chantent les poëtes.

Les lézards sont une race railleuse, et ils aiment à mystifier les autres animaux ; mais avec moi, ils ont été très-humbles, ils ont soupiré fort loyalement, et m'ont raconté des histoires de l'Atlantide que je veux bientôt écrire pour le profit et l'édification du monde. Je me trouvais sur un pied d'intimité parfaite avec ces petits êtres, qui conservent les secrètes annales de la nature. Ne seraient-ce peut-être pas des hommes enchantés, des familles de prêtres, comme ceux de l'ancienne Égypte, qui habitaient les labyrinthes de leurs roches granitiques, épiant également les secrets de la nature ? On voit briller sur leurs petites têtes, sur leurs corps et sur leurs queues, des symboles mystérieux comme sur les bonnets hiéroglyphiques, et sur les vêtements des hiérophantes de l'Égypte.

Mes petits amis m'ont aussi enseigné un langage de signes, au moyen duquel je puis parler avec la nature entière. Cela me soulage souvent l'âme, surtout vers le soir, quand les montagnes sont enveloppées de ces ombres qui donnent un doux frisson, que les cascades bruissent, que les plantes répandent leurs parfums, et que les éclairs rapides traversent l'horizon.

O nature! vierge muette! je comprends bien les éclairs qui tressaillent sur ta noble figure, comme une tentative impuissante pour parler, et tu m'émeus à une pitié si profonde que je pleure. Mais alors tu me comprends aussi, moi, et ton regard s'éclaircit, et tu me souris avec tes yeux d'or. Belle vierge! je comprends tes étoiles, et tu comprends mes larmes!

## II

— Rien ne veut rétrograder dans le monde, me dit un vieux lézard; tout marche, et, à la fin, il y aura un grand avancement dans la nature. Les pierres passeront plantes, les plantes animaux, les animaux hommes, et les hommes deviendront dieux.

— Mais, répliquai-je, que deviendront ces bonnes pâtes de pauvres vieux dieux ?

— Cela s'arrangera, mon cher ami, me répondit-il. Il est probable qu'ils abdiqueront, ou qu'on les mettra à la retraite d'une manière honorable.

— J'ai appris encore bien d'autres secrets de mon ami le philosophe de la nature, à la peau hiéroglyphique, mais je lui ai donné ma parole d'honneur de n'en rien dévoiler. J'en sais maintenant plus que M. Schelling et Hegel.

— Que pensez-vous de ces deux hommes? me demanda, avec un sourire moqueur, le vieux lézard, quand je prononçai devant lui ces deux noms.

— Quand on pense, répondis-je, qu'ils ne sont que des hommes, et non des lézards, on doit beaucoup

s'étonner du savoir de ces gens. Ils n'enseignent dans le fond qu'une seule et même doctrine, la philosophie de l'identité, qui vous est bien connue: ils diffèrent seulement dans la manière de la présenter. Quand Hegel pose les principes de sa philosophie, on croit voir ces curieuses figures qu'un adroit maître d'école sait former par un habile arrangement de toutes sortes de chiffres, de telle sorte qu'un spectateur ordinaire ne voit absolument que l'apparence, la maisonnette, le bateau ou le soldat que forment ces nombres, pendant qu'un écolier penseur y peut reconnaître la solution de quelque profond exemple de calcul. Les expositions de M. Schelling ressemblent plutôt à ces tableaux d'animaux indiens qui sont un concert de toutes sortes d'êtres, serpents, oiseaux, éléphants et autres ingrédients vivants réunis ensemble par des enlacements fantastiques. Ce mode d'exposition est beaucoup plus gracieux, plus riant, plus chaud, plus animé; tout y vit, tandis que les chiffres abstraits de Hegel sont bien sombres et nous glacent d'un froid mortel.

— Bon, bon! je vois déjà ce que vous pensez, reprit le vieux lézard; mais dites-moi, ces philosophes ont-ils beaucoup d'auditeurs?

Je lui représentai alors comment dans le caravanserail savant de Berlin, les chameaux se rassemblent autour de la fontaine de la sagesse Hegellienne, s'agenouillent, reçoivent leur fardeau d'outres précieuses, et partent pour traverser les déserts de sable de Brandebourg.

Je lui figurai ensuite les Néo-Athéniens se pressant à Munich pour s'abreuver à la source de la boisson spirituelle de M. Schelling, comme si ce fût la meilleure bière, le robinet de vie, le breuvage d'immortalité.

La jaunisse de l'envie courut sur toute la peau du petit philosophe, quand il apprit que ses collègues se glorifiaient d'une pareille affluence, et il me dit avec humeur : — Qui des deux vous paraît le plus grand? — Je ne puis le décider, répondis-je, pas plus que je ne pourrais décider si la Schechner est plus grande artiste que la Sonntag, et je pense...

— Pense!... s'écria le lézard avec le ton tranchant et hautain du mépris le plus complet; penser! et qui pense parmi vous autres? Mon sage monsieur, il y a déjà trois mille ans que je fais des recherches sur les fonctions intellectuelles des animaux; j'ai surtout pris pour objet de mon étude les hommes, les singes et les serpents; j'ai consacré à ces étranges créatures autant d'application que Lyonnet à ses chenilles du saule; et je puis vous donner comme résultat net et certain de mes observations, de mes expériences et de mes comparaisons anatomiques, qu'aucun homme ne pense, qu'il prend de temps à autre aux hommes une lubie quelconque; qu'ils appellent pensées de pareilles illuminations involontaires, et penser, l'acte de les ranger à la file. Mais vous pouvez le redire en mon nom, aucun de vos philosophes ne pense, pas plus Hegel que M. Schelling; et quant à leur philosophie, ce n'est qu'air et eau, comme

les nuages du ciel. J'ai déjà vu passer bien des nuages semblables, superbes et azurés, au-dessus de ma tête, et le soleil du lendemain les a fondus et dissous dans le néant dont ils étaient sortis. Il n'y a qu'une seule véritable philosophie, et celle-là est écrite en hiéroglyphes éternels sur ma propre queue.

A ces mots, prononcés avec une emphase dédaigneuse, le vieux lézard me tourna le dos, et comme il s'en allait lentement en étalant sa queue, j'y vis les plus admirables caractères allongés en bigarrures symboliques.

## III

Ce fut sur le chemin entre les bains de Lucques et la ville de ce nom, près du grand châtaignier dont la puissante et large verdure ombrage le ruisseau, et en présence d'un vieux bouc à barbe blanche, qui paissait là solitairement, qu'eut lieu l'entretien que j'ai rapporté dans le précédent chapitre. Je m'en allais à Lucques pour y retrouver Francesca et Mathilde, que j'avais dû, conformément à nos conventions, y rencontrer déjà huit jours auparavant. Mais comme, au temps fixé, j'avais fait le voyage en pure perte, je venais de me remettre en route une seconde fois. J'allais à pied, le long des belles montagnes et des masses d'arbres, où les oranges d'or, étoiles du jour, brillaient dans les profondeurs de la verdure. Partout étaient suspendues des guirlandes de vignes dont les festons se prolongeaient comme pour une fête, pendant des lieues entières. Toute cette terre toscane est aussi parée, aussi jardin, que chez nous les scènes champêtres qu'on étale sur les théâtres; les paysans mêmes y ressemblent à ces personnages diaprés dont l'espalier chantant, riant et dansant nous réjouit sur la scène,

Nulle part une figure de Philistin. Et s'il y a ici comme chez nous des Philistins, ce sont des Philistins italiens aux oranges, et non de lourds Philistins allemands aux pommes de terre. Les gens sont d'un pittoresque aussi idéal que leur pays, et puis chaque homme y porte sur la figure une expression tout individuelle, et sait faire ressortir son individualité dans ses poses, dans le jet de son manteau, et s'il le faut dans le maniement du couteau; tout au rebours de nos compatriotes, avec leurs physionomies universelles et uniformes. Quand ceux-ci sont douze ensemble, ils forment la douzaine, et si quelqu'un les attaque alors, ils appellent la police.

Ce fut un objet de surprise pour moi de voir, dans le pays de Lucques comme dans la plus grande partie de la Toscane, les femmes avec de grands chapeaux de feutre noir à plumes d'autruche pendantes; les tresseuses de paille même portent cette lourde coiffure. Les hommes au contraire ont presque tous un léger chapeau de paille, et les jeunes garçons le reçoivent d'ordinaire en présent d'une jeune fille qui l'a fait de ses mains, et y a tissé, avec les tresses, ses pensées d'amour, et peut-être plus d'un soupir. C'est ainsi que Francesca fut jadis assise parmi les plus jeunes filles et les fleurs du val d'Arno, et tressa un chapeau pour son *caro Cecco*, un chapeau dont elle baisa chaque brin de paille, en chantant son charmant *Occhj, stelle mortali*. La tête bouclée qui porta si gaillardement le joli chapeau est maintenant coiffée d'une tonsure, et le pauvre

chapeau lui-même, vieux et usé, pend dans le coin d'une maussade cellule d'abbé à Bologne.

Je suis de ces gens qui aiment toujours à prendre un chemin plus court que la route battue, et auxquels il arrive souvent alors de s'égarer dans les étroits sentiers des rochers et des bois. C'est ce qui m'arriva aussi ce jour-là, et j'ai employé pour mon voyage de Lucques certainement deux fois plus de temps que les vulgaires habitués du grand chemin. Un étourneau, à qui je demandai ma route, siffla et gazouilla sans me donner aucun renseignement précis. Peut-être n'en savait-il rien lui-même. Je ne pus tirer aucune parole des papillons et des demoiselles suspendus au front des grandes campanules : ils étaient envolés avant d'avoir entendu mes questions, et les fleurs balançaient leurs clochettes silencieuses. Plus d'une fois, je fus appelé par les myrtes sauvages, qui ricanaient au loin d'une voix douce et fine. J'escaladais alors avec empressement les aiguilles les plus ardues des rochers, et m'écriais : — O nuages du ciel ! pilotes des airs ! dites-moi le chemin qui conduit auprès de Francesca ! Est-elle à Lucques ? Dites-moi, que fait-elle ? que danse-t-elle ?... Dites-moi tout, et quand vous m'aurez tout dit, redites-le moi encore !

Au milieu d'une telle exubérance de folie, il est bien naturel qu'un aigle grave, que j'aurai troublé dans ses rêveries solitaires, m'ait regardé avec un mépris de mauvaise humeur ; mais je lui pardonne volontiers, car

il n'avait jamais vu Francesca. Il a donc pu rester, avec son âme tranquillement fière, perché comme auparavant sur son rocher, contempler le ciel avec la même liberté de cœur, et me regarder avec un calme aussi impertinent. Un aigle de cette espèce a le regard d'un orgueil insoutenable, et vous toise comme s'il voulait dire : — Quelle sorte d'oiseau es-tu? Sais-tu bien que je suis toujours roi, encore aujourd'hui comme dans ces temps héroïques où j'ornais les étendards de Napoléon? Ne serais-tu pas quelque perroquet savant qui a appris par cœur les vieilles chansons, et les répète comme un pédant? ou une tourterelle de volière aux beaux sentiments, aux roucoulements détestables? ou un rossignol d'almanach? ou un oison dégénéré, dont les ancêtres ont sauvé le Capitole? ou un servile coq domestique, auquel, par ironie, on a mis au cou l'emblème du vol audacieux, c'est-à-dire mon portrait en miniature, et qui se pavane comme si lui-même était un aigle?... Tu sais, cher lecteur, combien peu j'avais sujet de me fâcher qu'un aigle eût sur mon compte de pareilles idées. Aussi, je crois que le regard que je lui rendis était encore plus orgueilleux que le sien; et s'il est allé aux informations auprès du premier laurier venu, il sait à présent qui je suis.

J'étais réellement égaré dans les montagnes quand le crépuscule s'avança, que les mille chansons des bois se turent, et que les arbres murmurèrent d'un ton plus sérieux. Un mystère sublime et une intime solennité se

répandaient comme le souffle de Dieu dans le calme universel. Çà et là, du milieu du sol, brillait à mes regards un bel œil sombre, qui disparaissait aussitôt. De tendres soupirs se jouaient autour de mon cœur, et d'invisibles baisers aériens caressaient mes joues. Le rouge du soir enveloppait les montagnes comme dans un manteau de pourpre, et les derniers rayons du soleil, qui en éclairait les sommets, les faisaient ressembler à des rois portant sur leurs têtes des couronnes d'or. Et moi, j'étais debout, comme un empereur suzerain au milieu de ses vassaux couronnés, qui me rendaient hommage dans un silence respectueux.

## IV

J'ignore si le moine que je rencontrai non loin de Lucques est un homme pieux; mais je sais que son vieux corps est enfermé, chétif et sans chemise, dans un froc grossier, pendant toute l'année; que ses sandales déchirées ne peuvent protéger suffisamment ses pieds nus, quand il gravit les rochers à travers les épines et les broussailles, pour aller, dans les villages des montagnes, consoler les malades, et apprendre l'*Ave, Maria* aux enfants. Et il est satisfait quand, en échange, on lui met dans son sac un morceau de pain, et qu'on lui étale, pour dormir, quelques poignées de paille.

— Je ne veux pas écrire contre cet homme, me dis-je à moi-même. Quand, revenu chez moi, en Allemagne, assis dans mon fauteuil à bras, près d'un poêle petillant, chaudement et bien repu, face à face avec une appétissante tasse de thé, j'écrirai contre les prêtres catholiques, je ne veux pas écrire contre cet homme.

Pour écrire contre les prêtres catholiques, il faut aussi connaître leurs figures; mais les figures originales, on ne les voit qu'en Italie. Les prêtres catholiques d'Alle-

magne et les moines allemands ne sont que de mauvaises copies, souvent même des parodies du clergé Italien. Une comparaison entre eux ferait le même effet que si l'on mettait auprès des tableaux religieux de l'école romaine ou florentine, ces saints grotesques, maigres comme des sauterelles, qui doivent leur triste existence au pinceau bourgeois de quelque peintre municipal de Nüremberg, ou bien encore à l'excellente simplicité d'un disciple sentimental de l'école néo-allemande, chevelue et chrétienne.

Les prêtres, en Italie, ont depuis longtemps transigé avec l'opinion publique; le peuple y est accoutumé de longue main à distinguer la dignité sacerdotale de la personne indigne, et à respecter celle-là alors même que celle-ci est méprisable. C'est même le contraste que forment nécessairement le devoir idéal et les exigences de l'état ecclésiastique avec les besoins invincibles de la nature sensuelle, cet antique, éternel conflit de l'esprit et de la matière qui font des prêtres italiens des caractères inépuisables pour la verve maligne du peuple, dans les satires, les chansons et les nouvelles. Des faits semblables se révèlent à nous partout où la condition des prêtres est pareille, par exemple dans l'Indostan. Dans les comédies de ce pays de piété immémoriale, ainsi que nous l'avons vu dans *Sakontala*, et que nous le trouvons confirmé dans le *Vasantasena*. c'est toujours un bramine qui fait le rôle comique, pour ainsi dire celui d'un *gracioso prêtre*, sans que cela porte la moindre

atteinte au respect dû à ses fonctions sacerdotales et à sa sainteté privilégiée. De même un Italien n'entend pas la messe ou ne se confesse pas avec moins de piété auprès d'un prêtre qu'il a trouvé la veille ivre dans la boue. En Allemagne, c'est autre chose. Le prêtre catholique n'y veut pas représenter sa dignité par son ministère seulement, mais il faut que le ministère soit aussi représenté par la personne; et, comme, dans les commencements peut-être, il a pris sa vocation au sérieux, et que, dans la suite, quand ses vœux de chasteté et d'humilité sont en querelle avec le vieil Adam, il ne veut pourtant pas violer ces vœux publiquement, surtout parce qu'il craint de donner la moindre prise à notre ami Krug de Leipzig, il tâche de conserver au moins l'apparence d'une conduite sainte. De là les saintetés apparentes, l'hypocrisie et la fausse bigoterie des cafards allemands; chez le clergé d'Italie, au contraire, il y a bien plus de transparence dans le masque, une certaine ironie de bonne santé, et un accord tout confortable avec le siècle.

Mais à quoi bon toutes ces réflexions générales? Elles ne peuvent être que d'une médiocre utilité pour toi, cher lecteur, si par hasard tu avais envie d'écrire contre les prêtres catholiques. Il faut, à cet effet, voir de ses propres yeux, comme je l'ai dit, les figures qui appartiennent à cette classe. Et, en vérité, il ne suffit pas de les avoir vues sur la scène de l'Opéra royal, à Berlin. Le précédent intendant général avait pourtant toujours

fait tout son possible pour représenter avec la plus grande vérité d'imitation le cortége du couronnement dans *la Pucelle d'Orléans*, et réaliser aux yeux de ses compatriotes l'idée d'une procession avec ses prêtres de toutes les couleurs. Mais le costume le plus fidèle ne peut remplacer les figures originales; et, gaspillât-on plus de 100,000 thalers en mitres épiscopales d'or, en étoles aux fleurs diaprées, en surplis brodés, rochets de dentelles et autres affiquets de la même espèce, les nez raisonnablement protestants qui guettent sous ces mitres, les jambes grêles et rationalistes qui dépassent les pointes festonnées de ces surplis, les ventres éclairés beaucoup trop à l'aise sousces étoles, tout nous rappellerait, à nous autres, que ce ne sont pas des prêtres catholiques, mais d'honnêtes quistres laïques de Berlin qui défilent sur la scène.

Je me suis souvent demandé si l'intendant général ne pourrait pas imiter beaucoup mieux ce cortége, et nous présenter un tableau bien plus fidèle d'une procession, en ne donnant plus les rôles des prêtres catholiques aux comparses ordinaires, mais à ces ecclésiastiques protestants qui prêchent avec l'orthodoxie la plus parfaite dans leur chaire de théologie ou dans la *Gazette de l'Église*, contre la raison, les plaisirs mondains, Gésenius et le diable. On verrait alors des visages dont le cachet cagot répondrait d'une manière bien plus frappante aux susdits rôles dramatiques. C'est d'ailleurs une observation déjà faite, que tous les prêtres du

monde, rabbins, muftis, dominicains, conseillers consistoriaux, popes, bonzes, enfin tout le corps diplomatique du bon Dieu, portent sur leur figure un certain air de famille, qu'on retrouve toujours chez les gens qui font le même métier. Les tailleurs, dans le monde entier, se distinguent par la ténuité délicate des membres; les bouchers et les soldats portent partout le même aspect farouche; les juifs ont la physionomie calculatrice qui leur est particulière, non parce qu'ils descendent d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais parce qu'ils sont marchands, et le marchand chrétien de Francfort ressemble au marchand juif de Francfort tout autant qu'un œuf pourri à un autre œuf pourri. Les négociants spirituels qui gagnent leur vie dans les affaires religieuses, finissent par contracter aussi dans la physionomie une certaine ressemblance. Sans doute quelques nuances s'établissent par suite de leurs différentes manières de faire le métier. Le prêtre catholique ressemble surtout à un commis placé dans un grand commerce. L'Église, la grande maison, dont le pape est chef, lui donne une occupation déterminée et un salaire net pour ses soins. Il travaille à son aise, comme un homme qui a beaucoup de collègues, et qui, dans un si grand mouvement d'affaires, peut facilement échapper à l'attention... Seulement il a fort à cœur le crédit de la maison, et plus encore sa solidité, parce qu'il perdrait son pain en cas de banqueroute. Le cafard protestant au contraire, est patron partout, et fait les affaires religieuses

pour son compte particulier. Il ne fait pas dans le haut négoce, comme son confrère catholique, mais seulement dans le détail. Comme il est seul pour suffire à tout, il ne peut prendre de bon temps. Il lui faut vanter ses articles de croyance, rabaisser les articles de ses concurrents. Il se tient, en véritable petit marchand, dans son comptoir de débit, rongé de jalousie de métier contre toutes les grandes maisons, et surtout contre la grande maison de Rome, qui paie tant de milliers de teneurs de livres et d'emballeurs, et qui a des comptoirs dans les quatre parties du monde.

Il résulte de tout cela des effets physionomiques différents, sans contredit; mais ils ne sont pas visibles du parterre, et l'air de famille des figures se retrouve indélébile dans les principaux traits, chez les prêtres catholiques comme chez les protestants. Donc, si l'intendant général veut payer généreusement ces messieurs, ils joueront au théâtre comme partout leurs rôles à s'y méprendre. Leur démarche contribuera aussi à l'illusion; quoiqu'un œil fin et exercé puisse remarquer qu'elle se distingue par des nuances subtiles de la démarche des prêtres et des moines catholiques.

Un prêtre catholique s'avance comme si le ciel lui appartenait, tandis que le prêtre protestant chemine comme s'il l'avait affermé.

# V

Il était déjà nuit quand j'arrivai à Lucques.

Combien cette ville me parut différente de ce que je l'avais vue la semaine précédente, quand je parcourus en plein jour les rues désertes et sonores, et que je me crus transporté dans une de ces cités maudites dont ma nourrice m'avait jadis fait tant de récits. La ville entière était alors muette comme un tombeau, tout paraissait blafard et décédé : la lumière du soleil étincelait sur les toits, ainsi que les paillettes d'or de la couronne funéraire sur la tête d'un cadavre. Çà et là pendaient à la fenêtre de quelque vieille maison des touffes de lierre, semblables à des larmes desséchées et verdies : partout une décomposition chatoyante, et l'effrayante stagnation de la mort. La ville n'avait plus l'air que d'un spectre de ville, spectre de pierre qui revenait en plein jour. Pendant longtemps, je cherchai en vain trace d'être vivant. Je me souviens seulement que devant un vieux palais était couché un mendiant endormi, le bras étendu, la main ouverte. Je me souviens aussi que je vis a la fenêtre d'une bicoque délabrée et noire, un

moine dont le cou rouge et la peau grasse et luisante sortaient tout entiers d'un froc brun, et auprès de lui se tenait une femme au large sein, fort peu vêtue. Au rez-de-chaussée, je vis entrer par la porte à demi ouverte un jeune garçon en petit collet d'abbé ; il portait des deux mains une énorme bouteille de vin. Au même instant, tinta à peu de distance une petite cloche aux vibrations fines et ironiques, et les moqueries des Nouvelles de Bocace me revinrent à la mémoire. Ces sons ne purent cependant dissiper tout à fait l'étrange terreur qui parfois faisait frissonner mon âme. Je me sentis peut-être frappé d'autant plus fortement que le soleil chaud et brillant éclairait les muets fantômes de pierre, et je me disais que les spectres sont bien plus effrayants lorsqu'ils rejettent le noir manteau de la nuit, et se font voir en plein jour.

Revenant à Lucques ce soir-là, huit jours après, je m'étonnai fort du changement qui s'était fait dans l'aspect de cette ville. — Qu'est-ce? m'écriai-je en sentant mes yeux éblouis par les lumières, et voyant les flots de foule qui inondaient les rues. Tout ce peuple était-il sorti du tombeau pour imiter, spectre nocturne, les plus folles mascarades de la vie? Les maisons, hautes et sombres, sont ornées de lampes. Partout aux fenêtres pendent des tapis bariolés, qui couvrent la presque totalité des murs crevassés et noirâtres, et sur ces tapis se penchent d'aimables figures de jeunes filles, si fraîches, si fleuries, que je reconnais alors que c'est la vie elle-

même qui célèbre son mariage avec la mort, et a invité à la fête la jeunesse et la beauté. Oui, c'était une fête funèbre bien vivante, je ne sais laquelle du calendrier; dans tous les cas, c'était le jour anniversaire de l'écorchement de quelque patient martyr; car je vis arriver une sainte tête de mort, avec quelques os de surplus, le tout paré de fleurs et de pierreries, et porté aux sons d'une musique de noces : c'était une belle procession.

En tête, marchaient les capucins, qui se distinguaient des autres moines par leurs longues barbes, vrais sapeurs de cette armée de la foi. Puis, les capucins sans barbe, parmi lesquels se voyaient beaucoup de mâles et nobles figures, et même plus d'un visage jeune et beau, auquel la tonsure allait fort bien, parce que la tête paraissait comme ceinte d'une élégante couronne de cheveux, et sortait avec grâce, ainsi que le cou nu, du milieu du froc sombre. Venaient ensuite des frocs d'autres couleurs, noirs, blancs, jaunes, panachés; puis de grands chapeaux à cornes rabattues, enfin tous ces costumes de moines que nous a fait connaître depuis longtemps le zèle exact de notre surintendant des théâtres à Berlin. Derrière les ordres monastiques, venaient les véritables prêtres, chemises blanches sur culottes noires, et bonnets de couleur. Ils étaient suivis par des ecclésiastiques de plus haute qualité, emmaillottés de couvertures de soie de toutes nuances, lesquels portaient sur la tête des bonnets pointus, probablement originaires

d'Égypte, et comme on les voit dans l'ouvrage de Denon, dans *la Flûte enchantée*, et dans le Voyage de Belzoni. C'étaient des visages qui avaient du service : ils avaient l'air d'une sorte de vieille garde. Enfin, venait le grand état-major, puis un dais, et, sous ce dais, un vieil homme, avec un bonnet plus élevé que les autres, et une couverture plus riche, dont les pans étaient portés par deux semblables vieillards, qui faisaient l'office de pages.

Les moines de l'avant-garde marchaient les bras croisés, et dans un silence sérieux ; mais les hommes aux bonnets pointus chantaient une psalmodie bien attristante, et d'un ton bien nasillard et fort saccadé. Par bonheur, on n'en pouvait entendre que la moitié, parce que la procession était suivie de plusieurs compagnies de soldats, avec tambours et fifres. Il y avait aussi sur le flanc des prêtres qui marchaient, une file de grenadiers, qui les escortaient de deux en deux. On voyait presque plus de soldats que d'ecclésiastiques...; mais, pour soutenir la religion, il faut aujourd'hui beaucoup de baïonnettes, et quand on donne la bénédiction, les canons doivent tonner au loin d'une manière significative.

Quand je vois une pareille procession, où les prêtres marchent d'un air si piteux et si désolé, sous une fière escorte militaire, je me sens toujours affecté douloureusement, comme si je voyais notre Sauveur lui-même entouré de soldats et de lances, et se rendant au supplice. Les étoiles, à Lucques, avaient sans doute la

même pensée que moi, et quand je portai, en soupirant, mes regards vers le ciel, je trouvai d'accord avec les miens leurs yeux si clairs, si brillants et si pieux. Mais on pouvait se passer fort bien de leur lumière : des milliers et des milliers de lampes, de flambeaux, et de visages de jeunes filles étincelaient à toutes les fenêtres; au coin de chaque rue étaient plantés des fanaux de résine enflammée, et puis chaque prêtre avait encore à ses côtés son porte-cierge. Les capucins avaient presque tous, pour cet office, de petits garçons à mine fraîche et réjouie, qui regardaient quelquefois avec une curiosité ravie les barbes vieilles et graves des religieux. Un pauvre capucin ne peut pas payer un grand porte-cierge, et le gamin auquel il apprend l'*Ave, Maria*, ou dont il confesse la tante, doit bien lui rendre ce service gratis aux processions, et je suis sûr qu'il ne le fait pas avec moins de dévouement. Les autres moines n'avaient pas auprès d'eux d'enfants beaucoup plus grands; mais quelques ordres plus distingués avaient déjà loué de grands gaillards, et les prêtres à hauts bonnets avaient pour porte-cierges de véritables bourgeois. Quant à M. l'archevêque, car c'était l'homme qui marchait avec une fière humilité sous un dais, et faisait porter les pans de sa robe par deux pages à barbe grise, il avait de chaque côté un laquais vêtu d'une éclatante livrée bleue avec des galons jaunes. Tous deux portaient de blancs cierges avec la même façon de cérémonie que s'ils eussent servi à la cour.

Dans tous les cas, cet étalage de cierges me parut une bonne invention, car je pus voir ainsi plus distinctement les figures qui appartiennent au catholicisme. Et je suis bien sûr maintenant de les avoir vues, et sous le meilleur jour. — Eh bien, qu'ai-je vu? D'abord j'y ai retrouvé partout le cachet clérical; après quoi, toutes ces figures étaient aussi différentes entre elles que nos figures à nous autres. L'une était pâle, l'autre rouge; ce nez se dressait fièrement, cet autre s'abaissait; ici un œil noir étincelant, là un œil gris vitreux... Mais tous ces visages portaient les traces de la même maladie, d'une maladie affreuse, incurable, qui sera vraisemblablement cause que mon petit-neveu, quand il verra, dans une centaine d'années, la procession à Lucques, n'en retrouvera pas un seul. Je crains bien d'être aussi, moi, infecté de cette maladie, et il en résulte que l'attendrissement me prend d'une façon tout étrange, quand je regarde une pareille figure de moine malade, et que j'y reconnais les symptômes de ces souffrances qui se cachent sous le froc: amour malheureux, goutte, ambition rentrée, consomption, repentir, hémorrhoïdes, blessures que nous ont faites au cœur l'ingratitude des amis, la calomnie des ennemis, et nos propres fautes, tout cela, et bien autre chose encore qui peut trouver sa place sous un froc de bure aussi facilement que sous un habit à la dernière mode. Oh! ce n'est pas une exagération, quand le poëte s'écrie dans sa douleur: « La vie est une maladie, le monde entier un hôpital. »

« Et la mort est notre médecin. » Hélas ! je n'en veux pas médire, et troubler les autres dans leur confiance ; car, puisque c'est l'unique médecin, je ne vois pas de mal à leur laisser croire que c'est le meilleur, et que son seul remède, son éternel somnifère, est aussi le meilleur de tous. Au moins peut-on dire en faveur de ce médecin qu'il est toujours là, à votre disposition, et que, malgré sa nombreuse clientèle, il ne se fait jamais attendre longtemps quand on le demande. Souvent même il suit le malade à la procession, et lui porte son cierge. C'était certainement la Mort en personne que je vis aux côtés d'un prêtre pâle et soucieux ; elle lui tenait de ses mains sèches et tremblantes le cierge qui petillait, lui faisait de son pauvre chef dépouillé des signes de bonne amitié, et tout encourageants ; et quelque peu solide qu'elle fût elle-même sur ses jambes, elle soutenait encore de temps à autre le pauvre prêtre, qui pâlissait davantage à chaque pas, et semblait vouloir s'évanouir. La mort avait l'air de lui souffler du cœur, et de lui dire : — Attends encore quelques petites heures, nous rentrerons ; alors j'éteindrai le cierge, et je te mettrai au lit, et tes jambes froides et fatiguées pourront se reposer, et tu dormiras d'un sommeil si profond, que tu n'entendras pas la cloche plaintive de Saint-Michel.

Je ne veux pas non plus écrire contre cet homme, me dis-je, en voyant le pauvre prêtre pâlissant, que la Mort incarnée, son cierge à la main, allait mettre au lit.

Hélas ! on ne devrait, au fond, écrire contre personne

en ce monde. Chacun de nous est déjà assez malade dans cette grande infirmerie, et mainte lecture polémique me rappelle involontairement une repoussante mêlée dont je fus spectateur fortuit dans un hôpital moins vaste, à Berlin. C'était chose horrible à entendre, que ces malades qui se reprochaient ironiquement leurs infirmités réciproques, le pulmonique desséché se moquant de l'hydropique, l'un riant du polype de l'autre, qui insultait à son tour au bec de lièvre et à l'ophthalmie de ses voisins. A la fin, des hommes saisis de fièvre chaude s'élancèrent tout nus de leurs lits, arrachèrent aux autres malades draps et couvertures, et on ne vit plus alors, spectacle hideux, que des ulcères purulents, des mutilations ignobles, toutes les plaies du pauvre homme Lazare!

# VI

« Vulcain verse abondamment à tous les dieux le doux nectar qu'il puise dans une urne profonde; un rire inextinguible s'élève au milieu des heureux habitants de l'Olympe, quand ils voient Vulcain, pour les servir, s'agiter avec effort dans les palais célestes. Durant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, prolongeant les festins, et savourant l'abondance des mets, ils écoutèrent avec délices les sons de la lyre brillante que faisait retentir Apollon, et les chœurs des Muses, chantant tour à tour d'une voix harmonieuse. ILIADE. »

Quand soudain entra, tout essoufflé, un juif pâle, dégouttant de sang, une couronne d'épines sur la tête, et portant sur l'épaule une grande croix de bois, et il jeta cette croix sur la splendide table du banquet. Les vases d'or tremblèrent, les dieux se turent, pâlirent, pâlirent davantage jusqu'à ce qu'ils s'évanouirent enfin en vapeur.

Il y eut alors un triste temps, et le monde devint gris et sombre. Il ne fut plus question de dieux heureux; on

fit de l'Olympe un hôpital où des dieux écorchés, rôtis et perforés, se promenèrent ennuyeusement et pansèrent leurs blessures en chantant de tristes litanies. La religion ne donna plus de joie, mais des consolations; ce fut une ensanglantée et lamentable religion de suppliciés.

Peut-être était-elle nécessaire pour l'humanité malade et écrasée. Qui voit souffrir son Dieu supporte plus facilement ses propres souffrances. Les anciens dieux gaillards, qui ne connaissaient pas par eux-mêmes la douleur, ne savaient pas non plus ce qu'éprouve un pauvre homme torturé, et un pauvre torturé ne pouvait non plus s'adresser à eux avec confiance dans ses douleurs. C'étaient des dieux de jours de fête, autour desquels on dansait gaiement, et auxquels on ne pouvait adresser que des remercîments. Aussi ne furent-ils jamais aimés du plus profond du cœur. Pour être ainsi aimé du fond du cœur, il faut être souffrant. La pitié est la dernière consécration de l'amour, peut-être l'amour lui-même. De tous les dieux qui aient jamais vécu, le Christ est pour cette raison le Dieu qui ait été aimé le plus, surtout par les femmes. . . . . . . . . . . . . . . .

Fuyant le tumulte de la foule, je me suis perdu dans une église solitaire, et ce que tu viens de lire, cher lecteur, est moins l'expression de mes pensées que quelques paroles involontaires qui me sont échappées, tandis qu'étendu sur un des vieux bancs destinés à la prière, je laissais passer dans mon sein les sonores vibrations d'un

orgue. Je reste là, abandonnant mon âme à ses improvisations, et composant pour cette étrange musique un texte encore plus étrange. De temps en temps mes regards vagabonds s'enfoncent sous les arceaux vaporeux, et cherchent les sombres groupes qui appartiendraient aux accords de cet orgue. Quelle est la femme au voile noir agenouillée là-bas devant le tableau de la madone? La lampe qui pend au-dessus éclaire d'un jour tranché la mère d'un amour céleste crucifié, la Vénus Dolorosa; pourtant des rayons complaisamment mystérieux tombent quelquefois comme en cachette sur les belles formes de la dévote voilée. Celle-ci demeure immobile sur les marches de pierre de l'autel, mais son ombre s'agite sous le vacillement de la lumière, accourt quelquefois jusqu'à moi, puis se retire furtivement comme un nègre muet, messager d'amour dans un harem... Je le comprends. Il m'annonce la présence de sa maîtresse, la sultane de mon cœur.

Peu à peu l'obscurité augmente dans l'édifice désert, çà et là une figure indécise se coule le long des piliers, de temps à autre résonne un léger murmure dans une chapelle latérale, et l'orgue gémit en sons prolongés comme les soupirs d'un cœur de géant.

On aurait dit que les sons de cet orgue ne voulaient jamais finir, que cette voix mourante, que cette grande agonie dût se prolonger éternellement. Je sentais un engourdissement aussi indicible, une anxiété aussi inouie que si j'eusse été enterré vivant, ou même que

si, longtemps après ma mort, je fusse sorti du tombeau pour aller avec de lugubres compagnons nocturnes dans l'église des spectres, y entendre les prières des morts, et confesser des péchés posthumes. Il me semblait quelquefois que je voyais réellement assis auprès de moi, dans le demi-jour mystérieux, les défunts paroissiens dans le vieux costume florentin, avec leurs longues et pâles figures, leurs livres dorés entre leurs doigts amincis, murmurant tout bas, et se faisant mutuellement des inclinations mélancoliques. Le son plaintif d'une lointaine cloche d'agonisant me rappela le vieux prêtre malade que j'avais vu à la procession, et je me dis : Il est mort aussi dans cet instant, et il va venir ici pour dire sa première messe de minuit; ce sera le comble à ces tristes apparitions.

Tout d'un coup se leva des marches de l'autel la gracieuse figure de la dévote voilée.

Oui, c'était bien elle; le reflet de sa robe suffit pour faire évanouir les pâles fantômes; je ne vis plus qu'elle, je la suivis rapidement hors de l'église, et quand, arrivée devant la porte, elle rejeta son voile en arrière, je vis le visage de Francesca inondé de larmes. Elle ressemblait à une rose blanche sentimentale, couverte des perles de rosée de la nuit, éclatante sous les rayons de la lune. — Francesca, m'aimes-tu? — Je fis beaucoup de demandes, et elle répondit peu. Je l'accompagnai à l'hôtel *Croce di Malta*, où elle logeait ainsi que Mathilde. Les rues étaient devenues désertes; les

maisons, les volets de leurs yeux fermés, dormaient, et l'on ne voyait que de loin en loin clignoter une petite lumière sous ces paupières de bois. Au-dessus, dans le ciel, s'ouvrait dans les nuages un vaste espace d'un vert clair, et le croissant de la lune y flottait comme une gondole d'argent dans une mer d'émeraudes. Vainement priai-je Francesca de lever seulement une seule fois ses yeux vers notre ancienne et chère confidente, elle conserva sa petite tête baissée et rêveuse. Sa démarche, jadis joyeusement aérienne, était maintenant compassée et contrite; ses pas étaient singulièrement humbles; elle s'avançait comme sur le rhythme chanté par un orgue d'église. Chemin faisant, elle se signait devant chaque image de saint; vainement je m'offris à lui aider; mais quand, sur le marché, nous passâmes devant l'église de *San-Michele*, où se détachait sur le fond obscur de sa niche la mère de douleur avec ses épées dorées dans le cœur, et sa couronne de petites lampes sur la tête, Francesca enlaça mon cou avec ses bras et m'embrassa, en sanglotant à demi-voix : — *Cecco, Cecco, caro Cecco!*

J'acceptai tranquillement ces baisers, quoique je susse fort bien qu'au fond ils étaient adressés à un abbé bolonais, serviteur de l'église catholique romaine. En ma qualité de protestant, je ne me fis aucun scrupule de m'approprier des biens du clergé catholique, et je sécularisai sur-le-champ les pieux baisers de Francesca. Je sais que les cafards en seront scandalisés, qu'ils crieront

certainement au vol des choses sacrées, et m'appliqueront volontiers la loi du sacrilége. Malheureusement ces baisers furent la seule chose que je pus empocher cette nuit-là. Francesca avait résolu de l'employer tout entière au salut de son âme, à genoux et en prière. En vain m'offris-je à partager ses exercices de dévotion: quand elle arriva dans sa chambre, elle m'en ferma la porte au nez. Ce fut inutilement que je restai au dehors encore une grande heure, demandant à entrer, poussant tous les soupirs possibles, feignant de pieuses larmes, jurant les serments les plus sacrés, avec restriction mentale s'entend: je sentais que peu à peu j'arrivais au jésuitisme le plus insinuant, et j'allais promettre à mon *inamorata* qu'en l'embrassant j'embrasserais en même temps sa croyance et son culte.

— Francesca! m'écriai-je, étoile de mes pensées, pensée de mon âme, ma bien-aimée, bien dansante et très-croyante Francesca! ouvre-moi ta porte! Ce sera aussi pour moi la parole du ciel, de ton beau ciel catholique. Je te promets de quitter la foi protestante, cette vilaine et froide religion que j'ai professé sans jamais l'aimer... A tes blancs et adorables pieds j'abjurerai les erreurs de Luther auxquelles j'étais resté attaché par une nécessité mondaine et par les ruses prussiennes de Satan... Ouvre-moi ta porte et je vais entrer dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine! Dans tes bras orthodoxes je vais goûter la béatitude des bienheureux! sur tes lèvres, dans tes baisers, se révélera à

moi le doux symbole, le miracle du saint mystère s'opère alors... Le verbe devient chair... Dieu est l'amour... Mais pour l'amour de Dieu, ouvre-moi donc !

Hélas! la porte du salut ne s'ouvrit pas pour moi cette nuit là, et je rentrai chez moi dégommé, ennuyé, maugréant et protestant comme auparavant.

# VII

Quand le lendemain, le soleil sourit radieusement du haut du ciel, je sentis s'évanouir tout à fait les émotions et les pensées lugubres que la procession de la veille avait soulevées en moi, et qui m'avaient fait voir la vie comme une maladie, et le monde comme un hôpital.

La ville entière fourmillait de peuple en goguette, d'hommes endimanchés, parmi lesquels sautillait de temps à autre un noir prêtraillon. La foule mugissait, riait et bavardait au point qu'on n'entendait presque pas le carillon des cloches, qui appelait à la grand'messe dans la cathédrale. Celle-ci est une belle et simple église, dont la façade, en marbre de toutes couleurs, est ornée de ces petites colonnes courtes, étagées les unes sur les autres, qui ont l'air si mélancoliquement spirituel. Dans l'intérieur, les piliers et les murs étaient revêtus de drap rouge, les sons d'une musique joyeuse se répandaient sur les flots de la foule. Je donnais le bras à la signora Francesca, et quand je lui présentai en entrant l'eau bénite, et que le doux attouchement de ses doigts humides électrisa mon âme, j'éprouvai au même

instant à la jambe une autre commotion électrique. D'effroi, je faillis trébucher sur les paysannes agenouillées, qui, entièrement vêtues de blanc, chargées de longs pendants d'oreilles et de chaînes d'or jaune, couvraient le pavé en groupes serrés. En regardant autour de moi, j'aperçus encore une femme agenouillée qui s'éventait, et derrière l'éventail je découvris les yeux moqueurs de milady. Je me penchai vers elle, et elle me dit à l'oreille avec un souffle languissant : — *Delightful !*

— Au nom de Dieu ! lui dis-je tout bas, demeurez sérieuse, ne riez pas ; autrement on nous mettra à la porte. Mais, prières et instances, rien n'y fit. Heureusement qu'on ne comprenait pas notre langage, car lorsque milady se leva et nous suivit à travers la foule jusqu'au maître-autel, elle s'abandonna à ses folles boutades, sans plus d'égards que si nous eussions été seuls sur les Apennins. Elle se moqua de tout, et même les pauvres tableaux des murailles ne furent pas à l'abri de ses traits.

— Voyez donc, dit-elle, lady Ève, née de la côte, comme elle devise avec le serpent. Ce fut une fort bonne idée du peintre d'avoir donné au serpent une tête et un visage d'homme ; cependant il eût été encore plus spirituel de parer de moustaches militaires ce visage séducteur. Voyez là-bas, docteur, l'ange qui annonce à la bienheureuse vierge son respectable état, et qui sourit en même temps avec tant d'ironie. Je sais

ce que pense ce ruffiano. Et cette Marie, aux pieds de laquelle s'agenouille, avec ses cadeaux d'encens et d'or, la sainte alliance de l'Orient, est-ce qu'elle ne ressemble pas à la Catalani?

Signora Francesca, qui, ne connaissant pas l'anglais, ne comprit de tout ce babillage que le mot *Catalani*, se hâta de remarquer que la dame dont notre amie parlait avait aujourd'hui réellement perdu la plus grande partie de sa renommée. Notre amie ne se laissa pas déranger, et continua à commenter, même les tableaux de la passion, y compris le crucifiement, morceau capital, dans lequel on avait représenté, entre autres, trois personnages sots et inactifs, qui assistaient, fort à leur aise, au martyre du dieu : milady voulait à toute force que ce fussent les commissaires subdélégués d'Autriche, de Russie et de France. Ce fut saint Joseph qui eut à souffrir le plus. Elle fit les observations les plus folles sur une Fuite en Égypte, où Marie, avec le bambin, est assise sur l'âne, pendant que le conducteur, saint Joseph, trotte derrière. Milady soutint que le peintre avait voulu exprimer une certaine conformité entre ce conducteur et le quadrupède. Tous deux, en effet, laissaient tomber les longues oreilles de leurs têtes mélancoliquement courbées. — Oh! quel embarras inouï est celui de ce pauvre homme! s'écria Mathilde. S'il croit que le bon Dieu a daigné se faire son collaborateur, il a de quoi se donner au diable; s'il ne le croit pas, il est hérétique, et revient au diable tout de même. Quel

effroyable dilemme ! C'est pour cela qu'il baisse si tristement la tête. Et ils ont encore orné cette tête d'une auréole qui ne ressemble pas mal à des cornes rayonnantes. Que le sort de ce pauvre conducteur d'âne me touche ! Jamais, jusqu'à ce jour, je ne m'étais sentie aussi émue dans une église.

Pourtant, les vieilles fresques que laissaient voir sur les murs les ouvertures du drap rouge eurent, jusqu'à un certain point, par leur sérieux intime, le pouvoir de réduire au silence la moquerie britannique. Il y avait là des figures de ces temps héroïques de Lucques dont il est question si souvent dans les ouvrages de Machiavel, le Salluste romantique, et dont l'esprit s'exhale avec tant de feu des chants du Dante, l'Homère du catholicisme. Les sentiments rigides et les pensées barbares du moyen âge parlent haut sur ces physionomies, encore qu'on sente flotter sur plus d'une bouche muette de jeune homme le riant aveu que toutes les roses ne furent pas alors de pierre, ni toutes voilées de crêpe. Les paupières dévotement baissées de mainte madone de ce temps laissent échapper de même un clignement amoureux, aussi fripon que celui qu'on découvre dans les yeux d'une sainte de nos jours. Mais c'est, dans tous les cas, un esprit élevé qui nous plaît dans ces vieux tableaux florentins ; c'est le vrai caractère héroïque que nous reconnaissons aussi dans les statues de marbre des dieux grecs, et qui ne consiste pas, comme nos esthéthiques le prétendent, dans un calme éternel sans pas-

sion, mais, au contraire, dans une éternelle passion sans trouble. Ce vieil esprit florentin se révèle encore, peut-être comme un retentissement traditionnel, dans quelques tableaux à l'huile d'une époque postérieure, qui sont suspendus dans le dôme, à Lucques. Je fus surtout charmé par une Noce de Cana, d'un élève d'André del Sarto, ouvrage d'ailleurs un peu durement peint, et modelé avec raideur. Le Sauveur est assis entre la tendre et belle fiancée, et un pharisien, dont la figure, semblable à une table de pierre de la loi, s'étonne de voir le grand prophète qui se mêle avec sérénité aux heureux, et régale la société de miracles plus grands encore que les miracles de Moïse; car celui-ci ne put, quelque fort qu'il frappât le rocher, en faire sortir que de l'eau, tandis que l'autre n'eut qu'un mot à dire, et les cruches se remplirent du meilleur vin. Bien plus tendre, et presque d'une couleur vénitienne, est le tableau d'un inconnu, suspendu à côté, et où le coloris le plus aimable est éteint d'une façon singulière par le sentiment douloureux qui y domine. Il représente Marie-Madeleine prenant une livre d'onguent du nard le plus précieux, dont elle parfuma les pieds de Jésus, qu'elle essuya ensuite avec ses cheveux. Le Christ est assis là, au milieu du cercle de ses disciples, dieu beau et spirituel, douloureusement affecté comme un homme. Il sent un frisson de pitié pour son propre corps, qui subira bientôt tant de souffrances, et auquel on rend dès à présent l'honneur des parfums, réservé

par l'usage aux morts, et qui lui appartient déjà aujourd'hui. Il laisse tomber un sourire triste sur cette femme agenouillée qui, poussée par un pressentiment d'inquiétude amoureuse, accomplit cet acte charitable. Cet acte ne sera jamais oublié tant qu'il y aura des hommes souffrants, et ses parfums qui ont déjà embaumé tant de siècles, se répandront aussi sur les générations de l'avenir. A l'exception du disciple selon le cœur du Christ, et qui, seul, nous rapporte cette action, aucun des apôtres n'en paraît comprendre le sens; et l'apôtre à barbe rousse semble même, comme dans l'Écriture, demander d'une manière chagrine pourquoi l'on n'a pas vendu ce nard trois cents deniers, qu'on aurait distribués aux pauvres. Cet apôtre économe est celui-là même qui tient les cordons de la bourse. L'habitude des affaires d'argent l'a tellement émoussé pour tout ce qui est parfum d'amour désintéressé, qu'il le troquerait contre des deniers, dans un but utile. Aussi bien, est-ce ce changeur de deniers qui trahit le Sauveur pour 30 deniers d'argent. Ainsi, l'Évangile a signalé symboliquement, dans l'histoire de ce banquier des apôtres, la puissance de séduction qui nous tend un piége dans tout sac d'argent, et il nous a mis en garde contre les hommes d'argent: tout riche est un Judas Iscariote.

—Vous faites, cher docteur, la grimace mal dissimulée d'un croyant, me dit milady. Je viens de vous observer, et, pardonnez-moi si je vous offense, mais vous aviez tout l'air d'un bon chrétien.

— Entre nous, je le suis; oui, le Christ...

— Allez-vous croire peut-être que c'est un dieu?

— Cela va sans dire, ma bonne Mathilde. C'est le dieu que j'aime le plus; non parce qu'il est un dieu légitime, dont le père était déjà dieu, et gouverna le monde depuis un temps immémorial, mais parce que, bien qu'il soit né dauphin du ciel, il a pourtant les sentiments démocratiques, et n'aime pas le faste courtisanesque, et puis parce qu'il n'est pas le dieu d'une aristocratie de pharisiens doctrinaires ni de lansquenets galonnés, mais bien un modeste dieu du peuple, un bon Dieu citoyen. En vérité, si le Christ n'était pas encore dieu, je donnerais ma voix pour qu'il le fût, et bien plus volontiers qu'à un dieu absolu et imposé, je lui obéirais, à lui, le dieu élu, le dieu de mon choix.

# VIII

L'archevêque, vieillard grave, célébra lui-même la messe, et je dois l'avouer de bonne foi, non-seulement moi, mais en quelque sorte milady aussi, nous fûmes secrètement touchés par l'esprit qui respire dans cet acte religieux, et par la dignité de cet homme vieux qui l'accomplissait. — Oui, tout homme âgé est d'ailleurs par lui-même un prêtre, et les cérémonies de la messe catholique sont en même temps d'une si grande antiquité, qu'elles sont peut-être la seule chose qui se soit conservée depuis l'enfance du monde, et réclame la piété de tous les hommes, comme souvenir de nos premiers ancêtres. — Voyez-vous, milady, lui dis-je, chaque mouvement que vous apercevez ici, la manière de joindre les mains, d'étendre les bras, ces génuflexions, ces ablutions, ce droit d'être encensé, ce calice, même tout l'habillement de cet homme, depuis la mitre jusqu'à la frange de l'étole, tout cela est du vieil égyptien; ce sont les restes d'un sacerdoce sur l'étonnante existence duquel les plus anciens documents ne nous rapportent que peu de chose, du sacerdoce le plus antique,

qui découvrit la première sagesse, inventa les premiers dieux, fixa les premiers symboles, et par qui l'humanité...

— Fut trompée pour la première fois, ajouta milady d'un ton amer, et je crois, docteur, que de ce premier âge du monde il ne nous est rien resté que quelques tristes formules de fourberie; et elles sont encore efficaces aujourd'hui. Voyez-vous en effet là-bas ces figures si sottement sombres, et cet individu qui se tient bêtement à genoux, et qui, avec son bec largement ouvert, a l'air si ultrà imbécile!

— Pour l'amour de Dieu! lui répondis-je doucement, qu'importe que cette tête soit si peu éclairée par la raison! que nous fait cela, à nous? qu'est-ce qui nous irrite là dedans? ne voyez-vous pas tous les jours des bœufs, des vaches, des chiens, des ânes qui sont aussi bêtes, sans que cet aspect dérange le moins du monde votre tranquillité d'humeur, et vous emporte à des mouvements bilieux!

— Hélas! s'écria milady, c'est toute autre chose; ces animaux portent des queues par derrière, et je me fâche de voir que ce drôle, qui est aussi bestialement bête qu'eux, n'ait pourtant pas une queue par derrière.

— Oui, c'est toute autre chose, milady.

## IX

Il y eut après la messe encore des choses de toute espèce à voir et à entendre, surtout le sermon d'un moine grand et carré, dont la face hardie, impérieuse, antiquement romaine, jurait si étrangement avec son grossier froc de mendiant, que cet homme avait l'air d'un empereur de la pauvreté. Il prêcha sur le ciel et l'enfer, et entra quelquefois dans l'enthousiasme le plus furieux. Sa description du ciel fut chargée dans un style tant soit peu barbare, et il y eut beaucoup d'or, d'argent, de pierreries, de mets recherchés et de vins des meilleures crûs : sa bouche humait alors avec un air d'élu, et il se démenait avec délices dans sa robe quand, parlant des petits anges à petites ailes blanches, il se figurait être lui-même un petit ange à petites ailes blanches. Sa peinture de l'enfer fut moins divertissante et même d'un sérieux un peu pratique. Cet homme était là beaucoup plus dans son élément. Il s'échauffa surtout à propos des pécheurs qui ne croient plus aussi chrétiennement aux vieilles flammes de l'enfer, et prétendent même qu'elles se sont un peu refroidies dans les der-

niers temps, et s'éteindront bientôt tout à fait. — Et si l'enfer était sur le point de s'éteindre, s'écria-t-il, je raviverais avec mon haleine les derniers charbons étincelants, pour leur rendre leurs flammes et leur ardeur antiques. — En entendant la voix qui, semblable au vent du nord, hurlait ces paroles, en voyant le visage en feu, le cou rouge à carrure de buffle, et les larges poings de l'homme, on ne pouvait tenir pour une hyperbole cette menace infernale.

— *I like this man* (j'aime cet homme), dit milady.

— Vous avez bien raison, répondis-je, et il me plaît bien plus que beaucoup de nos doucereux médecins d'âme à méthode homéopathique, qui délaient un dix-millième de raison dans un seau d'eau morale, et nous administrent cette décoction tous les dimanches.

— Oh! oui, docteur, j'ai du respect pour son enfer; mais je n'ai pas grande confiance dans son ciel, d'autant plus que j'ai conçu de très-bonne heure des doutes secrets à l'aspect du ciel. Étant encore fort petite, à Dublin, je me couchais souvent sur le dos, dans le gazon, et me demandais si le ciel pouvait réellement contenir autant de magnificences qu'on le disait. Mais, pensais-je, comment se fait-il que, de toutes ces magnificences, il n'en tombe jamais rien par terre, par exemple un pendant d'oreille en diamant ou un collier de perles, ou au moins un morceau de gâteau d'ananas, tandis qu'il ne nous vient toujours de là-haut que de la

grêle, de la neige ou de la pluie ordinaire? Cela n'est pas dans l'ordre, me disais-je...

— Pourquoi dire cela, milady? Pourquoi, plutôt, ne pas taire ces doutes? Les incrédules qui n'admettent pas le ciel ne devraient pas faire de prosélytes. Il est moins blâmable et même digne d'éloges, le prosélytisme de ces gens qui ont un ciel superbe dont ils ne veulent pas garder en égoïstes les splendeurs pour eux seuls, qui invitent en conséquence leur prochain à en venir prendre sa part, et n'ont pas de cesse que celui-ci n'ait accepté leur bienveillante invitation.

— Je me suis toujours étonnée, docteur, que la plupart des riches de cette espèce que nous voyons affairés avec tant de zèle, comme membres des sociétés de conversion à rendre digne du ciel quelque vieux mendiant juif, pour y jouir de son aimable société, ne pensent pourtant jamais à lui faire partager dès à présent leurs jouissances sur cette terre, et par exemple ne l'invitent jamais pendant l'été à leurs maisons de campagne, où il y a certainement de friands morceaux que le pauvre diable savourerait avec autant de plaisir que s'il les avait dans le ciel.

— Cela s'explique, milady. Les jouissances célestes ne leur coûtent rien, et c'est un double plaisir de pouvoir rendre heureux à si bon marché notre prochain. Mais les incrédules, à quelles jouissances peuvent-ils inviter quelqu'un?

— A rien, docteur, si ce n'est à un long et tranquille

sommeil, qui peut encore parfois être d'un grand prix pour un malheureux, surtout quand il vient d'être un peu trop persécuté par de pressantes invitations pour le ciel.

La belle personne dit ces paroles avec un accènt piquant et amer, et ce ne fut pas sans quelque sérieux que je lui répondis : — Chère Mathilde, dans mes actions sur cette terre, je m'inquiète fort peu de l'existence du ciel et de l'enfer ; je suis trop grand et trop orgueilleux pour que l'ambition des récompenses célestes ou la crainte des peines infernales puisse me diriger. Je tends vers le bien, parce qu'il est beau et m'attire d'une façon irrésistible, et je déteste le mal, parce qu'il est laid et me répugne. Étant encore écolier, quand je lus Plutarque (et je le lis encore aujourd'hui tous les soirs dans mon lit, et il me vient souvent des envies de sauter à bas et de prendre la poste pour devenir un grand homme), je fus dès lors charmé par le trait de cette femme qui courut par les rues d'Alexandrie avec une outre pleine d'eau dans une main, et une torche allumée dans l'autre, criant aux hommes qu'elle voulait avec cette eau éteindre l'enfer, et avec cette torche incendier le ciel, afin que désormais on ne s'abstînt plus du mal par la seule crainte du châtiment, et qu'on ne pratiquât plus le bien en vue des récompenses. Toutes nos actions doivent jaillir de la source d'un amour désintéressé, qu'il existe ou non continuation d'existence après la mort.

— Alors, vous ne croyez donc pas à l'immortalité?

— Oh! vous êtes subtile, milady! Moi, en douter? moi dont le cœur pousse chaque jour des racines plus profondes dans les milliers de siècles du passé et de l'avenir; moi qui suis un des hommes les plus éternels, dont chaque souffle est une vie éternelle, chaque pensée une étoile éternelle..., je ne croirais pas à l'immortalité!

— Je pense, docteur, qu'il faut une bonne dose de vanité et de présomption pour, après avoir joui sur cette terre de tant de bonnes et belles choses, demander encore au bon Dieu l'immortalité par-dessus le marché! L'homme, cet aristocrate parmi les animaux, qui se croit meilleur que toutes les autres créatures, voudrait bien arracher aussi au roi du monde ce privilége d'éternité, par des chants, des louanges, des génuflexions et des prières courtisanesques... Oh! je sais bien ce que signifie votre mouvement de lèvres, monsieur l'immortel!

# X

Signora nous pria de l'accompagner au couvent où l'on conserve la croix miraculeuse, la croix la plus remarquable de toute la Toscane. Et il était temps que nous quittassions la cathédrale, car les folies de milady auraient fini pourtant par nous jeter dans quelque embarras. C'était une source intarissable de verve caustique, rien que saillies délicieusement extravagantes, aussi téméraires que de jeunes chats qui bondissent au soleil de mai. Au sortir de l'église, elle trempa trois fois le doigt dans l'eau bénite, m'aspergea chaque fois, et murmura : — *Dam zeffardeyim Kinnim !* ce qui, suivant elle, est la formule arabe au moyen de laquelle les sorcières changeaient un homme en bête.

Sur la place du Dôme, manœuvraient une grande quantité de troupes en uniforme presque autrichien, et commandées à l'allemande ; du moins, j'entendis en allemand les commandements : *Présentez armes! arme au pied! en joue! tournez à droite! halte!* Je crois que

chez tous les Italiens, ainsi que chez quelques autres peuples d'Europe, on commande en allemand. Devons-nous en tirer, nous autres Allemands, quelque vanité? Avons-nous tellement commandé dans le monde, que l'idiome allemand en soit devenu la langue du commandement? ou bien, nous laissons-nous tellement commander, que ce soit la langue allemande que l'obéissance servile comprenne le mieux?

Milady ne paraît nullement amie des parades et des revues; elle nous en éloigna avec une crainte ironique. —Je n'aime pas, dit-elle, le voisinage de pareils hommes avec leurs sabres et leurs fusils, surtout quand ils marchent en ligne et en grand nombre, comme dans les manœuvres extraordinaires. Si dans ces quelques mille hommes, il y en avait un qui devînt subitement fou, et m'étendît morte sur la place avec l'arme qu'il tient toute prête à la main! Ou bien, si quelque autre, devenant tout d'un coup raisonnable, se disait : — « Qu'as-tu à risquer, à perdre, quand bien même on t'ôterait la vie? Cet autre monde qu'on nous promet après la mort, peut ne pas être aussi brillant qu'on le dit, on peut s'y trouver aussi mal que possible, mais on ne pourra t'y donner moins que tu ne reçois ici-bas, moins de six kreutzers par jour... Allons, passe-toi cette fantaisie, et tue-moi cette petite Anglaise au nez impertinent! » Ne suis-je donc pas là dans le plus grand danger? Si j'étais roi, je partagerais mes soldats en deux classes. Les uns, je les ferais croire à l'immortalité de l'âme, pour qu'ils eussent

du courage dans le combat, et ne redoutassent pas la mort, et je les emploierais uniquement à la guerre. Les autres, je les réserverais pour les parades et les revues; et, afin qu'il ne vînt pas à l'esprit de ceux-ci qu'ils ne risqueraient rien à tuer quelqu'un pour passer le temps, je leur défendrais, sous peine de mort, de croire à l'immortalité de l'âme; je leur donnerais même encore un peu de beurre avec leur pain de munition, pour leur faire aimer la vie. Tout au contraire, pour les premiers, ces héros immortels, je leur rendrais la vie très-amère, afin qu'ils apprissent à la mépriser comme il faut, et à considérer la bouche des canons comme l'entrée d'un monde meilleur.

— Milady, lui dis-je, vous seriez un mauvais souverain. Vous savez peu régner, et vous n'entendez absolument rien en politique. Si vous aviez lu mes *Annales politiques*...

— Je comprends tout cela peut-être mieux que vous, cher docteur. De très-bonne heure, j'ai cherché à m'instruire là-dessus. Quand j'étais encore petite, à Dublin...

— Et que j'étais couchée sur le dos, dans l'herbe, et que je réfléchissais, ou que je ne réfléchissais pas, comme à Ramsgate...

Un regard, semblable à un léger reproche d'ingratitude, tomba des yeux de Milady; mais elle se remit à sourire, et continua elle-même la phrase que je venais de continuer à sa place : — Quand j'étais encore petite,

à Dublin, et que je pouvais m'asseoir sur un petit coin du tabouret où ma mère appuyait ses pieds, j'avais toujours à l'importuner de toutes sortes de questions sur ce que les tailleurs, les cordonniers, les boulangers, enfin tout le monde avait à faire dans le monde. Et ma mère m'expliqua que les tailleurs faisaient les habits; les cordonniers, les souliers; les boulangers, le pain... Et quand je demandai ensuite ce que faisaient les rois, ma mère me répondit, ils gouvernent. — Sais-tu bien, chère maman, lui dis-je alors, que si j'étais roi, j'essaierais une fois de passer tout un jour sans gouverner, pour voir quelle mine aurait alors le monde. — Ma chère enfant, répondit ma mère, c'est ce que font aussi beaucoup de rois, et l'on s'en aperçoit bien.

— En vérité, milady, votre mère avait raison. Il y a surtout ici en Italie de ces rois, et l'on s'en aperçoit bien par exemple à Naples...

— Mais, cher docteur, il ne faut pas trop en vouloir à un semblable roi italien s'il lui arrive souvent de ne pas gouverner de tout le jour à cause de la chaleur excessive. Il serait seulement à craindre que les carbonari ne profitassent d'un pareil jour, car j'ai surtout remarqué dans ces derniers temps que les révolutions avaient toujours éclaté ces jours-là où l'on ne gouvernait pas. Si les carbonari venaient une fois à se tromper, et à croire que c'est jour ingouvernementé, tandis que, contre toute attente, on gouvernerait, ils y perdraient leurs têtes. Les carbonari ne peuvent donc y mettre assez de

prudence, et il leur importe de remarquer bien exactement le temps convenable. Mais, au contraire, le plus grand art de la politique des rois consiste à bien tenir secrets les jours où ils ne gouvernent pas, et à se mettre quelquefois ces jours-là sur la chaise gouvernementale, ne fût-ce que pour tailler des plumes ou cacheter des lettres, ou régler du papier blanc, le tout pour l'apparence, afin que le peuple du dehors, qui regarde curieusement par les fenêtres du palais, croie très-certainement qu'il est gouverné.

Pendant que ces observations se jouaient sur la jolie bouche fine de Mathilde, un sourire de béatitude épanouie flottait sur les lèvres roses de Francesca. Elle parlait peu; mais sa démarche n'avait plus cet air contrit de bienheureuse abnégation du soir précédent; elle s'avançait plutôt avec une victorieuse assurance; chaque pas semblait une fanfare de trompettes. C'était pourtant un triomphe plus spirituel que temporel qui s'annonçait dans tous ses mouvements; elle ressemblait presque à une église triomphante, et autour de sa tête rayonnait une auréole invisible. Mais ses yeux, souriant comme au travers des larmes, avaient repris un enfantillage tout mondain, et dans cette foule bariolée dont les flots roulaient autour de nous, pas une seule pièce d'habillement n'échappa à son regard scrutateur. *Ecco!* était alors son exclamation. Quel shawl! le marchese doit me donner un pareil cachemire pour me faire un

turban quand je danseraî Roxelane. Ah! et puis il m'a promis aussi une croix en diamants!

Pauvre Gumpelino! tu te décideras facilement pour le turban, mais la croix te fera passer plus d'une heure amère. Mais signora te tourmentera pendant si longtemps, que tu finiras par te soumettre au supplice de la croix.

## IX

L'église où l'on fait voir la croix miraculeuse de Lucques, appartient à un cloître dont je ne me rappelle pas le nom.

Lors de notre entrée dans l'église, il y avait devant le maître-autel une douzaine de moines agenouillés et priant en silence. Seulement ils jetaient de temps à autre, comme en chœur, quelques paroles entrecoupées qui résonnaient d'une manière presque effrayante dans les galeries solitaires. L'église était sombre, et de petites fenêtres peintes laissaient seules tomber un jour diapré sur les têtes chauves et sur les frocs bruns. Des lampes de cuivre jetaient une lumière avare sur les fresques noircies et sur les tableaux d'autel; des murs sortaient çà et là des têtes de saints de bois, peintes crûment, et auxquelles la lumière douteuse prêtait comme un ricanement de vie. Milady se mit à crier, et montra sous nos pieds une pierre funéraire présentant en relief la raide figure d'un évêque, avec mître, crosse, les mains jointes et le nez cassé. — Hélas! nous dit-elle tout bas, je viens

moi-même de heurter rudement ce nez de pierre, et, à présent, il va m'apparaître cette nuit avec son nez écrasé.

Le sacristain, moine pâle et jeune, nous montra la croix merveilleuse et nous raconta les miracles qu'elle avait faits. Capricieux comme je suis, je n'ai peut-être pas fait en cette occasion une figure d'incrédule; j'ai de temps à autre des accès de foi aux miracles, surtout là où le lieu et l'heure la favorisent. Je crois alors que tout, dans ce monde, est miracle, et que l'histoire universelle est une légende. Fus-je atteint de la foi contagieuse de Francesca, qui baisa la croix avec un emportement d'exaltation? Mais je me sentis en même temps choqué par la raillerie non moins emportée de la mordante Anglaise. Peut-être cette disposition railleuse me blessa-t-elle, d'autant plus que je ne m'en sentais pas tout à fait exempt moi-même, et qu'elle me semblait alors quelque chose de peu louable. On ne peut nier en effet que la moquerie, le plaisir de la contradiction, porte en soi quelque chose de méchant, tandis que le sérieux s'allie davantage avec les meilleurs sentiments : la vertu, l'amour de la liberté et l'amour lui-même, sont fort sérieux. Pourtant, il y a des cœurs où la plaisanterie et le sérieux, la malice et la bonté, la verve pétulante et la morgue, s'amalgament d'une façon si bizarre, qu'il est difficile de les juger. Un semblable cœur se trouvait dans le sein de Mathilde; quelquefois c'était une froide île de glace dont le sol poli comme un miroir laissait jaillir des palmiers languissants; et souvent aussi c'était un

volcan d'enthousiasme dont la flamme était étouffée tout d'un coup sous un rire éclatant comme une avalanche de neige. Elle n'était pas du tout méchante, et avec tout son débordement, nullement sensuelle, je crois même qu'elle n'avait compris dans la sensualité que le côté plaisant, pour s'en amuser comme d'une folle comédie de marionnettes. C'était une envie humoristique, une aimable curiosité de voir tel ou tel original dans des moments de passion. Cela explique sa liaison avec le marchese Gumpelino. Combien différente était Francesca ! Dans ses pensées, dans ses sentiments régnait l'unité catholique. Le jour, c'était une lune languissante; la nuit, c'était un soleil ardent... Lune de mes jours! soleil de mes nuits! je ne te reverrai jamais.

— Vous avez raison, dit milady, je crois à l'efficacité miraculeuse d'une croix. Je suis convaincue que si le marchese ne lésine pas trop sur les brillants de la croix promise, il fera certainement un brillant miracle chez signora. Celle-ci finira par en être tellement éblouie, qu'elle deviendra amoureuse de son nez. J'ai souvent aussi entendu parler de la vertu miraculeuse de certaines croix qui pouvaient d'un honnête homme faire un misérable.

Ce fut ainsi que la jolie femme se moqua de tout. Elle fit de la coquetterie avec le pauvre sacristain; adressa encore de drôles d'excuses à l'évêque au nez cassé, en le priant le plus poliment du monde de vouloir bien ne pas se déranger pour lui rendre sa visite, et quand nous

arrivâmes au bénitier, elle voulut à toute force essayer une seconde fois de me changer en bouc.

Était-ce réellement l'effet de la disposition que m'inspirait le lieu, ou voulais-je repousser aussi vivement que possible cette plaisanterie qui me blessait au fond? Bref, je me jetai dans le pathétique consacré, et lui dis: — Milady, je n'aime pas les femmes qui se moquent de la religion. Les belles femmes qui n'ont pas de religion, sont des fleurs sans parfum. Elles ressemblent à ces froides et vides tulipes qui, dans leurs pots de porcelaine chinoise, ont elles-mêmes l'air si porcelaine, et qui, si elles pouvaient parler, nous démontreraient certainement comme quoi elles sont nées très-naturellement d'un oignon, comme c'est chose suffisante ici-bas de ne pas sentir mauvais, et d'ailleurs, quant au parfum, qu'une fleur raisonnable n'en a aucunement besoin.

Milady, au seul mot de tulipe, se livra à l'agitation la plus emportée; et, pendant que je parlais, son idiosyncrasie contre cette fleur agit avec tant de force, que, de désespoir, elle se boucha les oreilles. C'était moitié comédie et certainement aussi moitié sérieux, qui fit qu'à la fin elle me jeta un regard dédaigneux, et me dit du ton le plus amèrement railleur de son cœur: — Et vous, chère fleur, laquelle des religions existantes avez-vous?

— Moi, milady, je les ai toutes: le parfum de mon âme s'élève jusqu'aux cieux, où il fait pâmer de plaisir même les dieux immortels!

# XII

Signora, qui ne pouvait comprendre notre conversation, que nous faisions presque toujours en anglais, imagina, Dieu sait comment ! que nous disputions sur la supériorité de nos patries respectives. Elle se mit à louer les Anglais aussi bien que les Allemands, quoiqu'elle tînt au fond du cœur les premiers pour fous et les seconds pour bêtes. Elle avait fort mauvaise opinion de la Prusse, dont le pays, selon sa géographie à elle, était situé bien par delà l'Anglelerre et l'Allemagne ; elle pensait surtout fort mal à l'endroit du roi de Prusse, le grand Federigo, que son ennemie, la signora Serafina, avait dansé l'année précédente, dans son ballet de bénéfice. Chose étrange, que ce roi, le grand Frédéric, vive toujours sur les théâtres italiens, et dans la mémoire du peuple d'Italie. . . . . . .

— *Dam zefardeyim kinnim*, dit milady, lorsque nous passâmes auprès du bénitier, mais elle ajouta tout de suite : non, il n'est pas besoin de métamorphoser pour le moment cet homme en bête, non-seulement parce qu'il change d'opinion tous les dix pas,

et qu'il se contredit sans cesse; mais c'est qu'il en vient aujourd'hui à se faire convertisseur, et je crois même que c'est un jésuite déguisé. Il faut, pour ma sûreté, que je fasse maintenant des grimaces de dévotion, si je ne veux pas qu'il me livre à ses cohypocrites en Loyola, à ces dilettanti de la sainte inquisition, qui me brûleront en effigie, vu que la police ne leur permet pas encore de jeter les personnes même au feu. Ah! révérend docteur! n'allez pas croire que je sois aussi raisonnable que j'en ai l'air. Je ne manque pas tout à fait de religion, je ne suis pas une tulipe; au nom du ciel, pas une tulipe! pour l'amour de Dieu, pas une tulipe! Je croirai plutôt tout, tout ce qu'on voudra. Je crois dès à présent le plus essentiel de ce qui est écrit dans la Bible, je crois qu'Abraham a engendré Isaac, et Isaac Jacob, et Jacob Juda, et aussi que celui-ci a connu sa bru Tamar sur la grande route. Je crois aussi que Loth but trop avec ses filles. Je crois que la femme de Putiphar a retenu dans ses mains le manteau du chaste Joseph. Je crois que les deux anciens qui surprirent Susanne au bain étaient très-vieux. Je crois encore que le patriarche Jacob a commencé par tromper son frère, et ensuite son beau-père; que le roi David a donné à Uri une bonne place à l'armée; que Salomon se donnait mille femmes, et se plaignait ensuite que tou était vanité. Je crois aussi aux dix commandements, e en observe même le plus grand nombre. Je ne convoite pas le bœuf de mon voisin, ni sa servante ni sa vache,

ni son âne. Je ne travaille pas le jour du sabbat, le septième où Dieu s'est reposé, et même, par précaution, comme on ne sait plus au juste quel fut ce septième jour de repos, je ne fais souvent rien de toute la semaine. Quant aux commandements du Christ, j'ai toujours pratiqué le plus important, celui qui commande d'aimer ses ennemis; car, hélas! les hommes que j'ai le plus aimés ont toujours été, sans que je m'en doutasse, mes plus cruels ennemis.

— Au nom de Dieu, Mathilde, ne pleurez pas! m'écriai-je, quand j'entendis un son de l'amertume la plus douloureuse percer dans ces folles moqueries. Je connaissais déjà ce son, qui faisait toujours vibrer violemment, mais jamais bien longtemps, le spirituel cœur de cristal de cette singulière créature; et je savais que, si facilement qu'il résonnât, il était aussi facilement étouffé par la première bonne bouffonnerie qu'on lui offrait, ou qui lui passait à elle-même dans l'esprit. Pendant qu'appuyée contre le portail du cloître, elle pressait sa joue brûlante sur les pierres froides, et qu'avec ses longs cheveux elle essuyait une trace de larme, j'essayai de rappeler sa bonne humeur, en cherchant, dans la manière ironique qui lui était propre, à mystifier la pauvre Francesca, et en rapportant à celle-ci les nouvelles les plus importantes de la guerre de sept ans qui parut l'intéresser fortement, et qu'elle ne croyait pas encore finie. Je lui racontai beaucoup de choses curieuses du grand Federigo, le spirituel cuistre, César en

guêtres, qui inventa la monarchie prussienne, jouait joliment de la flûte dans sa jeunesse, prenait beaucoup de tabac, et faisait aussi des vers français. Francesca me demanda qui serait vainqueur des Prussiens ou des Allemands? Car, ainsi que je l'ai fait remarquer, elle regardait les premiers comme un tout autre peuple; et il est vrai que d'ordinaire, en Italie, on ne comprend sous le nom d'Allemands que les Autrichiens. Signora ne s'émerveilla pas médiocrement quand je lui dis que, moi-même, j'avais longtemps vécu dans la *capitale della Prussia*, à *Berelino*, ville qui est située tout en haut dans la géographie, non loin du pôle glacial. Elle frissonna quand je lui peignis les dangers auxquels on est exposé quelquefois, quand les ours de la mer Glaciale vous rencontrent dans la rue. — Car il y a, ma chère Francesca, lui dis-je, beaucoup trop d'ours en garnison au Spitzberg, et ils viennent souvent passer un jour à Berlin par patriotisme, pour voir jouer *l'Ours et le Pacha;* ou bien ils vont chez Beyermann, au café Royal, faire bonne chère et boire du champagne, ce qui leur coûte souvent plus d'argent qu'ils n'en ont apporté, auquel cas un des ours reste attaché là jusqu'à ce que ses camarades reviennent et paient, d'où est venu le mot: « enchaîner un ours. » Beaucoup d'ours demeurent dans la ville même. On peut même dire que la ville doit son origine aux ours, et que c'est pour cela qu'elle s'appelle *Berlin;* car l'ours s'appelle en allemand *barlein*. Du reste, les ours de la ville sont

assez apprivoisés, et quelques-uns, entre autres, civilisés au point d'écrire les plus belles tragédies et la musique la plus sublime. Les loups y sont communs aussi, et comme ils portent, à cause du froid, des pelisses de mouton de Varsovie, il est plus difficile de les reconnaître. Les oies du Nord y voltigent çà et là, et chantent des airs de bravoure, et les rennes, *dilettanti* de haute ramure, courent tout autour en faisant les connaisseurs. Au surplus les Berlinois vivent avec modération, et sont laborieux : un grand nombre se plongent jusqu'au nombril dans la neige, et écrivent de la dogmatique, des livres édifiants, des légendes religieuses pour de jeunes demoiselles, des catéchismes, des sermons pour tous les jours de l'année, des poésies d'Eloha, et avec cela ils sont très-moraux, car ils sont enfoncés jusqu'au nombril dans la neige.

— Les Berlinois sont donc chrétiens? s'écria Francesca, tout étonnée.

— Leur christianisme, *bellissima signora*, a quelque chose de particulier. Au fond, ils n'en ont pas du tout, et puis, ils sont trop raisonnables pour le pratiquer sérieusement. Mais comme ils savent que le christianisme est nécessaire dans un État, pour que les sujets obéissent avec une charmante humilité, et pour qu'en outre on ne vole et ne tue pas trop, ils cherchent du moins, à grand renfort d'éloquence, à convertir leur prochain au christianisme; ils veulent, pour ainsi dire, trouver des remplaçants dans une religion dont ils souhaitent le maintien, et dont

l'exercice rigoureux leur est trop pénible à eux-mêmes. Dans cet embarras, ils mettent à profit la ferveur des juifs pauvres, beaucoup de ceux-ci deviennent chrétiens à leur place, et comme, pour de l'argent et de bonnes paroles, ces pauvres juifs se laissent employer à tout ce qu'on veut, ils sont déjà si bien exercés dans le christianisme, qu'ils commencent à crier fort régulièrement à l'incrédulité, combattent à mort pour la Trinité, à laquelle même ils croient pendant la canicule, se prennent de rage contre les rationalistes, parcourent le pays comme missionnaires et espions de la foi, colportent de petits traités édifiants, roulent le mieux les yeux dans les églises, font les grimaces les plus hypocrites, et réussissent si bien dans le bigotisme, que la jalousie de métier s'en mêle déjà, que les anciens maîtres de la corporation, les chrétiens pur sang, commencent à se plaindre en secret de ce que le christianisme est maintenant passé tout entier dans les mains des juifs.

## XIII

Si je ne fus pas compris par signora je le serai certainement beaucoup mieux par toi, cher lecteur. Milady aussi me comprit, et cela réveilla sa bonne humeur. Cependant quand je voulus, peut-être avec un air sérieux, payer tribut à l'opinion générale que le peuple a besoin d'une religion positive, elle ne put s'empêcher de me contredire avec sa manière ordinaire.

Il faut que le peuple ait une religion! s'écria-t-elle. Voilà ce que ne cessent de prêcher mille et mille langues imbéciles et hypocrites...

— Et cependant cela est vrai, milady. Comme une mère ne peut satisfaire avec la simple vérité à toutes les questions de l'enfant, parce que l'intelligence de celui-ci ne le permet pas encore, il faut aussi qu'on ait là une religion positive, une église, pour faire à toutes les questions par trop métaphysiques du peuple, des réponses bien precises qui tombent sous les sens, selon sa force de conception.

— Oh! fi, docteur! votre comparaison même me rappelle une histoire qui, à la fin, ne parlerait pas en

faveur de votre opinion : Quand j'étais encore petite, à Dublin...

— Et que j'étais couchée sur le dos...

— Mais, docteur, on ne peut, avec vous, parler raisonnablement. Ne ricanez pas avec cette impudence, et écoutez-moi. Quand j'étais encore petite, à Dublin, et assise aux pieds de ma mère, je lui demandai un jour ce qu'on faisait des vieilles pleines lunes. — Ma chère enfant, répondit ma mère, le bon Dieu prend le marteau à sucre et casse les vieilles pleines lunes en morceaux pour en faire les petites étoiles. — On ne saurait reprocher à ma mère cette explication évidemment fausse, puisque, avec les connaissances les plus complètes en astronomie, elle n'aurait pu me faire comprendre tout le système du soleil, de la lune et des étoiles, et qu'elle répondit d'une manière populaire et sensible à ma question, qui était du domaine de la science. Il eût pourtant été mieux d'ajourner l'explication à un âge plus mûr, ou du moins de n'imaginer aucun mensonge. Car, m'étant trouvée avec la petite Lucy pendant que la pleine lune brillait au ciel, et lui ayant expliqué comment on en ferait bientôt de petites étoiles, elle se moqua de moi et me dit que sa grand'-mère, la vieille O'Meara, lui avait raconté qu'on mangeait en enfer les pleines lunes en guise de melons, et qu'on était obligé, vu qu'il n'y a pas de sucre en enfer, de les assaisonner de soufre et de bitume. Lucy ayant commencé par rire de ma croyance, qui avait quelque

chose de la naïveté évangélique, je ris bien plus fort encore de sa crédulité, qui tenait au catholicisme le plus sombre; du rire nous vînmes à une querelle sérieuse, nous échangeâmes des bourrades, nous nous fîmes des égratignures et nous conspuâmes de la façon la plus polémique, jusqu'à ce que le petit O'Donnel, qui venait de l'école, nous sépara. Ce jeune garçon avait reçu une meilleure instruction dans la science du ciel; il savait un peu de mathématiques, et nous démontra tranquillement notre erreur à toutes les deux, et la folie de notre querelle. Et qu'arriva-t-il? Nous, petites filles, nous fîmes trêve provisoire à notre guerre d'opinion, et nous nous réunîmes d'un commun accord pour rosser le raisonnable petit mathématicien.

— Milady, j'en suis fâché, car vous avez raison. Mais on n'y peut rien faire. Les hommes disputeront toujours sur l'excellence des idées religieuses qu'on leur a inculquées dès l'enfance, et celui qui est raisonnable aura toujours à souffrir des deux côtés. Jadis, c'était sans doute autrement; personne ne s'avisait d'exalter d'une manière particulière les doctrines et le culte de sa religion, ou d'en importuner les autres. La religion était une tradition chère, de saintes histoires, des solennités commémoratrices et des mystères transmis par les ancêtres. C'étaient pour ainsi dire des *sacra* de famille pour la nation, et c'eût été un sujet d'abomination pour un Grec, si un étranger, qui n'était pas de sa race, lui eût proposé une communauté de religion;

d'un autre côté, il aurait regardé comme une inhumanité d'amener quelqu'un, par ruse ou par force, à abjurer la religion de ses pères, pour en accepter une autre. Mais, alors, arriva d'Égypte un peuple, d'Égypte, la patrie du crocodile et du sacerdoce, et avec la lèpre et l'argenterie empruntée, ce peuple apporta aussi la première religion positive, une église, un échafaudage de dogmes qu'il fallait croire et de saintes cérémonies qu'il fallait célébrer; enfin un type de nos modernes religions d'État. Alors s'établit dans le monde le fanatisme religieux, l'intolérance, le prosélytisme et enfin toutes ces saintes horreurs qui ont coûté au genre humain tant de sang et de larmes...

— *Goddam!* s'écria mylady, que Dieu le damne, ce peuple instigateur de pareils fléaux!

— O Mathilde! soyez miséricordieuse et ne lancez pas l'anathème contre ces inventeurs de l'anathème! Ils sont assez misérables et ils traînent à travers les siècles la croix de leur torture sans fin. Oh, cette Égypte! ses produits défient le temps, ses pyramides sont encore debout, les momies de ses mausolées sont aussi fièrement conservées qu'elles l'étaient aux temps des Pharaons, et également indestructible est cette momie de peuple qui erre par toute la terre, emmaillottée dans ses vieilles bandelettes sacerdotales, spectre hiéroglyphique à la fois risible et épouvantable qui, pour se soutenir, trafique de lettres de change et de lorgnettes... Voyez là-bas, milady, ce vieil homme à barbe blanche,

dont la pointe semble noircir de nouveau, avec ces yeux de fantôme...

— Ne sont-ce pas là les ruines des anciens tombeaux romains?

— Oui, c'est là même qu'est assis ce vieillard; et peut-être, Mathilde, qu'il fait en ce moment sa prière, affreuse prière, dans laquelle il déplore ses souffrances, et accuse des peuples qui sont disparus depuis longtemps de la terre, et ne vivent plus aujourd'hui que dans les contes des nourrices... Mais lui, dans sa douleur, remarque à peine qu'il est assis sur les tombeaux de ces mêmes ennemis dont il demande au ciel la ruine.

# XIV

J'ai parlé, dans le chapitre précédent, des religions positives, seulement en tant qu'elles se formulent en églises, et sont en outre spécialement privilégiées par l'État, sous le nom de religions d'État. Mais il y a, cher lecteur, une certaine dialectique dévote, qui te démontrera de la manière la plus rigoureuse que l'adversaire d'une semblable religion d'État est aussi ennemi de la religion et de l'État, ennemi de Dieu et du roi, ou, pour parler suivant la formule consacrée, ennemi de l'autel et du trône. Mais je te dis, moi, que c'est un mensonge. J'honore l'idée sainte de chaque religion, et me soumets aux exigences de l'État. Encore que je n'aie pas de vénération particulière pour l'anthropomorphisme judaïco-chrétien, je crois pourtant à la toute puissance de Dieu; et quand les rois sont assez fous pour résister à l'esprit du peuple, ou assez petits pour chagriner ses organes par des intrigues et par des persécutions, je demeure cependant, par suite de ma profonde convic-

tion, partisan du principe monarchique. Je ne hais point le trône, mais je hais ces insectes de vieille naissance qui ont fait leurs nids dans les crevasses de la chaise couverte de velours rouge. Je ne hais point l'autel, mais je hais les serpents qui se cachent sous ses vénérables ruines, reptiles rusés qui savent sourire comme des fleurs innocentes, pendant qu'ils lancent secrètement leur poison dans le calice de la vie : leurs tendres paroles rappellent le vieux vers :

Mel in ore, verba lactis,
Fel in corde, fraus in factis.

C'est par cela même que je suis ami de l'État et de la religion, que je hais ce monstre qu'on nomme religion d'État, créature dérisoire, née du concubinage du pouvoir temporel et de la puissance spirituelle, mulet engendré par le coursier de l'antechrist et par l'ânesse du Sauveur. Sans les religions d'État, ces priviléges d'un dogme et d'un culte, l'Allemagne serait une et forte, et ses fils seraient grands et libres. Mais notre patrie est déchirée par les dissidences religieuses, le peuple est divisé en partis de religions ennemies : des sujets protestants se querellent avec leurs princes catholiques, des catholiques avec leurs princes protestants. Ce n'est partout que soupçon à l'égard d'un crypto-catholicisme ou d'un crypto-protestantisme, partout accusation d'hérésie, espionnage d'opinions, piétisme, mysticisme, délations

des gazettes ecclésiastiques, haine des sectes, maquignonnage religieux, prosélytisme; et pendant que nous nous disputons pour le ciel, nous nous perdons sur cette terre. L'indifférence en matière de religion serait peut-être le seul moyen de nous sauver, et l'affaiblissement de la foi pourrait donner à l'Allemagne une force politique.

Pour l'intérêt de la religion en elle-même, et de son caractère sacré, il est pernicieux qu'elle soit revêtue de priviléges, que ses serviteurs soient dotés par l'État, préférablement à tous autres, et s'engagent, pour conserver cette dotation, à soutenir l'État. De cette façon, une main lave l'autre, l'ecclésiastique lave la temporelle, *et vice versa;* et de tout cela résulte un gâchis qui semble au bon Dieu une folie, et à l'homme une abomination. La religion ne peut tomber plus bas que lorsqu'elle est ainsi élevée au rang de religion d'État; c'est alors comme si son innocence était perdue, et elle s'enorgueillit publiquement, comme une favorite déclarée. Sans doute il lui arrive alors plus d'hommages et d'assurances de respect. Elle célèbre tous les jours de nouvelles victoires, se pavane dans de brillantes processions, et l'on voit même, dans ces marches triomphales, des généraux de Bonaparte la précéder avec des cierges; les esprits les plus fiers prêtent serment à ses étendards; chaque jour sont convertis et baptisés des incrédules... Mais toute cette eau lustrale ne rend pas la soupe plus grasse, et les nouvelles recrues de la religion d'État ressemblent aux

soldats que Falstaff avait enrôlés, ils remplissent l'église. De sacrifices, il n'en est plus question. Semblables à des commis-voyageurs avec leurs cartes d'échantillons, les missionnaires font leur ronde avec leurs petits livres de conversion : il n'y a plus de danger à ce métier, et tout se passe dans les formes mercantiles et économiques.

C'est seulement quand les religions ont à rivaliser avec d'autres, quand elles sont plus persécutées que persécutrices, qu'elles demeurent grandes et respectables. Il y a enthousiasme, sacrifice, martyrs et palmes triomphales. Qu'il était beau, sublime, plein de sainte douceur, le christianisme des premiers siècles, quand il ressemblait encore à son divin fondateur dans l'héroïsme de la souffrance !

C'était encore alors la belle légende d'un Dieu caché sous la forme d'un beau jeune homme, qui s'en allait sous les palmiers de la Palestine, prêchant l'amour entre les hommes, et révélant ces doctrines de liberté et d'égalité que, plus tard, la raison des plus grands penseurs a reconnues aussi pour vraies, et qui, comme évangile français, ont exalté notre époque. A cette religion du Christ, comparez les différents christianismes qui ont été, en divers pays, constitués comme religions d'État; par exemple, l'église romaine, apostolique et catholique, ou bien encore ce catholicisme, moins la poésie, que nous voyons régner comme *high church* d'Angleterre, ce squelette de foi affreusement décharné

où toute vie riante est éteinte ! Le monopole est funeste aux religions comme aux industries ; elles ne se maintiennent vigoureuses que par la libre concurrence, et elles ne reprendront leur splendeur primitive que lorsque l'égalité politique des cultes, j'allais dire la liberté d'industrie des dieux, sera décrétée.

Les cœurs les plus nobles en Europe ont depuis longtemps proclamé que c'est le seul moyen de sauver la religion d'une ruine totale. Néanmoins, ses serviteurs sacrifieront l'autel plutôt que de perdre la moindre partie des choses qui se sacrifient sur cet autel, de même que la noblesse abandonnerait à une perte certaine le trône et l'auguste personnage assis dessus, plutôt que d'abandonner sincèrement les plus injustes de ses priviléges. Cet intérêt affecté pour le trône et pour l'autel n'est, après tout, qu'une farce jouée devant le peuple ! Quiconque a surpris les secrets du métier, sait que les prêtres respectent beaucoup moins que les laïques le Dieu qu'ils pétrissent, à leur profit et à volonté, de pain et de paroles, et que les nobles vénèrent le roi beaucoup moins que ne le pourrait faire un roturier. On sait aussi que cette royauté même à laquelle ils témoignent tant de respect en public, cette royauté pour laquelle ils demandent tant de respect chez autrui, la plupart d'entre eux la bafouent et la méprisent au fond du cœur. En vérité ils ressemblent à ces gens qui montrent pour de l'argent, dans les foires, au public ébahi, quelque hercule ou géant, ou bien un nain, un sauvage, un avaleur

de feu, ou tout autre homme extraordinairement remarquable, dont ils exaltent, avec la jactance la plus exagérée, la force, la grandeur, la hardiesse, l'invulnérabilité, ou si c'est un nain, la profonde sagesse. En même temps ils embouchent la trompette et portent une casaque bariolée. Au fond de leur cœur, ces cornacs forains se rient autant de la crédulité du peuple émerveillé que du pauvre hère prôné à outrance auquel une fréquentation de tous les jours a ôté à leurs yeux tout prestige, et dont ils connaissent très-bien toutes les faiblesses et toute l'insipidité de ses trucs et tours d'adresse.

J'ignore si le bon Dieu souffrira longtemps encore que les prêtres le donnent pour un méchant ogre, et gagnent de l'argent à ce métier; mais je sais au moins que je ne m'étonnerais pas de lire un matin, dans le *Correspondant impartial de Hambourg*, que le vieux Dieu d'Israël, Dieu le père, engage un chacun à n'accorder de confiance en son nom à aucun homme, fût-ce son propre fils. Mais je suis convaincu que nous verrons le temps où les rois ne se mettront plus comme des mannequins à la disposition de leurs nobles contempteurs; qu'ils briseront les liens de l'étiquette, s'échapperont de leurs baraques de marbre, et jetteront en colère, loin d'eux, ces oripeaux qui devaient en imposer au peuple, le manteau rouge qui effrayait comme celui d'un bourreau, le cerceau de diamants qu'on leur a tendu sur les oreilles pour les fermer aux voix du peuple, le bâton de bois doré qu'on leur a mis en main comme symbole de la

schlague : enfin, que les rois délivrés deviendront libres comme nous autres, marcheront parmi nous, comme des hommes libres, sentiront comme des hommes libres, se marieront comme des hommes libres, parleront comme des hommes libres, et ce sera l'émancipation des rois.

## XV

## POST-SCRIPTUM

— Écrit en novembre 1830.—

Je ne sais quelle étrange piété m'empêcha d'adoucir quelques expressions qui, lorsque je revis les épreuves des chapitres précédents me parurent trop dures. Les feuilles de mon manuscrit étaient déjà devenues d'un pâle bien jaune, pâle de mort, et j'avais conscience de les mutiler. Tout écrit de vieille date a acquis un semblable droit d'inviolabilité, et surtout ces pages qui appartiennent en quelque sorte à un passé bien ténébreux. Car elles avaient été écrites presque un an avant la troisième hégire bourbonienne, dans un temps plus dur que l'expression la plus dure de l'écrivain, dans un temps où tout semblait faire croire que la victoire de la liberté pouvait encore être retardée d'un siècle. C'était au moins chose inquiétante, de voir nos chevaliers allemands lever un front si assuré, faire peindre à neuf leurs écussons pâlis, parader dans les tournois de Munich et de Potsdam avec l'écu et la lance, et caracoler fièrement sur leurs hauts destriers comme s'ils étaient

autant de preux de la vieille chevalerie féodale, ou même des héros de la table ronde du roi Arthur. Plus insupportables encore étaient les malicieuses et triomphantes œillades de nos cafards qui savaient cacher sous le capuchon leurs longues oreilles, si habilement, que nous devions nous attendre aux tours les plus raffinés. On ne pouvait prévoir que les nobles chevaliers lanceraient leurs traits avec une si pitoyable maladresse, la plupart d'une façon lâche, ou du moins en arrière, comme des Baschkirs en fuite. On pouvait aussi peu se douter que l'astuce de nos cafards tournerait ainsi à leur honte... Hélas! c'est presque pitié de voir comme ils perdent leur meilleur poison, car, dans leur rage, ils nous jettent l'arsenic en blocs sur la tête, au lieu de le répandre par drachmes et avec douceur dans notre soupe. C'est pitié de les voir retourner les vieux langes de nos maillots pour y déterrer l'ordure, et même exhumer les cadavres des pères de leurs ennemis pour voir si par hasard ils n'auraient pas été circoncis... Oh! les sots, qui se réjouissent d'avoir découvert que le lion appartient à la race féline, à la gente du chat, et qui tembourineront cette grande découverte d'histoire naturelle si longtemps qu'à la fin le grand chat se fâchera et leur prouvera par ses ongles son *ex ungue leonem!* Oh! les pauvres obscurants qui ne verront clair que lorsqu'ils seront suspendus à la lanterne! Il faudrait pour les chanter dignement, ces cagots imbéciles, que ma lyre fût montée avec du boyau d'âne!

Une volupté puissante me saisit ! Pendant que je suis assis, et que j'écris, la musique retentit sous ma fenêtre, et au courroux élégiaque de la majestueuse mélodie, je reconnais cet hymne marseillais avec lequel le beau Barbaroux et ses compagnons saluèrent la ville de Paris, ce ranz des vaches de la liberté, dont les accords donnèrent aux Suisses des Tuileries le mal du pays, ce chant triomphal de la Gironde mourante, notre vieux et doux chant de nourrice...

Quel chant ! Il me pénètre de feu et de joie, et allume en moi les étoiles les plus brillantes de l'enthousiasme et les fusées de la moquerie. Non, celles-ci ne manqueront pas au grand feu d'artifice du siècle... Les sonores torrents de l'enthousiasme se répandront du haut de mon cœur, en cascades hardies, comme le Gange se précipite de l'Himalaya. Et toi, excellente Satire, fille de la juste Thémis et de Pan aux pieds de bouc, prête-moi ton secours ! tu descends, toi aussi, par le côté maternel de la famille des Titans, et tu hais, ainsi que moi, les ennemis de ta race, les débiles usurpateurs de l'Olympe. Prête-moi le glaive de ta mère, afin que je la punisse, la détestable engeance, et donne-moi la petite flûte de ton père pour que je la fasse mourir sous le sifflet...

Déjà ils entendent ce sifflement mortel, et la peur panique les saisit, et ils recommencent à s'enfuir, sous la forme d'animaux, comme en ce jour où nous entassâmes Pélion sur Ossa...

On nous fait tort à nous autres pauvres Titans, quand on nous reproche la sauvage brutalité avec laquelle nous nous sommes rués à cet assaut du ciel... Hélas! là-bas, il faisait bien sombre et bien horrible dans le Tartare: nous n'y entendîmes que les hurlements de Cerbère et le cliquetis des chaînes, et il faut nous pardonner si nous avons paru un peu grossiers, comparés à ces dieux comme il faut, raffinés et polis, qui, dans les clairs salons de l'Olympe, ont savouré de si bon nectar et les doux concerts des Muses.

Je ne puis écrire davantage, car la musique de la rue m'enivre le cerveau, et c'est toujours avec plus de force que monte vers moi le terrible refrain que vous savez.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il me manque encore quelques pages pour remplir la dernière feuille de ce livre, et je saisis cette occasion pour vous raconter une histoire qui m'obsède depuis hier... C'est une histoire de la vie de l'empereur Maximilien. Mais il y a déjà bien longtemps que je l'ai entendue, et je ne m'en rappelle plus bien exactement les circonstances. De semblables choses s'oublient aisément quand on ne reçoit pas d'appointements fixes pour lire tous les semestres sur le même cahier les vieilles histoires à des étudiants. Mais qu'importe qu'on oublie les noms, les lieux et les dates des histoires quand on en a toujours présent à l'esprit le sens intime et la morale!

C'est justement celle-ci qui me revient en mémoire, et qui m'émeut jusqu'aux larmes. Je crains d'en devenir malade.

Le pauvre empereur avait été pris par ses ennemis et jeté dans une dure prison. Je crois que c'était en Tyrol. Il était assis là seul avec son affliction, délaissé par ses chevaliers et par ses courtisans, aucun d'eux ne vint à son aide. J'ignore s'il avait alors déjà cette figure chagrine que nous lui voyons dans les tableaux de la seconde période de sa vie. Mais il est hors de doute que cette grosse lèvre inférieure qui annonce le dédain pour les hommes et qu'on trouve chez tous les princes de la maison de Habsbourg, ressortait en ce moment plus fortement encore que sur ses portraits. Ne devait-il pas bien mépriser les gens qui avaient fretillé d'un air si dévoué autour de lui sous le soleil brillant de la fortune et qui l'abandonnaient maintenant seul dans le malheur et dans l'obscurité ? Tout à coup s'ouvrit la porte de sa prison ; un homme enveloppé d'un manteau y entra, et quand ce manteau fut rejeté, l'empereur reconnut son fidèle Kuntz de Rosen, le fou de la cour. Celui-ci lui apportait des consolations et des conseils, et c'était le fou.

O patrie allemande ! ô cher peuple allemand ! je suis ton Kuntz de Rosen. L'homme dont l'emploi était de te faire passer le temps, et qui n'avait qu'à te réjouir aux bons jours, pénètre dans ta prison au jour du malheur : ici, sous mon manteau, je t'apporte ton bon sceptre et

ta belle couronne... Ne me reconnais-tu pas, mon empereur? Si je ne puis te délivrer, je veux au moins te donner des consolations, et tu auras près de toi quelqu'un pour te parler de tes douleurs poignantes et t'inspirer du courage, quelqu'un qui t'aime, et dont les meilleures plaisanteries et le sang le plus pur sont à ton service. Car toi, mon peuple, tu es le véritable empereur, le véritable maître du pays... Ta volonté est souveraine et bien plus légitime que ce bon plaisir avec ses vêtements de pourpre qui invoque un droit divin sans autre garant que les huiles de charlatans tonsurés... Ta volonté, mon peuple, est la seule source légitime de toute puissance. Encore que tu sois dans les fers, ton bon droit l'emportera à la fin; le jour de la délivrance s'approche, une nouvelle ère commence... Mon empereur! la nuit vient de finir, et dehors brille la pourpre matinale.

—Kuntz de Rosen, mon fou, tu te trompes, tu prends peut-être une hache étincelante pour le soleil, et l'aurore n'est autre chose que du sang.

— Non, mon empereur, c'est le soleil, quoiqu'il se lève à l'occident... Pendant six mille ans, on l'a toujours vu se lever à l'orient, il est bien temps aujourd'hui qu'il change sa marche.

—Kuntz de Rosen, mon fou, tu as perdu les clochettes de ton bonnet rouge, et il a ainsi un étrange aspect, ton bonnet rouge.

— Ah! mon empereur, l'idée de votre infortune m'a

fait abandonner à des mouvements si furieux, si désordonnés, que les clochettes de la folie sont tombées de mon bonnet, mais il n'en est pas devenu plus mauvais pour cela.

— Kuntz de Rosen, mon fou, qu'est-ce qui se brise et craque là dehors?

— Soyez tranquille ! c'est la scie et la hache du charpentier, et bientôt seront brisées les portes de votre prison, et vous serez libre, mon empereur !

— Suis-je réellement empereur? Hélas ! c'est le fou qui le dit.

— Oh ! ne soupirez pas, mon cher maître, l'air de la prison vous a rendu craintif; quand vous aurez recouvré votre puissance, le sang hardi de l'empereur coulera de nouveau dans vos veines et vous serez fier comme un empereur, et arrogant, et gracieux, et injuste, et souriant, et ingrat comme le sont les princes.

— Kuntz de Rosen, mon fou, quand je serai redevenu libre, que feras-tu?

— Je rattacherai alors de nouvelles clochettes à mon bonnet.

— Et que devrai-je faire pour récompenser ton fidèle dévouement?

— Ah ! mon cher maître, ne me faites pas tuer

# LES NUITS FLORENTINES

## I

Maximilien trouva dans l'antichambre le médecin, qui mettait ses gants noirs. — Je suis très-pressé, lui dit vivement celui-ci. Signora Maria n'a pas dormi de tout le jour, et elle vient à l'instant même de s'assoupir un peu. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne l'éveiller sous aucun prétexte, et si elle s'éveille, il faut pour tout au monde qu'elle ne parle pas. Elle doit rester calme, ne point s'agiter, ne faire aucun mouvement. L'action seule de l'esprit lui est salutaire. Remettez-vous, je vous prie, à lui raconter toutes sortes d'histoires folles, pour qu'elle ait à écouter dans un complet repos.

— Soyez sans inquiétude, docteur, répondit Maximilien avec un sourire mélancolique; j'ai déjà fait mon

apprentissage de conteur, et je ne lui laisserai pas prendre la parole. J'ai dans le genre fantasque, autant d'histoires que vous en pouvez désirer. Mais combien de temps a-t-elle encore à vivre?

— Je suis très-pressé, répliqua le médecin, et il s'échappa.

La noire Déborah, à l'oreille fine, avait déjà reconnu à son pas le nouvel arrivant, et elle lui ouvrit doucement la porte. Au premier signe elle quitta la chambre, et Maximilien se trouva seul auprès de son amie Maria. L'appartement ne recevait que la lumière crépusculaire d'une seule lampe, qui jetait de temps à autre quelques lueurs à demi furtives, à demi curieuses, sur la figure de la dame. Celle-ci, entièrement vêtue de mousseline blanche, était étendue sur un sofa de soie verte et sommeillait.

Les bras croisés, Maximilien se tint quelque temps en silence devant la dormeuse, et considéra ses belles formes, que le vêtement léger révélait plus qu'il ne les voilait; et chaque fois que la lampe envoyait un trait lumineux sur ce pâle visage, son cœur tressaillait. Pour Dieu! se dit-il tout bas, qu'est-ce là? Quel souvenir s'éveille? Oui, je le sais maintenant: cette figure blanche sur un fond vert... oh! oui, maintenant...

En ce moment la malade s'éveilla, et, cherchant autour d'elle, comme au milieu d'un songe, ses yeux doux et d'un bleu profond jetèrent sur son ami des regards interrogateurs et suppliants... — A quoi pensiez-vous,

Maximilien? dit-elle avec cette voix soyeuse et fêlée qu'on reconnaît aux phthisiques, et qui a du vagissement de l'enfant, du gazouillement de l'oiseau et du râle du mourant; à quoi pensiez-vous dans ce moment, Maximilien? reprit-elle, et elle se leva si précipitamment, que ses longues tresses se déroulèrent autour de sa tête comme des bandelettes d'or.

— Pour Dieu! s'écria Maximilien, en la forçant doucement à se recoucher sur le sofa, demeurez en repos, ne parlez pas; je vais tout vous dire, tout ce que je pense, tout ce que j'éprouve, peut-être tout ce que moi-même j'ignore encore.

En effet, continua-t-il, je ne sais pas bien au juste ce que je pensais et sentais tout à l'heure. Des images du temps de mon enfance surgissaient dans le demi-jour de ma mémoire; je songeais au château de ma mère, au jardin délaissé, à la belle statue de marbre renversée sur le gazon... J'ai dit le château de ma mère; mais, en vérité, ne vous figurez, je vous prie, rien de magnifique ni de splendide. Je me suis habitué depuis longtemps à cette dénomination. Mon père donnait une singulière expression à ces mots: le château! et il souriait en même temps d'une façon toute particulière. Je ne compris le sens de ce sourire que plus tard, quand, à l'âge de douze ans, je fis, avec ma mère, un voyage au château. C'était mon premier voyage. Nous roulâmes tout le jour dans une forêt épaisse, dont les sombres horreurs sont toujours présentes à ma mémoire; vers le

soir nous nous arrêtâmes devant une longue barre de traverse qui nous séparait d'une grande prairie; il nous fallut attendre près d'une demi-heure avant que, d'une cabane voisine construite en terre, nous vissions sortir *le petit*, qui vint tirer la barre et nous admettre. Je dis *le petit*, parce que la vieille Marthe nommait toujours ainsi son neveu de quarante ans. Celui-ci, pour recevoir dignement ses gracieux maîtres, avait endossé le vieil habit de livrée de son oncle défunt; et comme il avait fallu préalablement l'épousseter un peu, il nous avait fait attendre tout ce temps. Si on lui en eût accordé davantage, il aurait également mis des bas; mais ses longues jambes nues et rouges ne juraient pas trop avec l'éclat de son habit écarlate. Je ne sais plus s'il portait par-dessous une culotte. Jean, notre domestique, qui avait, lui aussi, entendu le mot de château, fit une mine fort étonnée quand *le petit* nous conduisit au pauvre bâtiment démoli qu'avait habité le défunt seigneur. Mais il demeura tout consterné quand ma mère lui ordonna d'y apporter les lits. Comment supposer qu'il ne se trouvait pas de lits dans le château! et l'ordre que ma mère lui avait donné d'emporter les lits pour nous avait été complétement oublié ou regardé par lui comme une précaution superflue. La petite maison, qui n'avait qu'un étage, et n'offrait dans le bon temps que cinq pièces habitables, était devenue une désolante image de destruction. Les meubles brisés, les tapis déchirés, les fenêtres pour la plupart sans vitres, les dalles arrachées

par places, attestaient tristement le passage de la bruyante soldatesque. La troupe s'est toujours beaucoup amusée chez nous, dit *le petit* avec un rire imbécile. Ma mère fit signe qu'on nous laissât seuls ; et pendant que *le petit* s'occupait avec Jean, je m'en allai visiter le jardin, qui offrait, comme la bâtisse, le plus affligeant aspect de dévastation. Les grands arbres, jonchaient le sol, mutilés ou brisés, et d'insolentes herbes parasites s'élevaient sur les troncs renversés. Çà et là, par l'emplacement des ifs démesurément accrus, on pouvait reconnaître l'ancien passage des chemins. On voyait aussi quelques statues auxquelles manquait toujours le nez quand ce n'était pas la tête. Je me souviens d'une Diane dont la partie inférieure était habillée de la façon la plus grotesque par les sombres branches du lierre ; comme aussi je me rappelle une déesse de l'Abondance dont la corne débordait de ciguë en pleine pousse. Une seule divinité, comme par miracle, avait échappé aux outrages du temps et des hommes. On l'avait probablement arrachée de son piédestal, mais elle était restée intacte sur le gazon, la belle déesse de marbre, avec les lignes pures et harmonieuses de son visage, avec son noble sein bien partagé, qui dominait toute cette pelouse touffue comme une apparition de l'olympe grec. J'eus presque peur quand je la vis, cette figure m'inspira un trouble étrange ; un secret embarras de pudeur ne me permit pas de me livrer longtemps à cette contemplation séduisante.

Quand je revins auprès de ma mère, elle était à la fenêtre, absorbée dans ses pensées, la tête appuyée sur sa main droite, et des larmes ruisselaient sur ses joues. Je ne l'avais jamais vue pleurer ainsi. Elle m'embrassa avec une tendresse véhémente, et me demanda pardon de ce que, par la négligence de Jean, je ne pourrais avoir un lit bien fait. « La vieille Marthe, me dit-elle, est gravement malade, et ne peut, cher enfant, te céder son lit. Mais Jean va t'arranger les coussins de la voiture de façon que tu puisses coucher dessus, et il te donnera son manteau pour te servir de couverture. Moi, je reposerai ici sur la paille : c'était la chambre de mon père : ce local avait jadis bien meilleur air. Laisse-moi seule ! » Et les larmes coulèrent encore plus abondantes de ses yeux.

Soit que ce lit improvisé ne fût pas de mon goût, soit à cause de l'agitation de mon cœur, je ne pus dormir. Les rayons de la lune entraient sans obstacle par les vitres brisées, et semblaient me convier à jouir de cette claire nuit d'été. J'eus beau me tourner à droite et à gauche sur mes coussins, fermer les yeux ou les rouvrir avec un dépit impatient, je revenais toujours à penser à la belle statue de marbre que j'avais vue couchée dans le gazon. Je ne pouvais m'expliquer la confusion honteuse qui m'avait saisi à cet aspect; je m'en voulais de ce sentiment puéril. « Demain, me dis-je tout bas, demain nous te baiserons, beau visage de marbre; nous te baiserons sur ces beaux coins de la bouche où les lèvres

se perdent dans une fossette si harmonieuse. » Cependant, une impatience que je n'avais jamais ressentie circulait dans toutes mes veines : je ne pus résister longtemps à cet étrange entraînement ; je bondis par un mouvement impétueux : « Je gage, dis-je enfin, je gage, belle figure, que je vais te baiser aujourd'hui même. » Marchant à pas légers pour que ma mère ne m'entendît pas, je sortis, ce qui était d'autant plus facile que le portail, bien que décoré d'un grand écusson blasonné, n'avait plus de porte, et je me frayai vivement un chemin à travers la végétation inculte du jardin. Aucun bruit ne se faisait entendre, et tout reposait, dans un calme solennel, sous les rayons silencieux de la lune. Les ombres des arbres étaient comme clouées sur la terre. Dans l'herbe verte gisait la belle déesse, également immobile. Pourtant ce n'était pas l'immobilité de la mort ; un sommeil profond semblait seulement avoir enchaîné ses membres délicats, et peu s'en fallut, quand je m'approchai, que je craignisse de l'éveiller par le moindre bruit. Je retins mon haleine quand je me penchai pour contempler les lignes pures de son visage : une angoisse confuse m'en éloignait, une concupiscence d'enfant m'y attirait de nouveau ; mon cœur battait comme si j'allais commettre un meurtre ; à la fin j'embrassai la belle déesse avec une ferveur, une tendresse, un délire tel que je n'en ai jamais ressenti de ma vie en donnant un baiser. Je ne saurais non plus oublier le frisson doux et glacial qui courut dans

mon âme quand le froid enivrant de ces lèvres de marbre toucha ma bouche. Et voyez-vous, Maria, au moment où je suis arrivé devant vous, et vous ai vue, dans votre vêtement blanc, étendue sur ce sofa vert, vous m'avez rappelé la blanche statue de marbre couchée sur le gazon. Si vous eussiez dormi plus longtemps, mes lèvres n'auraient pu résister...

— Max ! Max ! s'écria la jeune femme du plus profond de son âme, c'est affreux ! vous savez qu'un baiser de votre bouche...

— Assez ! je vous prie. Je sais que pour vous ce serait quelque chose d'horrible ! Ne me regardez seulement pas avec cet air suppliant. Je n'ai pas mal interprété vos sentiments, quoique la cause dernière m'en reste cachée. Je n'ai jamais osé imprimer mes lèvres sur votre bouche...

Mais Maria ne me laissa pas achever ; elle avait saisi ma main, et la couvrit des baisers les plus vifs, puis elle ajouta en riant : « Je vous en supplie, racontez-moi encore quelque chose de vos amours. Combien de temps avez-vous aimé cette belle de marbre que vous avez embrassée dans le jardin féodal de votre mère ? »

— Nous repartîmes le jour suivant, et je ne l'ai plus revue depuis, reprit Maximilien ; mais elle occupa bien mon cœur pendant quatre années. Depuis ce moment, une étonnante passion pour les statues de marbre s'est développée dans mon âme ; et, ce matin encore, j'en ai ressenti l'irrésistible puissance. Revenant de la Lauren-

ziana, bibliothèque des Médicis, j'entrai, je ne sais comment, dans la chapelle où cette race, la plus fastueuse de l'Italie, s'est fait tailler de pierres précieuses la couche où elle sommeille tranquillement. J'y demeurai une heure entière, perdu dans la contemplation d'une femme de marbre dont l'énergique structure témoigne d'une force audacieuse, tandis que la figure paraît flotter comme dans une douceur éthérée qu'on n'a pas coutume de chercher dans les œuvres du même sculpteur. Dans ce marbre est enfermé l'empire entier des songes avec ses enchantements silencieux; un calme tendre et délicat repose dans ces beaux membres, un clair de lune assoupissant semble couler dans ses veines... C'est la Nuit de Michel-Ange Buonarotti. Oh! que je voudrais dormir du sommeil éternel dans les bras de cette Nuit!...

Les femmes peintes, continua Maximilien après une pause, m'ont toujours moins vivement intéressé que la nature de marbre. Une fois seulement je devins amoureux d'un tableau. C'était une admirable madone, dont j'avais fait la connaissance dans une église à Cologne sur le Rhin. Je devins alors un visiteur d'église fort assidu, et mon âme s'enfonça dans le mysticisme de la foi catholique. A cette époque, j'aurais volontiers, comme certain chevalier espagnol, soutenu tous les jours un combat mortel en l'honneur de l'immaculée conception de Marie, reine des anges, la plus belle dame du ciel et de la terre. Je devins froid à l'égard de

Dieu le Père, chose très-pardonnable dans la fausse position où je me trouvais vis-à-vis de lui. Pour le Fils, au contraire, j'éprouvais un penchant bienveillant et presque paternel. J'aimais son caractère noble et enthousiaste. Qu'il se fût sacrifié avec tant de désintéressement pour le salut de l'humanité, je ne pouvais sans doute l'approuver tout à fait, à cause de la grande douleur que cela fit à sa mère. Je m'intéressai pendant ce temps à toute la sainte famille, et je tirais mon chapeau avec un grand empressement quand je passais devant une image de saint Joseph. Mais cet état ne dura pas longtemps, et je quittai presque sans cerémonie la sainte Vierge, quand j'eus fait dans le musée de Cassel la rencontre d'une nymphe grecque qui me retint longtemps captif dans ses chaînes de marbre.

— Et n'avez-vous donc aimé jamais que des femmes sculptées ou peintes? dit en ricanant Maria.

— Oh! j'aime aussi des femmes mortes, répondit Maximilien sur les traits duquel se répandit un grand sérieux. Sans remarquer qu'à ces mots Maria tressaillit d'effroi, il continua tranquillement en ces termes.

— Oui, cela est vraiment singulier, mais j'ai aimé une fois une jeune fille qui était morte depuis sept ans. Quand je connus la petite Véry, elle me plut extraordinairement. Pendant trois jours, je m'occupai de cette jeune personne, et je trouvai grand plaisir à tout ce qu'elle faisait et disait, à tous les actes de ce charmant petit être, sans pourtant que mon âme en ressentît un

ébranlement de tendresse excessif. Je n'éprouvai pas, non plus, une commotion trop violente quand j'appris, quelques mois après, qu'elle était morte d'une fièvre nerveuse. Je l'oubliai complétement, et suis certain d'être resté des années sans avoir pensé à elle une seule fois. Sept grandes années s'étaient écoulées, et je me trouvais à Potsdam pour y jouir d'un bel été dans une solitude paisible. Je n'y fréquentais pas une âme, et n'avais de relations qu'avec les statues du jardin de Sans-Souci. Il arriva un jour que ma mémoire me représenta quelques traits d'une figure, et une singulière amabilité dans le langage et dans les manières, sans que je pusse me rappeler à quelle personne je les devais rapporter. Rien ne tourmente plus que de chercher ainsi à tâtons dans de vieux souvenirs. Aussi, fus-je agréablement surpris quand, au bout de quelques jours, je me souvins de la petite Véry, et je m'aperçus que cette image aimable et oubliée qui revenait troubler mon imagination, était justement la sienne. Oh! certes, je me réjouis de cette découverte comme un homme qui retrouve, dans un moment inespéré, son ami le plus intime. Les couleurs effacées se ravivèrent, et la charmante petite personne apparut de nouveau à mon esprit, rieuse, spirituelle, boudeuse, et surtout plus belle que jamais. Depuis lors, cette douce image ne voulut plus me quitter, elle remplit toute mon âme. En quelque endroit que je me tinsse, ou que j'allasse, elle se tenait ou marchait à mes côtés, parlait avec moi, riait avec

moi, mais fort innocemment et sans grande tendresse. Moi, au contraire, je tombai de plus en plus sous le charme de cette image, qui prit à mes yeux une réalité chaque jour plus certaine. Il est facile d'évoquer les esprits, mais c'est une grosse affaire de les renvoyer dans leur ténébreux néant : ils nous adressent alors des regards si suppliants, notre propre cœur intercède si puissamment pour eux !... Je ne pus me dégager, et devins amoureux de la petite Véry sept ans après sa mort. Je vécus pendant six mois de cette vie à Potsdam, entièrement enfermé dans cet amour. J'évitai plus soigneusement encore qu'auparavant le contact du monde extérieur, et si quelqu'un venait à me frôler en passant dans la rue, je ressentais l'angoisse la plus pénible. J'avais, contre toute rencontre de cette nature, la même horreur qu'éprouvent peut-être, en pareil cas, les morts dans leurs promenades nocturnes; car on dit que les vivants effraient les esprits qu'ils rencontrent, autant qu'ils sont effrayés eux-mêmes à la vue des spectres. Le hasard voulut qu'alors passât à Potsdam un voyageur que je ne pouvais éviter, c'était mon frère. A son aspect, et pendant ses récits des derniers événements de l'histoire contemporaine, je me réveillai comme d'un songe profond, et reconnus avec un soudain effroi l'horrible isolement dans lequel je m'étais perdu. Tel était cet état, que je n'avais fait aucune attention au changement des saisons, et je remarquai avec surprise que les arbres, effeuillés depuis long-

temps, étaient couverts du givre d'automne. Je quittai aussitôt Potsdam et la petite Véry, que je ne revis plus depuis, et dans une autre ville où des affaires importantes m'appelèrent, des relations et des circonstances très-dures m'eurent bientôt repoussé dans la grossière réalité.

Dieu du ciel ! continua Maximilien, pendant qu'un triste sourire fronçait douloureusement sa lèvre supérieure, Dieu du ciel ! combien les femmes vivantes avec lesquelles j'eus alors des relations inévitables, ne m'ont-elles pas tourmenté, tendrement martyrisé avec leurs bouderies, leurs manies jalouses et leur système de me tenir sans cesse en haleine. Que de bals me fallut-il courir avec elles ! A combien de commérages ai-je dû me mêler ! Quelle pétulante vanité, quel bonheur dans le mensonge, quels baisers traîtres, quelles fleurs empoisonnées ! Ces dames finirent par me faire prendre l'amour en haine, et pendant quelque temps, je devins ennemi des femmes au point de maudire le sexe en masse. Je me trouvai dans un état analogue à celui de cet officier français, qui, dans la campagne de Russie, échappé aux glaces de la Bérésina, en avait rapporté une telle aversion contre toute espèce de gelée, que plus tard il repoussait avec terreur même les sorbets les plus délicats et les plus parfumés de Tortoni. Certainement le souvenir de la Bérésina de l'amour, que je passai à cette époque, m'empêcha, pendant quelque temps, de goûter même les dames les plus parfaites, des femmes

semblables aux anges, des jeunes filles douces comme des glaces à la vanille.

— Je vous en prie, s'écria Maria, ne dites point de mal des femmes. Ce sont des façons de parler rebattues, propres aux hommes. Mais à la fin, pour être heureux, vous avez pourtant besoin des femmes.

— Oh! dit Maximilien avec un soupir, je ne le nie point. Mais les femmes n'ont, hélas! qu'une seule manière de nous rendre heureux, tandis qu'elles en connaissent trente mille de faire notre malheur.

— Cher ami, répliqua Maria en comprimant un léger sourire, je parle de l'accord de deux âmes animées des mêmes sentiments. N'avez-vous jamais connu cette félicité?... Mais je vois courir sur vos joues une rougeur inaccoutumée... Dites donc, Max?

— Il est vrai, reprit Maximilien, j'éprouve presque un embarras d'enfant à vous avouer l'amour qui jadis m'a comblé de bonheur! Ce souvenir n'est point encore évanoui, et c'est sous ses frais ombrages que mon âme se réfugie souvent encore quand la poussière brûlante et la chaleur de la vie journalière deviennent insupportables. Mais je ne suis point en état de vous donner une juste idée de cette maîtresse; elle était d'une nature si éthérée, qu'elle ne put se révéler à moi qu'en rêve. Je pense, Maria, que vous n'avez contre les rêves aucun préjugé banal; ces apparitions nocturnes ont certainement autant de réalité que les apparitions plus grossières du jour, que nous pouvons toucher de la main,

et contre lesquelles nous nous salissons assez souvent. Oui, c'était en songe que je la voyais, cette charmante créature qui m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai peu de choses à dire sur son extérieur. Je ne suis point à même de détailler les traits de son visage; c'était une figure que je n'avais jamais vue auparavant et que je n'ai jamais revue dans la vie. Je me rappelle seulement qu'elle n'était point blanche ni rose, mais d'une seule couleur, d'une blancheur jaunâtre, et transparente comme l'ambre. Le charme de cette figure ne résidait, ni dans une parfaite régularité de traits, ni dans une intéressante mobilité. Ce qui la distinguait, était un caractère de sincérité séduisante, ravissante, presque effrayante; c'était une figure pleine d'amour consciencieux et de sainte bonté; c'était plutôt une âme qu'une figure: c'est pourquoi je ne pus jamais la fixer complétement dans mon souvenir. Les yeux étaient doux comme des fleurs, les lèvres un peu blafardes, mais de courbe gracieuse; elle portait un peignoir de soie couleur barbeau; c'était là tout son vêtement. Ses pieds et son cou étaient nus, et à travers ce voile souple et fin se trahissait quelquefois, comme à la dérobée, la svelte délicatesse des membres. Quant aux discours que nous tenions ensemble, je ne suis guère plus en état de les reproduire; je sais seulement que nous nous fiançâmes, et que nos caresses étaient sereines et heureuses, ingénues et intimes comme celles de fiancés, des caresses presque fraternelles. Il arriva même sou-

vent que nous ne nous parlions pas, mais que nous confondions nos regards et demeurions des éternités plongés dans cette extatique contemplation... Comment vint le réveil? je ne saurais le dire, mais je vécus longtemps sur les arrière-délices de cet amour. Longtemps je restai comme abreuvé de joies inouïes; mon âme semblait plongée dans une langoureuse et profonde béatitude; un contentement inconnu vivifiait toutes mes sensations et je me maintins heureux et satisfait, quoique ma bien-aimée ne m'apparût plus depuis dans mes songes. Mais n'avais-je pas puisé dans son regard une éternité de bonheur? Elle me connaissait aussi trop bien pour ignorer que je n'aime pas les répétitions.

— Vraiment, s'écria Maria, vous êtes un homme à bonnes fortunes... Mais, dites-moi, mademoiselle Laurence était-elle statue de marbre ou toile peinte? morte ou songe?

— Peut-être tout cela ensemble, répondit très-sérieusement Maximilien.

— Je pourrais me figurer, cher ami, que cette maîtresse devait être d'une substance fort douteuse. Et quand me raconterez-vous cette histoire?

— Demain. Elle est longue et je suis fatigué aujourd'hui. Je viens de l'Opéra; j'ai encore trop de musique dans les oreilles.

— Vous fréquentez maintenant beaucoup l'Opéra, et je crois, Max, que vous y allez plus pour voir que pour entendre.

— Vous ne vous trompez point, Maria, j'y vais réellement pour contempler les figures des belles Italiennes. En vérité, elles sont déjà assez belles hors du théâtre, et un physionomiste pourrait très-facilement démontrer, par l'idéal de leurs traits, l'influence des beaux-arts sur les formes corporelles du peuple italien. La nature a repris ici aux artistes le capital qu'elle leur avait jadis prêté, et voyez comme elle fait rendre à ce capital les intérêts les plus agréables! La nature, après avoir fourni jadis des modèles aux artistes, copie aujourd'hui, à son tour, les chefs-d'œuvre auxquels ces modèles ont servi. Le sentiment du beau a pénétré le peuple entier, et de même que la chair agit autrefois sur l'esprit, aujourd'hui l'esprit réagit sur la chair. C'est un culte qui n'est pas stérile que cette dévotion aux belles madones, aux beaux tableaux d'autel, qui s'impriment dans l'âme du fiancé, pendant que la fiancée porte dévotement au fond du cœur l'image d'un beau saint. Ces affinités électives ont créé ici une race encore plus belle que la douce terre sur laquelle elle fleurit et que le ciel lumineux qui les entoure de ses rayons comme d'un cadre doré. Les hommes ne m'intéressent jamais beaucoup, quand ils ne sont ni peints ni sculptés, et je vous laisse, Maria, tout l'enthousiasme que vous voudrez pour ces beaux et souples Italiens, qui ont des favoris noir-brigand, de grands nez nobles et des yeux si doucement circonspects. On dit que les hommes de Lombardie sont les plus beaux. Je n'ai jamais fait de recherches à

cet égard, et j'ai, au contraire, sérieusement étudié les Lombardes. Elles sont, je l'ai bien remarqué, aussi réellement belles que la renommée le publie. Il paraît d'ailleurs qu'elles l'étaient déjà suffisamment dans le moyen âge. On raconte, en effet, que la réputation des belles Milanaises fut un des motifs secrets qui poussèrent François Ier à entreprendre sa campagne d'Italie. Le roi chevalier était certainement curieux de connaître si ses cousines spirituelles, les filles de son parrain, le marquese Trivulce, étaient aussi jolies qu'on le rapportait... Malheureux prince! cette curiosité, il la paya bien cher à Pavie.

Mais qu'elles deviennent belles, ces Italiennes, quand la musique illumine leurs visages! Je dis illumine, car l'effet de la musique, que j'ai observé à l'Opéra sur la figure des belles femmes, ressemble tout à fait à la magie mouvante des ombres et des lumières qui se jouent sur les statues, quand, la nuit, nous les considérons à la clarté des flambeaux. Ces figures de marbre nous révèlent alors, avec une effrayante vérité, leur esprit intime et leurs secrets silencieux. C'est de la même manière que se révèle à nos yeux la vie des belles Italiennes, quand nous les voyons à l'Opéra. La succession des mélodies éveille alors dans leur âme un enchaînement de sentiments, de souvenirs, de souhaits et de douleurs, qui se manifestent à chaque instant dans le mouvement de leurs traits, dans leur rougeur, dans leur pâleur, dans toutes les nuances de leur sourire.

Celui qui sait lire, peut lire alors sur ces belles figures bien des choses douces et intéressantes, des histoires aussi attachantes que les nouvelles de Boccace, aussi tendres que les sonnets de Pétrarque, aussi folles que les octaves de l'Arioste, quelquefois aussi des trahisons affreuses, et une méchanceté sublime, aussi poétique que l'enfer de Dante. A certains passages de Rossini, c'est plaisir de regarder les loges. Si du moins les hommes prenaient garde pendant ce temps d'exprimer leur enthousiasme par un vacarme moins horrible! Cet extravagant tapage des théâtres italiens m'est souvent insupportable. Mais la musique est pour ces hommes l'âme, la vie, la nationalité. Il y a sans doute en d'autres pays des musiciens qui jouissent d'une réputation égale à celle des grands noms italiens, mais non un peuple musical. La musique est représentée en Italie, non par des individus, mais par la population entière chez qui elle se manifeste : ici, la musique s'est faite peuple. Chez nous autres gens du Nord, c'est tout autre chose, la musique se borne à se faire homme, et s'appelle Mozart. Encore, quand on examine de près les chefs-d'œuvre de ce génie septentrional, y retrouve-t-on le soleil de l'Italie et le parfum de ses orangers, et il appartient bien moins à notre Allemagne qu'à la belle Italie, patrie de la musique. Oui, l'Italie est toujours la patrie de la musique, encore que ses grands maîtres descendent dans la tombe ou

deviennent muets, bien que Bellini meure et que Rossini se taise.

— En vérité, dit Maria, Rossini garde un silence obstiné. Voilà, si je ne me trompe, dix ans qu'il est muet.

— C'est peut-être un trait d'esprit de sa part, répondit Maximilien; il aura voulu prouver que le surnom de *Cygne de Pesaro*, qu'on lui a décerné, ne lui allait pas du tout. Les cygnes chantent à la fin de leur vie, mais Rossini a cessé de chanter dès le milieu de sa carrière; et je crois qu'il a bien fait, et montré par là qu'il est véritablement un génie. Un artiste qui n'a que du talent conserve jusqu'à la fin de sa vie l'impulsion qui lui fait exercer ce talent. L'ambition l'aiguillonne; il sent qu'il se perfectionne chaque jour, et s'efforce d'atteindre l'apogée de son art. Le génie, au contraire, ayant atteint de bonne heure le degré le plus élevé, est satisfait, méprise le monde et l'ambition vulgaire, et s'en retourne chez lui à Strafford-sur-l'Avon, comme William Shakspeare, ou se promène en riant et plaisantant sur le boulevard Italien, à Paris, comme Gioachimo Rossini. Quand le génie n'a pas une constitution tout à fait mauvaise, il vit de cette façon, longtemps après avoir fait ses chefs-d'œuvre, ou, comme on dit aujourd'hui, après avoir rempli sa mission. C'est un préjugé de croire que le génie doit mourir de bonne heure. Je crois qu'on a assigné l'espace compris entre trente et trente-cinq ans,

comme l'époque la plus pernicieuse pour le génie. Que de fois j'ai plaisanté et taquiné à ce sujet le pauvre Bellini, en lui prédisant qu'en sa qualité de génie, il devait mourir bientôt, parce qu'il atteignait l'âge critique! Chose étrange! malgré notre ton de gaieté, cette prophétie lui faisait éprouver un trouble involontaire: il m'appelait son *jettatore*, et ne manquait jamais de faire le signe conjurateur... Il avait tant envie de vivre! Le mot de mort excitait en lui un délire d'aversion : il ne voulait pas entendre parler de mourir; il en avait peur comme un enfant qui craint de dormir dans l'obscurité... C'était un bon et aimable enfant, un peu suffisant parfois; mais on n'avait qu'à le menacer de sa mort prochaine pour lui rendre une voix modeste et suppliante, et lui faire faire, avec deux doigts élevés, le signe conjurateur du *jettatore*... Pauvre Bellini!

— Vous l'avez donc connu personnellement? Était-il bien?

— Il n'était pas laid. Nous autres hommes, nous ne pouvons guère plus que vous répondre affirmativement à une pareille question sur quelqu'un de notre sexe. C'était un être svelte et élancé, ayant des mouvements gracieux et presque coquets, toujours *tiré à quatre épingles;* figure régulière, allongée, rosâtre; cheveux blond-clair presque dorés, frisés à boucles légères; front noble, élevé, très-élevé; nez droit; yeux pâles et bleus; bouche bien proportionnée; menton rond. Ses traits avaient quelque chose de vague et sans caractère,

comme le lait, et cette face laiteuse tournait quelquefois à une expression aigre-douce de tristesse. Cette tristesse remplaçait l'esprit sur le visage de Bellini ; mais c'était une tristesse sans profondeur, dont la lueur vacillait sans poésie dans les yeux, et tressaillait sans passion autour des lèvres. Le jeune maestro semblait vouloir étaler dans toute sa personne cette douleur molle et flasque. Ses cheveux étaient frisés avec une sentimentalité si rêveuse, ses habits se collaient avec une langueur si souple autour de ce corps élancé; il portait son jonc d'Espagne d'un air si idyllique, qu'il me rappelait toujours ces bergers que nous avons vus minauder dans les pastorales avec houlette enrubanée et culotte de taffetas rose. Sa démarche était si demoiselle, si élégiaque, si éthérée! Toute sa personne avait l'air d'un soupir en escarpins. Il a eu beaucoup de succès auprès des femmes, mais je doute qu'il ait fait naître une grande passion. Pour moi, son apparition avait quelque chose de plaisamment gênant, dont on pouvait tout d'abord trouver la raison dans son mauvais langage français. Quoique Bellini vécût en France depuis plusieurs années, il parlait le Français aussi mal peut-être qu'on le pourrait parler en Angleterre. Je ne devrais pas qualifier ce langage de mauvais : mauvais est ici trop bon. Il faudrait dire : effroyable ! à faire dresser les cheveux ! Quand on était dans le même salon que Bellini, son voisinage inspirait toujours une certaine anxiété mêlée à un attrait d'effroi qui epoussait et retenait tout en-

semble. Ses calembours involontaires n'étaient souvent que d'une nature amusante, et rappelaient le château de son compatriote, le prince de Pallagonie que Goëthe, dans son voyage d'Italie, représente comme un musée d'extravagances baroques et de monstruosités entassées sans raison. Comme en semblable occasion Bellini croyait toujours avoir dit une chose tout innocente et toute sérieuse, sa figure formait avec ses paroles le contraste le plus bouffon. Ce qui pouvait me déplaire dans ses traits ressortait alors avec d'autant plus de force ; mais ce qui me déplaisait n'était pas précisément ce qu'on pourrait appeler un défaut, du moins cet effet n'était-il pas ressenti au même degré par les femmes. La figure de Bellini, comme toute sa personne, avait cette fraîcheur physique, cette fleur de carnation, cette couleur rose qui me fait une impression désagréable, à moi qui préfère la couleur de mort ou de marbre. Ce ne fut que plus tard, après des relations plus fréquentes, que je ressentis pour lui un penchant réel. Cela vint surtout quand j'eus remarqué que son caractère était tout à fait bon et noble. Son âme est certainement restée sans souillure, au milieu des indignes contacts de la vie. Il n'était pas non plus dépourvu de cette bonhomie naïve et enfantine qu'on est toujours sûr de rencontrer chez les hommes de génie, quoiqu'il ne la laissât pas voir au premier venu.

— Oui, je me souviens, continua Maximilien en s'asseyant sur le siége au dossier duquel il s'était appuyé jus-

que-là, je me souviens du moment où Bellini m'apparut sous un jour si aimable, que je l'observai avec plaisir, et me promis de faire avec lui connaissance plus intime. Mais ce fut, hélas! notre dernière entrevue dans cette vie. C'était un soir que nous avions dîné ensemble chez notre ami le conseiller Jaubert; nous étions de fort bonne humeur, et les douces mélodies résonnaient au piano... La maîtresse de la maison, la jolie petite fée, était, plus que jamais, rayonnante d'esprit et de gaieté... Je le vois encore, le bon Bellini, tout épuisé de cette masse d'amusants bellinismes qu'il avait débités, s'asseoir sur un siége... Ce siége était très-bas, aussi bas qu'un escabeau, de sorte que Bellini était presque assis aux pieds d'une belle Italienne qui s'était étendue sur un sofa en face de lui. Elle le regardait avec une douce malice pendant qu'il travaillait à l'amuser par quelques phrases françaises; travail qui l'obligeait toujours à commenter dans son jargon sicilien ce qu'il venait de dire pour prouver qu'il n'avait pas dit de sottise, mais au contraire, fait un compliment délicat. Je crois que la *bellissima principessa* n'écoutait pas beaucoup les propos de Bellini. Elle lui avait pris des mains son jonc d'Espagne dont il voulait appuyer parfois sa faible rhétorique, et elle s'en servait pour démolir fort tranquillement l'élégant édifice de frisure sur les tempes du jeune maestro. C'était cette maligne occupation qui appelait sur les lèvres de la belle dame un sourire comme je n'en ai jamais vu à aucune autre

bouche humaine. Cette figure ne me sort pas de la mémoire. C'était un de ces visages qui semblent appartenir au domaine des rêves poétiques plus qu'à la grossière réalité de la vie. Des contours qui rappellent Léonard de Vinci, ce noble ovale avec les naïves fossettes des joues et le sentimental menton pointu de l'école lombarde. La couleur avait plutôt la douceur romaine, l'éclat mat de la perle, une pâleur distinguée, la morbidezza. Enfin, c'était une figure comme on ne peut la trouver que dans quelque vieux portrait italien qui représente une de ces grandes dames dont les artistes italiens du XVI$^{e}$ siècle étaient amoureux quand ils créaient leurs chefs-d'œuvre, et auxquelles pensaient les héros allemands et français quand ils ceignaient le glaive et passaient les Alpes... Oh ! oui, c'était une figure de cette famille qu'animait un sourire de la malice la plus douce et de l'espièglerie du meilleur goût, pendant que la belle dame détruisait avec le jonc d'Espagne la blonde frisure du bon Bellini. En ce moment, Bellini me parut comme touché d'une baguette magique. Le sourire de sa belle compatriote avait jeté un reflet idéal sur son visage ; il était comme transfiguré par l'éclat divin de ce sourire. — Dans ce moment il devint pour moi un être sympathique — je l'aimais... Hélas ! quinze jours après, je lus dans les journaux que l'Italie avait perdu l'un de ses fils les plus glorieux !

Chose bizarre ! on annonça en même temps la mort de Paganini. Je ne doutai pas un instant de cette mort,

parce que le blafard et vieux Paganini a toujours eu l'air d'un mourant; mais celle du jeune et frais Bellini me parut incroyable, et pourtant la nouvelle de la mort du premier n'était qu'une erreur de gazette. Paganini se trouve sain et dispos à Gênes, et Bellini gît dans la tombe à Paris!

— Aimez-vous Paganini? dit Maria.

— Cet homme, dit Maximilien, est l'ornement de sa patrie, et mérite sans doute la mention la plus distinguée quand on veut parler des notabilités musicales d'Italie.

— Je ne l'ai jamais vu, reprit Maria; mais, selon la renommée, son extérieur ne satisfait pas complétement le sentiment du beau. J'ai vu des portraits de lui...

— Dont aucun n'est ressemblant, dit, en l'interrompant, Maximilien. On l'a enlaidi ou embelli, mais sans jamais rendre son véritable caractère. Je crois qu'un seul homme a réussi à retracer sur le papier la véritable physionomie de Paganini. C'est un peintre sourd et fou, nommé Lyser, qui, dans sa spirituelle folie, a si bien saisi en quelques coups de crayon la tête de Paganini, que la vérité du dessin vous fait rire et vous effraie tout à la fois. « Le diable m'a conduit la main, » me disait le pauvre peintre sourd en ricanant en dessous, et hochant la tête avec une bonhomie ironique, comme il avait coutume de faire à propos de ses charges. Ce peintre fut toujours un singulier original. En dépit de sa surdité, il était enthousiaste de musique, et il paraît

qu'il la comprenait quand il se trouvait assez près de l'orchestre pour lire sur la figure des musiciens, et juger, d'après le mouvement de leurs doigts, le plus ou moins de mérite de l'exécution. Il faisait aussi la critique des opéras dans un journal estimé à Hambourg. Qu'y a-t-il là d'étonnant? le peintre sourd pouvait voir les sons dans la forme visible du jeu. Il y a bien des hommes pour lesquels les sons eux-mêmes ne sont que des formes invisibles dans lesquelles ils entendent les figures et les couleurs.

— Et vous êtes un de ces hommes! dit Maria.

— Je regrette de ne plus posséder le petit dessin de Lyser : il vous aurait peut-être donné une idée de l'extérieur de Paganini. Des traits noirs crûment arrêtés pouvaient seuls saisir cette physionomie fabuleuse qui semblait appartenir plutôt au royaume sulfureux des ombres qu'au monde lumineux des vivants. « En vérité, le diable m'a conduit la main, » me répétait le peintre sourd devant le pavillon de l'Alster, à Hambourg, le jour même où Paganini donna son premier concert. « Oui, mon ami, continua-t-il, le monde soutient une chose vraie en disant que Paganini s'est donné corps et âme au diable pour devenir le meilleur violoniste de l'Europe, gagner des millions à la pointe de son archet, et enfin pour se libérer des galères où il a déja langui bien des années. Car voyez-vous, mon ami, quand il était maître de chapelle à Lucques, il devint amoureux d'une princesse de théâtre, prit de la jalousie contre

quelque petit singe d'abbé, fut peut-être trompé, poignarda en bon Italien son amante infidèle, fut envoyé aux galères à Gênes, et, comme je vous l'ai dit, finit par se donner au diable pour devenir libre d'abord, puis le meilleur violoniste de l'Europe, et enfin pour pouvoir imposer ce soir à chacun de nous une contributiou de 2 thalers. Mais voyez-vous! *tous les bons esprits louent le Seigneur!* Tenez! le voilà lui-même qui vient là-bas dans l'allée avec son équivoque *Famulus!* »

En effet, c'était Paganini en personne que je reconnus aussitôt. Il portait une redingote gris foncé qui lui tombait jusqu'aux talons, ce qui faisait paraître sa taille très-haute. Sa longue chevelure sombre descendait sur ses épaules en mèches tordues, et y formait une sorte de cadre noir autour de sa figure pâle et cadavéreuse où le chagrin, le génie et l'enfer avaient imprimé leurs ineffaçables stigmates. Près de lui sautillait une petite figure bien portante et nettement prosaïque, visage rose ridé, habit gris clair à boutons d'acier, saluant de tous côtés avec une gracieuseté insoutenable, quoique d'ailleurs il semblât jeter parfois des regards louches et inquiets sur cette ténébreuse figure qui marchait d'un air sérieux et pensif à ses côtés. On croyait voir la gravure où Retsch a représenté Faust se promenant avec Wagner devant les portes de Leipzig. Le peintre sourd me fit à sa manière un commentaire bouffon sur ces deux personnages, et appela particulièrement mon attention sur la démarche compassée et allongée de Paganini.

« Ne semble-t-il pas, dit-il, qu'il porte encore les fers aux jambes? Il s'est habitué pour toujours à cette démarche. Voyez aussi avec quelle méprisante ironie il regarde parfois son compagnon, quand celui-ci l'importune de son caquet prosaïque. Il ne peut cependant se passer de lui; un contrat sanglant le lie à ce serviteur, qui n'est autre que Satan. Le peuple ignorant croit certainement que ce compagnon est M. George Harrys, le faiseur de comédies et d'anecdotes de Hanovre, que Paganini a emmené avec lui dans ses voyages pour prendre soin de la partie pécuniaire dans les concerts. Le peuple ne sait pas que le diable n'a pris à M. George Harrys que sa figure, et que la pauvre âme de ce pauvre homme demeure, pendant ce temps, enfermée avec d'autres guenilles dans une armoire de sa maison, à Hanovre, jusqu'à ce que le diable lui rende son enveloppe charnelle, en se décidant peut-être à accompagner par le monde son maître Paganini, sous une forme plus digne, en caniche noir par exemple. »

Si Paganini, en plein jour, sous les arbres verts du *Jungfernsteg* de Hambourg, m'avait déjà paru passablement fantastique et fabuleux, combien fus-je saisi le soir, au concert, par cet aspect bizarre et sinistre! La salle de la comédie de Hambourg était le théâtre de cette solennité, et le public amateur s'y était rassemblé de si bonne heure et en si grand nombre, que je pus, à grand'peine, enlever une petite place à l'orchestre. Quoique ce fût jour de poste, j'y aperçus aux premières

loges tout le beau monde du commerce; un olympe entier de banquiers et autres millionnaires; les dieux du café et du sucre, avec leurs grasses déesses légitimes, Junons de la rue Wrantram et Vénus de l'impasse Dreckwall. Un religieux silence régnait d'ailleurs dans toute la salle. Tous les yeux étaient braqués sur la scène. Les oreilles s'apprêtaient à entendre. Mon voisin, honnête courtier en fourrures, retira de ses oreilles de vieux bouchons de coton, pour mieux pomper les sons précieux qui coûtaient 2 thalers d'entrée. Enfin sur la scène s'avança une sombre figure qui paraissait arriver du monde des ténèbres. C'était Paganini dans son noir costume de gala : habit noir et gilet noir de coupe effroyable, comme l'étiquette infernale le prescrit peut-être à la cour de Proserpine. Un pantalon noir flottait pauvrement autour de ses jambes fluettes. Ses longs bras parurent allongés encore par le violon qu'il tenait d'une main, et par l'archet qu'il tenait de l'autre, et avec lequel il touchait presque la terre, quand il débita devant le public ses révérences inouïes. Dans les courbures anguleuses de son corps apparaissaient une répugnante flexibilité de mannequin, et en même temps une sorte de servilité animale, qui nous donna grande envie de rire; mais sa figure, dont l'éclairage éblouissant de l'orchestre faisait ressortir la pâleur cadavéreuse, avait quelque chose de si suppliant, de si niaisement humble, qu'une singulière pitié étouffa en nous toute velléité rieuse. A-t-il appris ces révérences d'un automate

ou d'un chien? Ce regard suppliant est-il celui d'un être frappé à mort, ou sert-il de masque à l'ironie d'un avare? Est-ce un vivant qui va s'éteindre, et qui, dans l'arène de l'art, se prépare, comme un gladiateur mourant, à récréer le public par ses dernières convulsions? Est-ce un mort sorti du tombeau, violon-vampire, qui vient sucer, sinon le sang de notre cœur, du moins l'argent de notre poche?

Toutes ces questions se croisaient dans notre tête pendant que Paganini faisait ses interminables politesses; mais toutes ces pensées se turent quand le merveilleux virtuose plaça son violon sous son menton et commença à jouer. En ce qui me touche, vous connaissez déjà ma seconde vue musicale, ma faculté d'apercevoir, à chaque son que j'entends, la figure corrélative. Il arriva donc que Paganini fit passer devant mes yeux, avec chaque coup d'archet, des figures visibles et des situations, qu'il me raconta en images sonores toutes sortes de curieuses histoires, où lui-même, avec sa musique, jouait le principal personnage. Les coulisses s'étaient métamorphosées dès le premier coup d'archet. Il m'apparut avec son pupitre dans une chambre claire et décorée, dans un plaisant désordre, avec des meubles de rocailles dans le goût Pompadour. Partout de petites glaces, partout de petits amours, des porcelaines chinoises, un délicieux chaos de rubans, de guirlandes de fleurs, de gants blancs, de blondes déchirées, de fausses perles, de diadèmes de chrysocale et autres oripaux divins qu'on trouve ordinairement dans le cabinet

d'étude d'une *prima donna.* L'extérieur de Paganini s'était également métamorphosé, et de la façon la plus flatteuse. Il portait une culotte courte de satin lilas, une veste blanche brodée, un habit de velours bleu clair à boutons d'argent filigrané, et ses cheveux, soigneusement frisés en petites boucles, se jouaient autour de sa figure qui brillait de jeunesse, de fraîcheur et d'une douce tendresse, quand il lorgnait la jolie signorina qui se tenait à côté de son pupitre.

Dans le fait, j'aperçus près de lui une jeune et jolie créature habillée à l'ancienne mode, aux paniers de satin, à la taille fine et séduisante, aux cheveux poudrés et crêpés en montagne, sous lesquels brillait d'un air plus dégagé un joli visage rond avec des yeux étincelants, de jolies petites joues fardées, de petites mouches et un petit nez impertinent. Elle tenait à la main un rouleau de papier blanc, et d'après le mouvement de ses lèvres et le balancement coquet de son corsage, je pus conjecturer qu'elle chantait; mais je n'entendais aucun de ses trilles, et ne pus deviner que par le jeu de Paganini, qui l'accompagnait sur le violon, ce qu'elle chantait, et ce que lui-même éprouvait au fond du cœur en l'entendant chanter. Oh! c'étaient des mélodies telles que le rossignol en module dans les ombres du soir, quand le parfum de la rose enivre son cœur de désirs printaniers. C'était une béatitude de langueur et de tressaillements voluptueux! C'étaient des sons amoureux qui se caressaient, se fuyaient avec une

bouderie agaçante, puis se rejoignaient et s'enlaçaient, enfin mouraient dans un enivrant unisson. Oui, tous ces sons se livraient à des jeux charmants, comme des papillons qui se poursuivent, s'évitent, se cachent derrière une fleur, se retrouvent et s'enchaînant dans un bonheur aérien, se perdent dans la lumière du soleil. Mais une araignée, une hideuse araignée peut soudain préparer un sort tragique à ces papillons amoureux. Le jeune cœur avait-il de semblables pressentiments? une mélodie plaintive et touchante, comme le pressentiment d'une infortune prochaine, glissa doucement parmi les chants qui jaillissaient du violon de Paganini... Ses yeux deviennent humides... Il s'agenouille avec dévotion devant son *amata*... Mais, hélas! pendant qu'il se courbe pour baiser ses pieds, il aperçoit sous le lit un petit *abbate!* Je ne sais ce qu'il pouvait avoir contre ce pauvre homme, mais le Génois devint pâle comme la mort, il saisit le pauvret avec des mains crispées de rage, lui donna des soufflets, ainsi que bon nombre de coups de pied, le jeta ensuite à la porte, puis tira de sa poche un long stylet et le plongea dans le sein de la jeune beauté...

Mais en ce moment la salle retentit de bravos. La population mâle et femelle de Hambourg payait un bruyant tribut d'enthousiasme au grand artiste qui venait de finir la première partie de son concerto, et s'inclinait avec un surcroît d'angles et de courbes. Il me sembla voir sur sa figure une expression d'hnmilité plus suppliante

qu'auparavant. Ses yeux étaient fixes, d'une inquiétude de criminel,

— Divin! s'écria, en se grattant les oreilles, mon voisin, le connaisseur en fourrures; ce morceau vaut à lui seul les deux thalers.

— Quand Paganini recommença à jouer, tout devint plus sombre à mes yeux. La figure du maître se voila d'ombres plus épaisses, et de cette obscurité, sa musique sortit avec les sons les plus douloureux et les plus déchirants. Ce ne fut que rarement, et quand une petite lampe suspendue sur sa tête l'éclairait d'une maigre lueur, que je pus voir son visage pâle où cependant n'était pas encore éteint le charme de la jeunesse. Son costume était bizarrement mi-parti de deux couleurs, rouge et jaune. A ses pieds pesaient de lourdes chaînes. Derrière lui s'agitait une figure dont la physionomie tenait de la lascive nature du bouc, et de longues mains velues m'apparaissaient quelquefois comme des auxiliaires qui s'allongeaient sur le manche du violon de Paganini. Elles lui conduisaient même parfois la main, et des bravos participant du bêlement et du rire accompagnaient les sons qui ruisselaient du violon, sons toujours plus plaintifs et plus sanglants. C'étaient des sons pareils au chant des anges déchus qui, ayant fait l'amour avec les filles de la terre, furent bannis du royaume des bienheureux, et tombèrent dans l'abîme avec la rougeur de la honte sur le font. C'étaient des sons dans l'obscure profondeur desquels ne brillait plus

ni consolation ni espérance. Quand les saints du ciel entendent de tels sons, la louange de Dieu meurt sur leurs lèvres pâlissantes, et ils voilent en pleurant leurs faces éplorées. Quelquefois, quand le rire de bouc *obligato* chevrotait à travers ces tortures mélodiques, je voyais au fond de la scène une foule de petites femmes qui balançaient avec une joie cruelle leurs laides figures, et exprimaient leur malice en raclant leurs doigts croisés. Des vibrations d'angoisses sortaient alors du violon, avec des soupirs déchirants et des sanglots comme on n'en a jamais entendu sur la terre, et comme on n'en entendra peut-être jamais de pareils, si ce n'est dans la vallée de Josaphat, quand sonneront les gigantesques trombones du grand jugement, que les cadavres sortiront de leurs tombes et attendront leur sort... Mais le violoniste poussa soudain un grand coup d'archet, un coup de délire et de désespoir tel, que ses chaînes se brisèrent avec fracas, et que son infernal auxiliaire disparut, ainsi que les railleuses sorcières.

En ce moment, mon voisin, le courtier fourreur, s'écria : « Quel dommage ! sa chanterelle vient de casser. Cela vient de son continuel pizzicato ! »

Une corde s'était-elle réellement cassée à son violon? Je ne sais. J'étais tout entier à la transformation des sous, et Paganini m'apparut de nouveau changé complétement ainsi que son entourage. Je pus à peine le reconnaître sous un sombre froc de moine qui le revêtait moins qu'il ne le cachait. La tête à moitié perdue dans

le capuchon, les reins ceints d'une corde, les pieds nus, cette figure solitaire et orgueilleuse se tenait sur un promontoire de roches, au bord de la mer, et jouait du violon. C'était, à ce qu'il me semblait, au moment du crépuscule. Les lueurs pourprées du soir s'epandaient sur les flots lointains de la mer, qui se coloraient d'une teinte toujours plus rouge, et roulaient avec un murmure plus solennel, et ce murmure s'accordait avec les sons du violon. Mais plus la mer rougissait, plus le ciel devenait blafard, et quand enfin les flots agités furent arrivés à la couleur du sang le plus vermeil, le ciel avait pris une pâleur cadavéreuse, une blancheur de spectre, et les étoiles y perçaient avec un développement menaçant... et ces étoiles étaient noires, d'un noir étincelant comme le charbon de terre. Cependant les sons du violon devenaient toujours plus hardis et plus impétueux; dans les yeux du violoniste brillait une railleuse soif de destruction, et ses lèvres minces se remuaient avec une si horrible vivacité, qu'il avait l'air de murmurer ces anciennes formules magiques qui servaient jadis à évoquer la tempête et à déchaîner les mauvais esprits et les démons captifs au fond de la mer. Quand parfois, sortant son bras nu, son long bras desséché, de l'ample manche du froc, il fouettait l'air avec son archet, il devenait un véritable magicien qui commande aux éléments avec sa baguette, et l'on entendait des hurlements insensés retentir sous l'abîme, et les vagues sanglantes bondissaient à une telle hauteur, que leur rouge écume

jaillissait sur le ciel blème et sur les étoiles noires. Et l'on entendait rugir, siffler, craquer comme si le monde allait s'écrouler, et le moine jouait du violon avec une opiniâtreté croissante. Il voulait, par la force de sa volonté frénétique, briser les sept sceaux desquels Salomon scella les vases de fer où il renferma les démons vaincus. Le sage roi engloutit jadis ces vases dans la mer. Pendant que Paganini jouait, je crus entendre la voix de ces mêmes esprits emprisonnés, qui mêlaient au son du violon leur basse la plus furieuse. Mais il me sembla distinguer à la fin l'allégresse de la délivrance, et je vis sortir des vagues sanglantes les têtes des démons libérés, tous monstres d'une laideur fabuleuse : des crocodiles à ailes de chauve-souris, des serpents avec des bois de cerf, des singes coiffés de coquillages, des phoques avec de longues barbes patriarcales, des figures de femmes avec des mamelles à la place des joues, des têtes de chameaux verts, des hermaphrodites marins de combinaisons incompréhensibles, tous lançant des regards d'une intelligence glaciale, et allongeant vers le moine musicien de longues nageoires crochues... Celui-ci, dans son fol emportement d'évocation, laissa tomber son capuchon, et sa chevelure flottante au vent entoura sa tête comme de noirs serpents.

Cette apparition troublait tellement mes sens, que je me bouchai les oreilles et fermai les yeux pour ne pas perdre la raison. Tous les spectres disparurent à l'instant, et quand je relevai les yeux, je vis le pauvre Gé-

nois dans sa forme ordinaire, qui faisait ses révérences habituelles, pendant que le public applaudissait avec transport.

« C'est le fameux tour de force sur la corde de *sol*, me dit mon voisin : je joue moi-même du violon, et je comprends ce qu'il y a de merveilleux à dominer ainsi son instrument ! » Heureusement la pause dura peu ; sans cela le connaisseur en pelleteries m'aurait certainement étouffé sous une dissertation technique. Paganini replaça son violon sous son menton, et avec le premier coup d'archet recommença la merveilleuse transfiguration des sons. Mais cette fois les couleurs étaient moins crues et les formes plus indécises. Les sons se développaient avec calme et majesté, ondulaient et s'enflaient comme le choral de l'orgue sous les voûtes d'une cathédrale. Tout s'était étendu alentour dans des proportions immenses et telles que les yeux seuls de l'esprit les pouvaient embrasser. Au centre de ce vaste espace planait un globe lumineux sur lequel s'élevait un homme à taille gigantesque, au port sublime, qui jouait du violon. Le globe était-il le soleil ? Je l'ignore ; mais dans les traits de l'homme je reconnus Paganini embelli d'une beauté idéale, rayonnant de gloire, souriant d'une joie d'expiation. Son corps resplendissait de force virile, un vêtement bleu clair enveloppait ses membres ennoblis : autour de ses épaules flottait en boucles brillantes sa noire chevelure. Il se tenait debout, ferme et assuré comme une sublime image de la divinité et jouait du

violon; il semblait que toute la création obéît à ses accords. C'était l'homme-planète autour duquel tournait l'univers avec une solennité mesurée et des rhythmes célestes. Ces belles clartés calmes qui planaient autour de lui, étaient-ce les étoiles du ciel? et cette harmonie sonore qui rayonnait de leurs mouvements, était-ce le chant des sphères dont les poëtes et les voyants ont parlé dans leurs visions? Quelquefois, quand mes yeux s'efforçaient de pénétrer au loin dans l'espace vaporeux, je croyais voir s'avancer des manteaux tout blancs, et sous ces manteaux marchaient des pèlerins gigantesques, avec des bâtons blancs à la main. Chose merveilleuse! les pommes d'or de ces bâtons étaient ces mêmes belles clartés que j'avais prises pour des étoiles. Ces pèlerins marchaient en cercle immense autour du musicien, les sons de son violon faisaient scintiller de plus en plus les pommes d'or de leurs bâtons, et le choral qui résonnait de leurs bouches et que je pouvais prendre pour le chant des sphères, n'était que l'écho continu de ce violon. Une sainte et indicible ferveur animait ces accords qui parfois vibraient, à peine sensibles, comme un mystérieux murmure sur les eaux, puis s'enflaient comme les mélodies du cor, au clair de lune, et enfin débordaient avec une allégresse effrénée, comme si des milliers de bardes eussent saisi leurs harpes et uni leurs voix dans un chant de victoire. C'était une musique comme l'oreille n'en entend jamais, une musique que le cœur seul peut rêver quand il re-

pose la nuit sur le sein de la bien-aimée. Peut-être aussi le cœur la comprend-il en plein jour quand il se perd avec délices dans les lignes pures et dans les nobles ovales d'un chef-d'œuvre grec...

— Ou quand on a bu une bouteille de champagne de trop ! dit soudain une voix riante qui arracha notre conteur à ses souvenirs enthousiastes. Il sembla sortir d'un songe. En se retournant, il aperçut le docteur accompagné de la noire Deborah, qui était entré doucement dans la chambre pour savoir si son médicament avait agi sur la malade.

— Ce sommeil ne me plaît pas, dit le docteur, en montrant le sofa.

Maximilien, qui, perdu dans les extases de son propre récit, n'avait pas remarqué que Maria était endormie depuis longtemps, se mordit les lèvres de dépit.

— Ce sommeil, continua le docteur, donne à sa figure le caractère de la mort. N'a-t-elle pas déjà l'air de ces masques blancs, de ces moulages de plâtre à l'aide desquels nous essayons de conserver les traits des personnes mortes?

— Je voudrais bien, lui dit tout bas Maximilien, conserver un pareil masque de la figure de notre amie... Elle sera encore bien belle, même après la mort.

— Je ne vous le conseille pas, répliqua le docteur. Ces masques nous gâtent le souvenir de ce qui nous fut cher. Nous croyons voir encore dans ce plâtre quelque chose de leur vie, et ce que nous y conservons, n'est véritable-

ment que la mort. D'ordinaire les beaux traits y prennent quelque chose de raide, d'ironique, d'odieux, dont nous sommes terrifiés. Ce sont surtout de véritables caricatures que ces moulages de figures dont le charme était principalement de nature intellectuelle, et dont les traits étaient moins réguliers qu'intéressants; car aussitôt que les grâces de la vie y sont éteintes, les déviations réelles des lignes de beauté idéale ne sont plus compensées par un attrait spirituel. D'ailleurs, tous ces visages de plâtre ont je ne sais quoi d'énigmatique qui, après une longue contemplation, glace l'âme de la manière la plus intolérable. Ils ont tous l'air d'hommes qui vont faire une route pénible.

— Où allons-nous? dit Maximilien. Mais le docteur prit son bras et l'emmena hors de la chambre

## II

— Et pourquoi voulez-vous me martyriser encore avec cette horrible médecine, puisque je n'en dois pas moins mourir ?

C'était Maria qui parlait ainsi au moment où Maximilien entra dans la chambre. Devant elle était le médecin, qui d'une main tenait une fiole et de l'autre une petite coupe où moussait une liqueur brunâtre d'un aspect repoussant.— Mon cher ami, cria-t-il au survenant, votre présence me fait grand plaisir en ce moment. Obtenez donc de la signora qu'elle avale seulement quelques gouttes; je suis pressé.

— Je vous en prie, Maria ! murmura Maximilien, de cette voix tendre qui semblait partir d'un cœur si brisé, que la malade, singulièrement émue, oubliant presque sa propre souffrance, prit la coupe. Mais avant de la porter à ses lèvres, elle lui dit en souriant :

— Pour me récompenser, vous allez me raconter l'histoire de Laurence, n'est-ce pas ?

— Il sera fait selon vos désirs, signora.

La pâle malade, moitié souriant, moitié frissonnant, but aussitôt le contenu de la coupe.

— Je suis pressé, dit le médecin en mettant ses gants noirs. Recouchez-vous tranquillement, signora, et ne bougez que le moins possible.

Accompagné de la noire Deborah qui l'éclairait, il quitta la chambre. Quand les deux amis furent seuls, ils se regardèrent longtemps en silence. Dans leur âme parlaient des pensées que chacun d'eux voulait cacher à l'autre. Mais la femme saisit soudain la main de l'homme et la couvrit de baisers brûlants.

— Pour l'amour de Dieu, dit Maximilien, ne vous agitez pas ainsi, et recouchez-vous paisiblement sur le sofa.

Quand Maria eut obéi, il lui couvrit très-soigneusement les pieds avec le châle qu'il avait auparavant touché de ses lèvres. Elle l'avait sans doute remarqué, car ses yeux clignotèrent comme ferait un enfant heureux.

— Mademoiselle Laurence était-elle très-belle ?

— Si vous voulez ne pas m'interrompre, chère amie, et me promettre d'écouter tranquillement et en silence, je vous dirai fort en détail ce que vous désirez savoir.

Souriant avec amitié au regard d'acquiescement de Maria, Maximilien se mit sur le siége qui était devant le sofa, et commença son récit de la manière suivante :

— Il y a maintenant neuf ans que je partis pour Londres, dans le but d'y étudier la langue et le peuple. Que le ciel confonde les Anglais et leur langue ! Ils se

fourrent dans la bouche une douzaine de monosyllabes, les mâchent, les cassent et vous les crachent à la figure, et ils appellent cela parler. Heureusement qu'ils sont assez taciturnes de leur naturel, et quoiqu'ils vous regardent toujours la bouche ouverte, ils vous font au moins grâce de longues conversations. Mais malheur à nous si nous tombons dans les mains d'un fils d'Albion qui a fait le grand tour et appris sur le continent à parler français. Celui-là veut saisir l'occasion de pratiquer sa science en linguistique, nous accable de questions sur tous les sujets; à peine a-t-on répondu à l'une, qu'il en arrive une seconde sur notre âge, notre patrie, ou la durée de notre séjour, et il croit nous intéresser beaucoup par cet interrogatoire. Un de mes amis de Paris disait, avec raison peut-être, que les Anglais apprennent leur conversation française au bureau des passe-ports. Leur entretien le mieux venu est à table, quand ils coupent en tranches leurs rostbeefs gigantesques et vous demandent lequel vous aimez mieux, de l'intérieur rouge ou du dehors bruni, du plus ou moins cuit, du gras ou du maigre. Leurs rostbeefs et leurs rôtis de mouton sont d'ailleurs les seules bonnes choses qu'ils possèdent. Le ciel préserve tout être chrétien de leurs sauces, composées d'un tiers de farine et de deux tiers de beurre, ou, pour varier, d'un tiers de beurre et de deux tiers de farine! Que Dieu garde chacun de leurs naïfs légumes qu'ils servent cuits à l'eau et comme la nature les a façonnés! Plus abominables

encore que la cuisine des Anglais, sont leurs toasts et leurs harangues obligées, quand, la nappe enlevée et les dames retirées, on apporte à leur lieu et place un nombre égal de bouteilles de porto qu'ils croient ce qu'il y a de plus propre à suppléer le beau sexe. Je dis le beau sexe, car les Anglaises méritent ce nom. Ce sont de belles, blanches et sveltes personnes. Il est seulement dommage que la distance trop grande du nez à la bouche, qu'on trouve chez elles aussi fréquemment que chez les hommes, gâte, à mes yeux, les plus beaux visages. Cette déviation du type de la beauté me cause une impression d'autant plus pénible, quand je rencontre les Anglais, ici en Italie, où ces proportions mesquines du nez contrastent davantage avec les visages antiques des Italiens, dont les nez courbés à la romaine ou alignés à la grecque offrent souvent des proportions trop développées. Un observateur allemand a remarqué avec beaucoup de justesse que les Anglais qui se promènent au milieu des Italiens, ont tous l'air de statues auxquelles on a cassé le bout du nez.

Oui, c'est quand on rencontre les Anglais en pays étranger, que le contraste fait ressortir encore plus leurs défauts. Ce sont les dieux de l'ennui qui courent la poste en tous pays dans des voitures brillamment vernissées, et laissent derrière eux une terne poussière de tristesse. Ajoutez-y leur curiosité sans intérêt, leur lourdeur parée, leur gaucherie impertinente, leur anguleux égoïsme et leur passion froide pour tous les sujets repoussants. Il

y a plus de trois semaines qu'on voit ici, sur la Piazza del Gran Duca, un Anglais qui demeure toute la journée, bouche béante, à contempler ce charlatan à cheval qui arrache les dents aux paysans. Ce spectacle indemnise peut-être le noble fils d'Albion des exécutions qu'il perd à cette heure dans sa chère patrie; car, après les combats de boxeurs et de coqs, il n'y a pas de spectacle plus précieux, pour un Anglais, que l'agonie d'un pauvre diable qui a volé un mouton ou imité une écriture, et qu'on expose, la corde au cou, pendant une heure, devant la façade d'Old-Bailey, avant de le lancer dans l'éternité. Je n'exagère pas quand je dis que le vol d'un mouton et le faux, dans cet horrible et cruel pays, sont punis à l'égal de l'inceste et du parricide. Moi-même qu'un triste hasard conduisit à Londres, j'y ai vu pendre un homme qui avait volé un mouton, et depuis ce temps j'ai perdu le goût pour le mouton rôti. Auprès de lui je vis pendre un Irlandais qui avait contrefait la signature d'un riche banquier. Je vois encore les naïves terreurs du pauvre Paddy, qui, aux assises, ne pouvait comprendre qu'on le punît si durement pour avoir imité une signature, lui qui permettait au premier venu d'imiter la sienne ! et ce peuple ne cesse de parler de christianisme, il ne manque pas un prêche le dimanche, et inonde de bibles l'univers !

Je vous l'avouerai, Maria, si je ne pus rien goûter en Angleterre, ni la cuisine, ni les hommes, la faute en était un peu à moi-même. J'avais emporté de ma patrie une

bonne provision de mauvaise humeur, et je cherchais des distractions chez un peuple qui ne sait lui-même tuer son ennui que dans le tourbillon de l'activité politique et mercantile. La perfection des machines qu'on emploie partout, dans ce pays, à accomplir des travaux d'homme, avait aussi pour moi quelque chose de déplaisant et de sinistre tout à la fois. Cette vie artificielle de rouages, pistons, cylindres, et de milliers de crochets, goupilles, petites dents qui se meuvent presque avec passion, me remplissait d'horreur. La précision, l'exactitude, la mesure et la ponctualité de la vie des Anglais ne me tourmentaient pas moins; car si les machines en Angleterre nous font l'effet d'hommes, les hommes nous y apparaissent comme des machines. Oui, le bois, l'acier et le cuivre semblent y avoir usurpé l'esprit des hommes et être devenus presque fous par excès d'esprit, pendant que l'homme, dépouillé de sa vie intellectuelle, semblable à un fantôme vide, accomplit, comme une machine, sa tâche habituelle. A la minute fixée il mange son beefsteak, débite son discours au parlement, fait ses ongles, monte en diligence, ou bien encore va se pendre.

Vous pouvez vous figurer sans peine combien s'augmentait mon malaise dans ce pays. Mais rien ne se peut comparer à l'humeur noire qui m'assaillit un soir que j'étais sur le pont de Waterloo et que je plongeais mes regards dans la Tamise. Il me semblait voir s'y réfléchir mon âme, qui, du fond de ce miroir, me montrait toutes

ses blessures. Et puis, j'en vins à me rappeler les histoires les plus affligeantes. Je pensai à la rose qui avait été tous les jours arrosée de vinaigre, ce qui lui fit perdre ses parfums les plus doux, et la flétrit avant le temps... Je pensai au papillon égaré qu'un naturaliste qui gravit le Mont-Blanc vit voltiger solitaire entre les parois de glace... Je pensai à la guenon apprivoisée qui était si familière avec les hommes et jouait si gaiement avec eux, mais qui un jour, à table, ayant reconnu, dans le rôti qu'on apportait sur un plat, son propre enfant de singe, le saisit vivement, l'emporta dans les bois et ne se fit plus jamais voir parmi ses bons amis les hommes... Hélas! je me sentis dans l'âme une telle amertume, que des larmes brûlantes s'échappèrent de mes yeux... elles tombèrent dans la Tamise et s'en furent dans le grand Océan qui a déjà englouti tant de larmes humaines, sans y prendre garde !

Il arriva dans ce moment qu'une singulière musique me tira de mes sombres rêveries. En regardant autour de moi, je vis sur le rivage une troupe d'hommes qui paraissaient avoir formé un cercle autour de quelque spectacle amusant. Je m'approchai, et distinguai une famille d'artistes qui se composait des quatre personnes suivantes :

1° Une petite vieille ramassée, habillée de noir, avec une très-petite tête et un gros ventre très-proéminent. De ce ventre pendait une énorme grosse caisse sur laquelle elle tambourinait impitoyablement.

2° Un nain qui portait, comme un marquis français de l'ancien régime, un habit brodé, une grande tête poudrée, mais dont les membres étaient minces et fluets. Il jouait du triangle en sautillant çà et là.

3° Une jeune fille d'environ quinze ans qui portait une jaquette courte et étroite en soie rayée bleue et un large pantalon rayé de même couleur. C'était une créature d'une forme aérienne et toute gracieuse. Sa figure avait la beauté grecque. Nez noble et droit; lèvres finement découpées; menton fuyant et arrondi; teint chaudement olivâtre; cheveux d'un noir éclatant, relevés autour des tempes: elle restait là droite, svelte et sérieuse, même un peu maussade, et regardait le quatrième personnage de la société qui faisait parade de son esprit.

Cette quatrième personne était un chien savant, caniche plein d'avenir, qui venait, à la très-grande joie du public anglais, d'assembler, avec les caractères de bois qu'on lui avait présentés, le nom de lord Wellington, en y ajoutant de la même façon la flatteuse épithète de *grand héros*. Comme le chien, à en juger par son air spirituel, ne pouvait être une bête anglaise, mais qu'il était venu de France ainsi que les trois autres personnes, les fils d'Albion se réjouissaient fort de voir les mérites de leur *grand* capitaine reconnus au moins par les chiens français, reconnaissance à laquelle les autres créatures de France refusaient outrageusement de se prêter.

En effet, cette troupe se composait de Français, et le nain qui s'annonça ensuite sous le nom de M. Turlututu, commença à déclamer en langue française et avec des gestes si véhéments, que les pauvres Anglais ouvrirent leurs bouches et relevèrent leurs nez encore plus qu'à l'ordinaire. Quelquefois, après une longue période, il imitait le chant du coq, et ces coquericos, ainsi que les noms de beaucoup d'empereurs, de rois et de princes qu'il mêlait à son discours, furent tout ce que comprirent les pauvres spectateurs. Ces empereurs, rois et princes, étaient, selon lui, ses protecteurs et amis. Il assurait avoir eu, dès l'âge de huit ans, un long entretien avec sa majesté défunte Louis XVI, qui, plus tard, lui demanda toujours conseil dans les occasions importantes. Comme tant d'autres, il s'était soustrait par la fuite à la tourmente révolutionnaire, et n'était revenu dans sa chère patrie qu'à l'époque de l'empire, pour prendre part à la gloire de la grande nation. Napoléon, disait-il, ne l'avait jamais aimé; en revanche, il avait été presque adoré par sa sainteté le pape Pie VII. L'empereur Alexandre lui donnait des bonbons, et la princesse Guillaume de Kouhritz le prenait toujours sur ses genoux. Son altesse le duc Charles de Brunswick le faisait quelquefois chevaucher sur ses chiens, et sa majesté le roi Louis de Bavière lui avait lu ses augustes poésies. Les princes de Reuss, Schleitz, Kreutz, ainsi que ceux de Schwarzenbourg-Sondershausen l'aimaient comme un frère et avaient toujours fumé dans la même

pipe que lui. A l'entendre, il n'aurait vécu dès son enfance qu'avec des souverains; les monarques actuels s'étaient élevés et avaient grandi avec lui ; il les regardait comme les siens, et prenait le deuil quand l'un d'eux payait le tribut à la nature. Après ces graves paroles, il chanta en coq.

M. Turlututu était réellement un des nains les plus curieux que j'eusse jamais vus. Sa vieille figure ridée formait un contraste fort drôle avec son petit corps enfantin, et toute sa personne un contraste grotesque avec les tours d'adresse dont il se faisait honneur. Il se campa dans les positions les plus hardies de l'escrime, et avec une rapière d'une longueur démesurée, se mit à frapper l'air d'estoc et de taille, pendant qu'il jurait sur son honneur que cette quarte ou cette tierce était irrésistible, et qu'avec sa parade, à lui, il pouvait sûrement défier tout homme mortel, ce qu'il voulait prouver en invitant chacun des spectateurs à se mesurer avec lui dans le noble art de l'escrime. Quand le nain eut continué ce jeu pendant quelque temps, sans avoir trouvé personne qui voulût soutenir un assaut en plein air, il s'inclina avec la vieille grâce française, remercia pour les suffrages dont on avait bien voulu l'honorer, et prit la liberté d'annoncer à l'honorable public le spectacle le plus extraordinaire qu'on eût jamais admiré sur le sol de l'Angleterre. « Voyez-vous cette personne? dit-il après avoir mis de sales gants glacés, et conduit avec une galanterie respectueuse au milieu du cercle la jeune

fille qui faisait partie de la société, cette personne est la fille unique de la très-respectable et très-chrétienne dame que vous voyez là-bas avec la grosse caisse, et qui porte encore aujourd'hui le deuil de son époux chéri, le plus grand ventriloque de l'Europe ! Mademoiselle va danser ! admirez maintenant la danse de mademoiselle Laurence. » Après ce discours, il contrefit encore le coq.

La jeune fille ne semblait faire aucune attention ni à ces paroles, ni aux regards des spectateurs. Perdue dans ses rêveries, elle demeura sans mouvement jusqu'à ce que le nain eût étendu devant ses pieds un grand tapis et recommencé à frapper son triangle avec accompagnement de grosse caisse. C'était une singulière musique, mélange de lourd bourdonnement et de chatouillement voluptueux ; j'y distinguai une mélodie pathétiquement folle, tristement dévergondée, bizarre, quoique de la plus curieuse simplicité. Mais j'oubliai bientôt cette musique quand la jeune fille commença à danser.

La danse et la danseuse s'emparèrent avec force de toute mon attention. Ce n'était pas la danse classique que nous voyons encore dans nos grands ballets. Ce n'étaient pas ces alexandrins dansés, ces sauts déclamatoires, ces entrechats d'antithèses, cette passion noble qui pirouette à vous donner le vertige, au point qu'on ne voit plus rien que ciel et tricot, rien qu'idéal et mensonge. En vérité, rien ne me contrarie plus que

le ballet de l'Opéra de Paris, où s'est conservée dans toute sa pureté la tradition de cette danse classique, pendant que les Français ont renversé le vieux système dans les autres arts, dans la poésie, la musique et la peinture. Mais il leur sera difficile de faire dans l'art de de la danse une semblable révolution, à moins qu'ils n'aient recours ici, comme dans leur révolution politique, à la terreur, et qu'ils ne guillotinent les jambes aux danseurs endurcis de l'ancien régime. Mademoiselle Laurence n'était pas une grande danseuse. Les pointes de ses pieds n'étaient pas très-souples, ses jambes n'étaient point rompues à toutes les dislocations possibles, elle n'entendait rien à la danse telle que l'enseigne M. Taglioni, mais elle dansait comme la nature commande aux hommes de danser. Toute sa personne était en harmonie avec ses pas. Ce n'étaient pas seulement ses pieds, mais c'était son corps entier qui dansait, son visage même dansait... elle devenait pâle parfois, mais d'une pâleur mortelle, ses yeux s'ouvraient tout grands comme ceux d'un spectre : autour de ses lèvres palpitaient la curiosité et l'effroi, et ses cheveux noirs qui encadraient ses tempes dans des ovales lisses, voletaient en se soulevant comme deux ailes de corbeau. Ce n'était pas là en effet une danse classique, ni une danse romantique non plus, comme l'entendrait un Jeune-France. Cette danse n'était ni moyen âge, ni vénitienne, ni bossue, ni macabre, ni moralité, ni clair de lune, ni inceste... C'était une danse qui ne visait pas

à amuser par des formes de mouvements extérieurs; ces formes semblaient au contraire les mots d'une langue particulière. Mais que disait cette danse? Je ne pus la comprendre, avec quelque passion que se démenât ce langage. Je soupçonnai seulement par instants qu'il y était question de choses douloureuses et sombres. Moi qui, d'ordinaire, entends si facilement partout le sens figuré des choses, je ne pouvais parvenir à deviner cette énigme dansée. La faute en était certainement à la musique, qui me déroutait peut-être à dessein et m'embrouillait sans cesse. Le triangle de M. Turlututu ricanait quelquefois bien malicieusement! Et madame mère frappait sa grosse caisse avec une telle colère, que sa figure étincelait sous le nuage de son bonnet noir comme une lune sanglante.

Quand la troupe se fut éloignée, je restai longtemps fixé à la même place, rêvant au sens de cette danse. Était-ce une danse du midi de la France ou une danse nationale d'Espagne? Le caractère méridional se peignait assez dans l'emportement avec lequel la danseuse jetait de côté et d'autre sa frêle taille, et dans les mouvements frénétiques de sa tête, qu'elle renversait quelquefois en arrière, à la manière de ces bacchantes échevelées que nous voyons avec étonnement dans les reliefs des vases antiques. Sa danse avait alors quelque chose d'involontaire, d'enivré, de fatal; elle dansait comme la Destinée. N'étaient-ce pas les fragments de quelque antique pantomime? Ou n'était-ce qu'une his-

toire privée? Parfois la jeune fille se penchait vers la terre, comme pour écouter si elle n'entendait pas une voix monter vers elle... Elle tremblait alors comme la feuille du peuplier, se repliait à la hâte en sens contraire, et accomplissait les sauts les plus extravagants, les plus déréglés, puis rapprochait de la terre une oreille plus inquiète qu'auparavant, faisait un signe de tête, devenait rouge, redevenait pâle, frissonnait, demeurait un instant droite comme un cierge, immobile comme la pierre, et faisait enfin le geste de quelqu'un qui se lave les mains. Etait-ce du sang qu'elle croyait enlever avec tant de soin? Elle accompagna cette action d'un regard si suppliant, si attendrissant!... Et le hasard voulut que ce regard tombât sur moi.

Toute la nuit suivante, je pensai à ce regard, à cette danse, au bizarre accompagnement, et quand, le lendemain, je me lançai comme à l'ordinaire dans les rues de Londres, j'éprouvai le désir le plus ardent de rencontrer de nouveau la jolie danseuse, et j'écoutais toujours si je n'entendais point quelque part une musique de grosse caisse et de triangle. J'avais enfin trouvé à Londres quelque chose qui m'intéressât, et je n'errais plus sans but dans ses rues béantes. Je venais de sortir de la Tour et j'y avais observé attentivement la hache avec laquelle fut décapitée Anne de Boleyn, les diamants de la couronne d'Angleterre, ainsi que les lions, quand je retrouvai sur la place de la Tour, au milieu d'une grande foule, madame mère et sa grosse caisse,

et j'entendis M. Turlututu chanter en coq. Le chien savant composa derechef l'héroïsme de lord Wellington, le nain montra encore ses tierces et quartes irrésistibles, et mademoiselle Laurence recommença sa danse énigmatique. C'était ce même langage muet qui voulait dire quelque chose que je ne comprenais guère, ce même renversement violent de sa belle tête, l'oreille attentive penchée vers la terre, l'horreur qu'elle voulait fuir en se jetant dans des sauts plus insensés; puis encore l'oreille attentive comme à un bruit souterrain, le tremblement, la pâleur, l'immobilité, ensuite cet effroyable et mystérieux lavement de mains, et enfin cet oblique regard suppliant qu'elle arrêta, cette fois, plus longtemps encore sur moi.

Oh! les femmes, et les jeunes filles aussi bien que les autres femmes, s'aperçoivent tout d'abord qu'elles excitent l'attention d'un homme. Quoique mademoiselle Laurence, quand elle ne dansait pas, demeurât toujours sans mouvement, sans porter ses yeux ailleurs que sur sa rêverie intérieure, et qu'elle ne jetât, pendant qu'elle dansait, qu'un seul regard sur le public, ce n'était point par hasard seulement que ce regard tombait toujours sur moi, et plus je la voyais danser, plus ce regard prit d'éclat et d'expression, et plus il devint inintelligible. Je fus comme ensorcelé par ce regard, et pendant trois semaines, je battis le pavé de Londres du matin au soir, m'arrêtant partout où dansait mademoiselle Laurence. J'en vins à ce point de distinguer à travers les murmures

les plus bruyants de la foule, et dans le plus grand éloignement, les sons de la grosse caisse et du triangle. De son côté, M. Turlututu, quand il m'apercevait, grossissait joyeusement son cri de coq. Sans avoir jamais échangé un mot avec lui, ni avec mademoiselle Laurence, ni avec madame mère, ni avec le chien savant, je parus à la fin faire partie de leur société. Quand M. Turlututu faisait sa collecte, il s'y prenait avec le tact le plus fin en s'approchant de moi, et détournait toujours la tête du côté opposé, quand je jetais une petite pièce dans son chapeau à trois cornes. Il avait en effet un air de convenance fort distingué, et rappelait les belles manières de l'ancien régime. On pouvait reconnaître, chez le petit homme, qu'il avait grandi avec les monarques, et c'était chose d'autant plus surprenante de le voir, oubliant parfois sa dignité, chanter comme un coq.

Je ne puis vous décrire la peine que j'éprouvai quand, après avoir inutilement cherché pendant trois jours la petite société dans toutes les rues de Londres, je compris enfin qu'elle avait quitté la ville; l'ennui me saisit de nouveau dans ses bras de plomb et me serra encore une fois le cœur. Il me fut impossible de le supporter plus longtemps. Je dis adieu au Mob, aux Blackguards, aux gentlemen et aux fashionables d'Angleterre, les quatre états de l'empire britannique, et repartis pour le continent civilisé, où je m'agenouillai en adoration devant le tablier blanc du premier cuisinier que je ren-

contrai. Là, je pus dîner encore une fois comme une créature raisonnable, et réjouir mon âme devant la bonhomie de figures désintéressées. Mais je ne pus oublier entièrement mademoiselle Laurence: elle dansa longtemps dans ma mémoire, et, dans mes heures solitaires, je réfléchis souvent à la pantomime énigmatique de la belle enfant, surtout à son geste quand elle prêtait l'oreille comme pour écouter un bruit souterrain. Il se passa aussi quelque temps avant que les bizarres mélodies de triangle et de grosse caisse expirassent dans mon souvenir.

— Et c'est là toute l'histoire? s'écria Maria en se relevant avec impatience.

Mais Maximilien la supplia de se recoucher, en ajoutant le geste significatif de l'index sur la bouche, et lui dit: — Doucement, doucement. Demeurez tranquille, et je vous raconterai la fin de l'histoire. Je vous demande seulement, au nom du ciel, de ne pas m'interrompre.

Puis, s'enfonçant encore plus commodément dans son fauteuil, Maximilien continua son récit de la manière suivante :

Cinq ans après cet événement, je vins à Paris pour la première fois, et à une époque remarquable. Les Français venaient d'accomplir leur révolution de juillet, et l'univers applaudissait. Ce drame n'était pas aussi effrayant que les précédentes tragédies de la république et de l'empire. Il n'était resté sur le champ de bataille que quelques milliers de cadavres; aussi les révolution-

naires romantiques ne furent-ils pas fort contents, et ils annoncèrent une nouvelle pièce où coulerait plus de sang, où le bourreau aurait plus à faire.

Paris me réjouit fort par la gaieté qui s'y fait jour à propos de tout, et exerce son influence même sur les esprits les plus assombris. Chose étrange! Paris est le théâtre où l'on exécute les plus grandes tragédies de l'histoire universelle, tragédies dont le souvenir seul fait trembler les cœurs et mouiller les yeux, dans les pays les plus éloignés; mais le spectateur de ces grandes tragédies éprouve à Paris ce qui m'arriva une fois à la Porte-Saint-Martin où je vis représenter *la Tour de Nesle* d'Alexandre Dumas. J'étais assis derrière une dame qui portait un chapeau de gaz rose: ce chapeau était si large, qu'il s'interposait complétement entre moi et le théâtre, dont je ne pus voir les horreurs qu'à travers cette gaze rose, de sorte que toutes les lamentables scènes de *la Tour de Nesle* m'apparurent sous la couleur la plus riante. Oui, il y a à Paris une teinte rose qui égaie, pour le spectateur immédiat, toutes les tragédies, afin que la jouissance de la vie n'en soit pas troublée. Les idées noires qu'on apporte dans son propre cœur à Paris, y perdent leur caractère d'angoisse inquiétante. Nos chagrins s'y adoucissent d'une façon remarquable. Dans cet air de Paris, toutes les blessures guérissent plus vite qu'en tout autre lieu. Il y a dans cet air quelque chose d'aussi généreux, d'aussi compatissant, d'aussi doux que dans le peuple même.

Ce qui me charma le plus chez ce peuple, ce furent ses manières polies et distinguées. O parfum de politesse, parfum d'ananas, combien tu rafraîchis ma pauvre âme malade qui avait avalé, en Allemagne, tant de vapeurs tabagiques, tant d'odeur de choucroute et de grossièreté ! Des mélodies de Rossini n'auraient pas résonné avec plus de suavité à mon oreille que les excuses courtoises d'un Français qui, le jour de mon arrivée, m'avait heurté fort légèrement dans la rue. Je reculai presque en face d'une si douce urbanité, moi dont les côtes étaient faites aux silencieuses bourrades allemandes ! Pendant toute la première semaine de mon séjour à Paris, je m'arrangeai pour être heurté plusieurs fois, dans le seul but de me récréer avec cette musique d'excuses. D'ailleurs ce n'était pas seulement à cause de cette politesse, mais aussi à cause de sa langue que le peuple français prenait à mes yeux un certain air comme il faut; car, vous le savez, chez nous, dans le nord, la langue française est un des attributs de la haute noblesse, et le langage français s'allia, dès mon enfance, à l'idée de qualité. Et j'entendais une dame de la halle de Paris parler meilleur français qu'une chanoinesse allemande de soixante-quatre quartiers.

Cet idiome, qui donne au peuple français un air comme il faut, lui prêtait aussi, dans mon imagination, quelque chose de délicieusement fabuleux. Cela venait d'un autre souvenir d'enfance. Le premier livre où

j'appris à lire le français, fut le recueil de fables de La Fontaine. Les formes de ce langage naïvement sensé s'étaient imprimées en caractères ineffaçables dans ma mémoire, et quand j'arrivai à Paris, et que j'entendis parler français partout, je me rappelais à chaque instant mes fables, et je croyais toujours entendre les voix connues de mes animaux. C'était tantôt le lion, tantôt le loup qui parlait, puis l'agneau, ou la cigogne ou la colombe. Souvent il me semblait aussi entendre le renard qui dit :

> Eh! bonjour, monsieur du Corbeau
> Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

Mais ces réminiscences fablières s'éveillèrent encore plus fréquemment dans mon âme, quand je pénétrai dans cette région supérieure qu'on appelle le monde. Ce fut en effet le même monde qui fournit jadis à La Fontaine les types de ses caractères d'animaux. La saison d'hiver commença bientôt après mon arrivée, et je pris part à la vie de salon où ce monde se rue avec plus ou moins d'empressement. Ce qui m'en parut le plus intéressant et me frappa le plus, fut moins l'égalité des bonnes manières qui y règne, que la diversité des parties qui le composent. Souvent quand j'observais dans un salon les hommes qui s'y rassemblaient paisiblement, je croyais me trouver dans un de ces magasins de curiosités où les reliques de tous les temps gisent pêle-mêle à côté les unes des autres : un Apollon grec près d'une pagode

chinoise, un Vizliputzli mexicain avec un gothique *ecce homo*, des idoles égyptiennes à tête de chien, de saints fétiches de bois, d'ivoire, de métal, etc. J'y vis de vieux mousquetaires qui avaient dansé avec Marie-Antoinette, des philanthropes qui avaient été adorés dans l'assemblée nationale, des montagnards sans pitié et sans tache, des républicains apprivoisés qui avaient trôné au Luxembourg directorial, des grands dignitaires de l'empire devant qui l'Europe entière avait tremblé, des jésuites souverains de la restauration, toutes divinités éteintes, mutilées et vermoulues de diverses époques, et auxquelles personne ne croit plus. Les noms hurlent quand ils se rencontrent, mais on voit les hommes rester paisiblement et amicalement les uns près des autres comme les antiquités dans les boutiques du quai Voltaire. Dans les pays germaniques, où les passions sont moins disciplinables, faire vivre de la même sociabilité tant de personnes hétérogènes serait tout à fait impossible. Et puis dans nos froides régions du nord, le besoin de parler n'est point aussi pressant que dans la chaude France, où les plus grands ennemis, quand ils se rencontrent dans un salon, ne peuvent garder longtemps un sombre silence. En outre, le désir de plaire est si grand en France, qu'on s'efforce de plaire, non-seulement à ses amis, mais encore à ses ennemis. On n'est occupé qu'à se draper et à minauder, et les femmes ont fort à faire ici pour surpasser les hommes en coquetterie. Pourtant elles y parviennent en définitive.

Cette remarque n'a rien, certainement rien de malveillant pour les femmes françaises, et moins encore pour les Parisiennes. Je suis au contraire leur adorateur le plus déclaré, et je les adore plus à cause de leurs défauts qu'à cause de leurs vertus. Je ne connais rien de mieux trouvé que cette légende qui fait venir au monde les Parisiennes avec toutes sortes de défauts, et suppose alors une bonne fée qui prend pitié d'elles et attache à chacun de ces défauts une séduction nouvelle. Cette fée bienfaisante est la Grâce. Les Parisiennes sont-elles belles? Qui peut le savoir? Qui peut pénétrer toutes les roueries de la toilette, distinguer le vrai dans ce que le tulle trahit, ou le faux dans ce dont la soie ballonnée fait parade? L'œil parvient-il à percer l'écorce, va-t-on pénétrer jusqu'au fruit, elles s'enveloppent aussitôt dans une écorce nouvelle, puis dans une autre, et c'est à l'aide de cet incessant changement de modes qu'elles défient l'œil de l'homme. Leurs figures sont-elles belles? Il serait encore difficile d'arriver ici à la vérité. Comme tous ses traits sont dans un mouvement perpétuel, la Parisienne a mille visages, chacun plus riant, plus spirituel, plus avenant que l'autre, et elle embarrasse fort celui qui voudrait faire un choix dans ces visages ou deviner le véritable. Ont-elles les yeux grands? Qui le sait! Nous ne regardons pas au calibre des canons quand le boulet nous emporte la tête. D'ailleurs, quand ces yeux ne frappent pas, ils éblouissent au moins par leur feu, et l'on se trouve fort heureux d'être hors de

leur portée. L'espace entre leur nez et leur bouche est-il large ou resserré? Quelquefois large, quand elles portent le nez au vent; quelquefois étroit, quand leur lèvre se dresse avec dédain. Leur bouche est-elle grande ou petite? Qui peut savoir où finit la bouche, où commence le sourire? Pour bien juger, il faudrait que le juge et l'objet du jugement se trouvassent également en état de calme. Mais qui peut rester tranquille auprès d'une Parisienne, et quelle Parisienne est jamais tranquille? Il est des gens qui croient pouvoir examiner à leur aise un papillon quand ils l'ont percé et fixé sur le papier avec une épingle. C'est folie et cruauté. Le papillon attaché et immobile n'est plus un papillon. Il faut observer le papillon quand il se joue autour des fleurs... et la Parisienne, non dans l'intérieur domestique, où l'épingle est fichée dans son sein, mais dans le salon, dans les soirées et dans les bals, où elle voltige avec des ailes de soie et de gaze brodée, aux lueurs étincelantes des joyeuses girandoles. C'est alors que se révèle en elle un impatient amour de la vie, une ardeur d'étourdissement, une soif d'ivresse, qui l'embellit d'une façon presque attristante, et lui prête un charme dont notre âme est tout à la fois ravie et effrayée.

Ce besoin passionné de jouir de la vie, comme si la mort les allait appeler tout à l'heure de la source jaillissante du plaisir, ou que cette source dût se tarir à l'instant; cet empressement, cette rage, ce vertige des Parisiennes, tels surtout qu'ils éclatent dans les bals,

me rappellent toujours la tradition de danseuses nocturnes qu'on appelle chez nous les *willis*. Ce sont de jeunes fiancées mortes avant le jour des noces; mais elles ont conservé si vivement dans leur cœur l'amour mal satisfait de la danse, qu'elles sortent la nuit de leurs tombeaux, se rassemblent en troupes sur les routes, et là se livrent aux danses les plus passionnées. Parées de leurs habits de noces, couronnées de fleurs, les mains livides ornées d'anneaux étincelants, souriant à faire frissonner, irrésistiblement belles, les willis, bacchantes mortes, dansent au clair de lune, et elles dansent avec d'autant plus d'ardeur et d'impétuosité, qu'elles sentent approcher la fin de l'heure de minuit, le moment qui doit les faire redescendre dans le froid glacial de leurs tombeaux.

Ce fut à une soirée de la Chaussée d'Antin que ces réflexions roulaient dans mon âme. C'était une soirée brillante, et rien ne manquait des conditions ordinaires d'un tel plaisir. Assez de lumières pour être bien éclairé, assez de glaces pour s'y mirer, assez d'hommes pour y étouffer de chaleur, assez de sirops et de sorbets pour se rafraîchir. On commença par faire de la musique. Franz Liszt s'étant laissé entraîner au piano, releva sa chevelure au-dessus de son front spirituel, et livra une de ses plus brillantes batailles. Les touches semblaient saigner. Si je ne me trompe, il joua un passage de la *Palingénésie* de Ballanche, dont il traduisit les idées en musique, chose fort utile pour ceux qui ne peuvent lire

dans l'original les œuvres de ce célèbre écrivain. Puis il joua un morceau tiré d'une de ces symphonies fantastiques de Berlioz, où le génie du jeune *maestro* français se montre l'égal de celui de Beethoven qu'il dépasse parfois en fougue et folie — en *furor francese*. Berlioz est sans contredit le plus grand et le plus original musicien que la France a donné au monde. Le morceau joué par Liszt fit son effet. Ce ne fut dans toute la salle que visages pâlissants, seins oppressés, respiration précipitée pendant les pauses, et enfin applaudissements forcenés. Ce fut ensuite avec une joie plus folle qu'elles se livrèrent à la danse, les *willis* du salon, et j'eus peine, au milieu de la bagarre, à me réfugier dans une pièce voisine. On y jouait. Sur de grands fauteuils reposaient quelques dames, qui regardaient les joueurs ou faisaient mine de s'intéresser au jeu. En passant auprès d'une de ces dames, mon bras frôla sa robe, et j'éprouvai, depuis la main jusqu'à l'épaule, un tressaillement semblable à une légère secousse électrique. Une commotion de même nature, mais de la plus grande force, agita mon cœur, quand je vis la figure de la dame. Est-ce elle ou n'est-ce pas elle? C'était bien le même visage, semblable à un antique par la forme et la couleur, si ce n'est qu'il avait un peu perdu de sa pureté et de son éclat de marbre. L'œil exercé pouvait remarquer sur le front et sur les joues de petits défauts, peut-être de légères marques de petite vérole, qui faisaient l'effet de ces taches d'intempéries qu'on trouve

sur les statues qui ont été exposées quelque temps au grand air. C'étaient aussi ces mêmes cheveux noirs descendant sur les tempes en ovales lisses, comme des ailes de corbeau. Mais quand ses yeux rencontrèrent les miens, avec ce regard oblique si bien connu, dont le rapide éclair me remuait toujours l'âme d'une manière si énigmatique, je n'eus plus de doute : c'était mademoiselle Laurence.

Complaisamment étendue dans son fauteuil, tenant d'une main un bouquet, et s'appuyant de l'autre sur le bras du siége, mademoiselle Laurence était auprès d'une table de jeu, et semblait donner toute son attention aux cartes. Sa toilette était élégante et distinguée, quoique simple ; toute de satin blanc. A l'exception de bracelets en perles, elle ne portait pas de bijoux. Une grande quantité de dentelles couvrait son jeune sein, et l'enveloppait, d'une façon presque puritaine, jusqu'au cou. Dans cette décente simplicité de vêtements, elle formait un agréable et touchant contraste avec quelques vieilles dames resplendissantes de diamants, à parure bigarrée, qui, assises dans le voisinage, étalaient dans une nudité mélancolique les ruines de leur ancienne splendeur, la place où fut Troie. Sa figure avait toujours son air ravissant de tristesse : je me sentis entraîné vers elle par un attrait irrésistible. Enfin je me plaçai debout derrière son fauteuil, brûlant du désir de lui parler, mais retenu par le respect des convenances.

J'étais resté quelque temps en silence derrière elle,

quand elle tira tout à coup de son bouquet une fleur, et, sans tourner son regard vers moi, me la tendit pardessus son épaule. Le parfum de cette fleur était singulier, et exerça sur moi une fascination toute particulière. Je me sentis affranchi de toute formalité sociale, comme dans un songe où l'on fait et dit toutes choses inaccoutumées, dont on s'étonne le premier, et où nos paroles prennent un caractère curieusement simple, enfantin et familier. D'un air calme, indifférent, négligent, comme on a coutume de faire avec de vieux amis, je me penchai sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame : Mademoiselle Laurence, où est donc votre mère à la grosse caisse?

— Elle est morte, répondit-elle avec le même ton calme, indifférent, négligent.

Après une courte pause, je me penchai de nouveau sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame : Mademoiselle Laurence, où donc est le chien savant?

— Il est parti et court le monde, répondit-elle avec le même ton calme, indifférent, négligent.

Puis encore après une courte pause, je me penchai sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame : Mademoiselle Laurence, où donc est M. Turlututu, le nain?

— Il est avec les géants sur le boulevard du Temple, répondit-elle. A peine avait-elle dit ces mots, et toujours avec le même ton calme, indifférent, négligent, qu'un

vieux monsieur sérieux, d'une haute stature militaire, vint à elle, et lui annonça que sa voiture était là. Se levant lentement de son siége, elle s'appuya sur le bras de cet homme, et, sans jeter en arrière un seul regard sur moi, elle sortit avec lui de l'appartement.

J'allai trouver la maîtresse de la maison, qui s'était tenue tout le soir à l'entrée du premier salon, et y présentait son sourire aux entrants et aux sortants. Quand je lui demandai le nom de la jeune dame qui venait de sortir avec le vieux monsieur, elle partit d'un aimable rire et s'écria : — Mon Dieu ! qui peut connaître tout le monde? je la connais aussi peu que... Elle s'arrêta; car elle voulait dire sans doute aussi peu que moi, qu'elle voyait ce soir-là pour la première fois. — Peut-être, lui dis-je alors, monsieur votre mari pourra-t-il me donner des éclaircissements : où le trouverai-je?

— A la chasse, à Saint-Germain, répondit-elle en riant plus fort : il est parti ce matin, et ne reviendra que demain soir... Mais attendez, je connais quelqu'un qui a beaucoup parlé avec cette dame : je ne sais pas son nom; mais vous le trouverez facilement en demandant le jeune homme auquel le premier ministre a donné un coup de pied je ne sais plus où.

Tout difficile qu'il soit de reconnaître un homme au coup de pied que lui a donné un premier ministre, j'eus pourtant bientôt découvert le personnage, et je lui demandai quelques éclaircissements sur la singulière créature qui m'intéressait, et que je sus lui désigner assez clai-

rement. — Oui, dit le jeune homme, je la connais beaucoup; je lui ai parlé dans un grand nombre de soirées. — Et il me rapporta une foule de choses insignifiantes dont il l'avait entretenue. Ce qui l'avait surtout surpris était le regard sérieux qu'elle prenait quand il lui disait des choses galantes. Il s'étonnait aussi fort qu'elle eût toujours refusé son invitation pour la contredanse, en assurant qu'elle ne savait pas danser. Du reste, il ne connaissait ni son nom ni sa situation sociale. Et personne, en quelque endroit que je m'informasse, ne put m'en apprendre davantage. Ce fut inutilement que je courus toutes les soirées possibles, je ne pus retrouver nulle part mademoiselle Laurence.

— Et c'est là toute l'histoire? — s'écria Maria en se retournant lentement et bâillant d'un air endormi; — c'est là toute cette merveilleuse histoire? Et vous n'avez plus revu ni mademoiselle Laurence, ni la mère à la grosse caisse, ni le nain Turlututu, ni même le chien savant?

— Demeurez tranquille, répliqua Maximilien, je les ai revus tous, même le chien savant. Ce fut, à la vérité, dans un moment affreux pour lui que je le retrouvai à Paris, la pauvre bête! C'était dans le pays latin. Je passais devant la Sorbonne, quand je vis s'élancer de la porte un chien, et derrière lui une douzaine d'étudiants avec des bâtons, puis deux douzaines de vieilles femmes, qui criaient tous en chœur: — Un chien enragé! Le malheureux animal avait, dans sa frayeur de mort, un

regard presque humain, des larmes coulaient de ses yeux; et quand il passa devant moi en serrant la queue, quand son regard humide m'effleura, je reconnus le chien savant, le panégyriste de lord Wellington, qui jadis avait rempli d'admiration le peuple d'Angleterre. Était-il réellement enragé? Peut-être avait-il perdu la raison par excès de science en continuant ses études dans le pays latin. Peut-être s'était-il, par un grognement désapprobateur, prononcé contre le charlatanisme boursouflé de quelque professeur, et celui-ci avait imaginé de se débarrasser de cet auditeur pointilleux en le déclarant enragé. Hélas! la jeunesse n'examine pas longtemps si c'est le pédantisme offensé ou la jalousie de métier qui crie au chien enragé; elle frappe avec ses bâtons stupides, et les vieilles femmes sont toujours là avec leurs hurlements, prêtes à couvrir la voix de l'innocence et de la raison. Mon pauvre ami succomba, il fut impitoyablement assommé sous mes yeux, assommé et bafoué, et jeté enfin sur un tas d'ordures. Pauvre martyr de l'érudition!

La situation de M. le nain Turlututu n'était guère plus riante quand je le retrouvai sur le boulevard du Temple. Mademoiselle Laurence m'avait bien dit qu'il s'y était mis chez les géants; mais, soit que je ne comptasse pas sérieusement l'y trouver, soit que je fusse dérangé par la foule, je fus longtemps avant de remarquer la boutique où l'on voit les géants. Quand j'y entrai, je trouvai deux longs fainéants paresseusement couchés

sur un lit de camp, qui se levèrent à la hâte pour poser devant moi en attitude de géants. Ils n'étaient en réalité pas aussi grands que le promettait l'emphase de leur affiche. C'étaient deux grands coquins, vêtus de tricot rose, qui portaient d'énormes favoris noirs, peut-être faux, et brandissaient au-dessus de leur tête des massues de bois creux. Quand je demandai après le nain qu'annonçait aussi le tableau de la porte, ils me répondirent qu'on ne le montrait pas depuis un mois, à cause de son état de maladie qui empirait toujours; mais que je pourrais le voir pourtant si je voulais payer double entrée. Avec quel plaisir ne paie-t-on pas double entrée pour revoir un ami! et c'était, hélas! un ami au lit de mort! Ce lit de mort était un berceau d'enfant, dans lequel était couché le pauvre nain avec son vieux visage jaune et ridé. Une petite fille d'environ quatre ans, assise près de lui, balançait avec son pied le berceau, et chantait en ricanant:

**Dors, Turlututu! dors!**

Quand le petit être m'aperçut, il ouvrit, aussi grands que possible, ses yeux éteints et vitreux, et un sourire douloureux grimaça sur ses lèvres pâlies. Il sembla me reconnaître, me tendit sa petite main desséchée, et dit d'une voix éteinte: — Mon vieil ami!

C'était, en effet, une situation affligeante que celle où je trouvai l'homme qui, dès sa huitième année, avait en

avec Louis XVI une longue conversation, que le tzar Alexandre avait bourré de bonbons, que la princesse de Kiritz avait porté sur ses genoux, qui avait chevauché sur les chiens du duc de Brunswick, à qui le roi de Bavière avait lu ses vers, qui avait fumé dans la même pipe que des princes allemands, que le pape avait adoré, et que Napoléon n'avait jamais aimé. Cette dernière circonstance attristait encore le malheureux sur son lit, ou, comme j'ai dit, son berceau de mort; et il pleurait sur le destin tragique du grand empereur qui ne l'avait jamais aimé, mais qui avait fini si déplorablement à Sainte-Hélène. — Tout à fait comme moi, ajoutait-il, seul, méconnu, abandonné de tous les rois et princes, image dérisoire d'une splendeur passée !

Quoique je ne comprisse pas bien comment un nain qui meurt entre deux géants pouvait se comparer a un géant mort au milieu des nains, les paroles du pauvre Turlututu me touchèrent néanmoins, et surtout son délaissement à son heure dernière. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement de ce que mademoiselle Laurence, qui était à présent une si grande dame, ne s'inquiétait pas de lui. A peine avais-je prononcé ce nom que le nain fut agité de mouvements convulsifs; il dit d'une voix gémissante : « Ingrate enfant ! dont j'avais soutenu le jeune âge, que je voulais élever au rang de mon épouse, à qui j'avais montré comment on doit se conduire et gesticuler parmi les grands de ce monde, comme on sourit, comme on salue à la cour,

comme on se présente... tu as bien profité de mes leçons, tu es devenue une grande dame, tu as aujourd'hui un carrosse et des laquais, et beaucoup d'argent, beaucoup d'orgueil, et pas de cœur. Tu me laisses mourir ici, seul, misérable, comme Napoléon à Sainte-Hélène! O Napoléon! tu ne m'as jamais aimé... » Je ne pus comprendre ce qu'il ajouta. Il leva la tête, fit quelques mouvements avec le bras comme pour s'escrimer contre quelqu'un, peut-être contre la mort. Mais la faux de cet adversaire ne trouve aucune résistance, ni chez un Napoléon, ni chez un Turlututu. Contre elle toute parade est inutile. Épuisé, comme terrassé, le nain laissa retomber sa tête, me regarda longtemps avec un indéfinissable regard d'agonisant, fit soudain le chant du coq, et expira.

Cette mort m'attrista d'autant plus que le défunt ne m'avait donné aucun éclaircissement sur mademoiselle Laurence. Où la rencontrer maintenant? Je n'étais pas amoureux d'elle et ne sentais à son égard aucun entraînement irrésistible, et cependant un désir mystérieux me stimulait à la chercher partout. Dès que j'étais entré dans un salon, que j'avais passé en revue toute la réunion sans avoir trouvé cette figure toujours présente à ma mémoire, l'impatience me prenait et me poussait dehors. Un soir, à minuit, je réfléchissais solitairement sur ce sentiment, en attendant un fiacre, à la sortie de l'Opéra. Mais il ne vint pas de fiacre, ou plutôt il ne vint que des voitures qui appartenaient à d'autres, lesquels

s'y établirent à leur grande satisfaction, et le vide se fit insensiblement autour de moi. — « Il faut alors que vous partiez dans la mienne, » dit enfin une dame qui, profondément enveloppée dans sa mantille noire, avait attendu pendant quelque temps auprès de moi, et se disposait à monter dans un équipage. Sa voix me vibra dans le cœur. Le regard oblique accoutumé exerça de nouveau sa magie, et je me retrouvai comme dans un songe quand je me sentis auprès de mademoiselle Laurence dans un chaud et moelleux carrosse. Nous n'échangeâmes pas une seule parole : d'ailleurs nous n'aurions pu nous entendre, car nous roulions avec un fracas de tonnerre sur le pavé de Paris. Nous roulâmes longtemps, puis nous nous arrêtâmes devant une grande porte cochère.

Des laquais en brillante livrée nous éclairèrent sur l'escalier, et dans une longue file d'appartements. Une femme de chambre, qui vint au-devant de nous avec une figure endormie, balbutia au milieu de beaucoup d'excuses qu'on n'avait allumé de feu que dans la chambre rouge. Faisant à cette femme signe de s'éloigner, Laurence me dit en riant : — Le hasard vous conduit loin aujourd'hui ; il n'y a de feu que dans ma chambre à coucher.

Dans cette chambre, où l'on nous laissa bientôt seuls, flamboyait un très-bon feu de cheminée qui avait d'autant plus de prix que la chambre était immense et très-élevée. Cette grande pièce avait quelque chose de singulièrement désert. Meubles et décoration, tout portait le

cachet d'une époque dont l'éclat nous paraît maintenant si ingénu, si outré et si déclamatoire que les ruines en excitent parfois un sourire. C'était le temps de l'empire, temps de l'aigle d'or, des orgueilleux plumets flottants des coiffures grecques, de la gloire, des grands tambours-majors, des *Te Deum*, de l'immortalité officielle que décrétait le *Moniteur*, du café continental qu'on faisait avec de la chicorée, et du mauvais sucre fabriqué avec de pauvres betteraves, et des princes et des ducs fabriqués avec rien du tout. Il avait pourtant son charme, ce temps de matérialisme pathétique: Talma déclamait, Gros peignait, Bigottini dansait, Grassini chantait, Maury prêchait, Rovigo avait la police, l'empereur lisait Ossian, Pauline Borghèse se faisait mouler en Vénus, en Vénus toute nue, parce que la chambre était bien chauffée, comme celle où je me trouvais avec mademoiselle Laurence.

Nous nous assîmes devant la cheminée, nous babillâmes familièrement, et elle me raconta en soupirant qu'elle était mariée à un général bonapartiste qui chaque soir, avant le coucher, la régalait d'une description de quelqu'une de ses batailles; qu'il lui avait livré la veille, avant de partir, la bataille d'Iéna, mais qu'il était malingre, et survivrait difficilement à la campagne de Russie. Quand je lui demandai depuis combien de temps son père etait mort, elle rit et m'avoua qu'elle n'avait jamais connu son père, et que sa soi-disant mère n'avait jamais été mariée.

— Jamais mariée! m'écriai-je. Je l'ai pourtant vue de mes propres yeux, à Londres, en grand deuil de son mari.

— Oh! répondit Laurence, elle s'est toujours vêtue de noir pendant douze ans, pour intéresser les gens en qualité de veuve malheureuse, peut-être aussi pour allécher quelque imbécile amateur de mariage: elle espérait entrer sous pavillon noir plus promptement dans le port de l'hymen. Mais ce fut la mort seule qui eut pitié d'elle, et elle finit par une hémorrhagie. Je ne l'ai jamais aimée, car elle me donnait toujours beaucoup de coups et peu à manger. Je serais morte de faim, si M. Turlututu ne m'eût passé maintes fois en cachette un petit morceau de pain; mais le nain demandait en retour que je l'épousasse, et comme ses espérances échouèrent, il se ligua avec ma mère, je dis ma mère par habitude, et tous les deux me tourmentèrent en commun. Ils disaient toujours que j'étais une créature inutile, que le chien savant avait mille fois plus de mérite que moi, avec ma danse détestable; et ils louaient alors le chien à mes dépens, l'élevaient jusqu'aux nues, le caressaient, le nourrissaient de gâteaux dont ils me jetaient les miettes. Le chien, disaient-ils, était leur véritable soutien: c'était lui qui charmait le public, les spectateurs ne s'intéressaient pas à moi le moins du monde, le chien était obligé de me nourrir de son travail, je mangeais l'aumône que me faisait le chien... Le maudit chien!

— Oh ! ne le maudissez plus, dis-je en arrêtant l'expression de son dépit; il est mort, je l'ai vu mourir.

— Est-elle réellement morte, la vilaine bête? s'écria Laurence en sautant d'une joie qui la couvrit de rougeur.

— Et le nain est mort aussi ! ajoutai-je.

— M. Turlututu? s'écria-t-elle encore avec joie. Mais cette joie s'effaça bientôt, et fit place à l'air doux et triste dont elle dit : Pauvre Turlututu !

Comme je ne lui cachai pas qu'à son heure dernière le nain s'était plaint d'elle avec amertume, elle fut saisie d'une vive agitation, et m'assura avec de nombreux serments qu'elle avait voulu pourvoir largement à l'avenir du nain; qu'elle lui avait offert une pension s'il voulait vivre tranquillement et avec discrétion en province. — Mais ambitieux comme il était, continua Laurence, il demandait à rester à Paris, à habiter mon hôtel; il pensait pouvoir renouer par mon intermédiaire ses anciennes relations dans le faubourg Saint-Germain, et recouvrer dans la société sa brillante position d'autrefois. Quand je le refusai nettement, il me fit dire que j'étais un spectre maudit, un vampire, un enfant de mort...

Laurence s'arrêta soudain, tremblant de tout son corps, et dit enfin avec un profond soupir : « Hélas ! plût à Dieu qu'ils m'eussent laissée dans le tombeau auprès de ma mère ! » Comme je la pressai de m'expliquer ces mystérieuses paroles, elle versa un torrent de

larmes, et tremblant et frissonnant, m'avoua que la femme noire à la grosse caisse qui se donnait pour sa mère, lui avait un jour déclaré que le bruit qui courait sur sa naissance, n'était pas un conte fait a plaisir. « Dans la ville où nous demeurions, dit Laurence, on m'appelait en effet l'enfant de mort! Les vieilles fileuses prétendaient que j'étais la fille d'un comte du pays qui maltraita toujours sa femme, et quand elle fut morte, la fit magnifiquement enterrer; mais que la femme était alors dans un état de grossesse avancée et n'avait été frappée que d'une mort apparente; que des voleurs de cimetière, ayant ouvert son tombeau pour dépouiller le corps de ses riches ornements, avaient trouvé la comtesse vivante et en mal d'enfant; et comme elle était morte réellement pendant l'accouchement, ils l'avaient froidement remise dans son tombeau, en enlevant l'enfant qui fut élevé par leur recéleuse, la maîtresse du grand ventriloque. Ce pauvre enfant, enseveli avant d'être né, on l'appela partout, depuis, l'enfant de mort!... Hélas! vous ne comprenez pas quelle douleur j'éprouvais dès mon plus jeune âge, quand on me donnait ce nom. Quand le grand ventriloque vivait et qu'il était mécontent de moi, ce qui n'était pas rare, il s'écriait toujours : Maudit enfant de mort, je voudrais ne t'avoir jamais déterré de ton cimetière! Comme il était fort habile ventriloque, il modifiait sa voix de telle façon, qu'on ne pouvait s'empêcher de croire qu'elle sortait de terre, et il me persuadait alors que c'était ma

défunte mère qui me racontait sa vie. Il fut à même de bien la connaître, cette triste existence, car il avait été jadis valet de chambre du comte. Il jouissait cruellement des affreuses terreurs que j'éprouvais, pauvre petite enfant, en entendant des paroles qui semblaient sortir de terre. Ces paroles souterraines me racontaient d'effrayantes histoires, histoires dont je n'ai jamais saisi l'ensemble, que j'oubliai ensuite insensiblement, mais qui me revenaient avec de vives couleurs, quand je dansais. Oui, quand je dansais, j'étais soudainement saisie d'un étrange souvenir. Je m'oubliais moi-même, je m'imaginais être une tout autre personne, et comme telle tourmentée par les peines et par les secrets de cette même personne. Dès que je cessais de danser, tout s'effaçait dans ma mémoire. »

Pendant que Laurence parlait ainsi d'un air lent et singulièrement questionneur, elle se tenait debout devant la cheminée où le feu flamboyait toujours plus clair et plus gai, et moi j'étais enfoncé dans le fauteuil qui servait probablement à son mari quand, le soir avant le coucher, il lui racontait ses batailles. Laurence me regardait avec ses grands yeux, et semblait me demander conseil. Elle balançait sa tête avec une rêverie si mélancolique; elle m'inspirait une si noble, si douce pitié; elle était si svelte, si jeune, si belle, cette fleur, ce lis sorti d'un tombeau, cette fille de la mort, ce spectre au visage d'ange, au corps de bayadère! Je ne sais comment cela se fit; c'était peut-être l'influence

du fauteuil sur lequel j'étais assis; je m'imaginai être le vieux général, qui la veille avait raconté la bataille d'Iéna et devait le lendemain compléter son récit, et je dis: Après la bataille d'Iéna, ma chère amie, toutes les forteresses prussiennes se rendirent dans l'espace de quelques semaines, presque sans coup férir Magdebourg se rendit la première. c'était la place la plus forte: elle était armée de trois cents canons. Cela ne fut-il pas honteux?

Laurence ne me laissa pas continuer: les idées noires avaient cessé d'assombrir sa belle figure. Elle rit comme un enfant et s'écria: « Oh! oui, cela est honteux, plus que honteux! Si j'étais une forteresse et que j'eusse trois cents canons, je ne me rendrais jamais! »

Comme mademoiselle Laurence n'etait pas une forteresse et qu'elle n'avait pas trois cents canons...

A ces mots, Maximilien interrompit sa narration, et après une courte pause, dit à demi-voix: — Maria, dormez-vous?

— Je dors, répondit Maria.

— Tant mieux, reprit Maximilien avec un sourire; je n'ai donc point à craindre de vous ennuyer, en décrivant un peu minutieusement comme le font les romanciers du jour, tous les meubles de la chambre où je me trouvais.

— Dites ce que vous voudrez, cher ami! je dors.

— C'était en effet un lit magnifique. Les pieds, comme ceux de tous les lits de l'empire, consistaient en caria-

tides et en sphinx, et le ciel brillait de riches dorures, particulièrement d'aigles d'or, qui se becquetaient comme des tourterelles: c'était peut-être un symbole de l'amour sous l'empire. Les rideaux étaient de soie rouge, et comme les flammes de la cheminée les éclairaient d'une vive lueur, je me trouvais avec Laurence dans un demi-jour de feu, et me figurais être le dieu Pluton, qui, au milieu des clartés flamboyantes de l'enfer, enlace dans ses bras Proserpine endormie. Elle dormait en effet, et je contemplai, dans cette situation, sa belle tête, cherchant dans ses traits l'explication de cette sympathie que mon âme ressentait pour elle. Que signifie cette femme? Quel sens se cache sous la symbolique de ces belles formes? Cette gracieuse énigme reposait maintenant dans mes bras comme une propriété, et pourtant je n'en avais pas le mot.

Mais n'est-ce pas folie de chercher le sens d'un mystère étranger, quand nous ne pouvons même pas expliquer celui de notre propre âme? Et que savons-nous si les choses qui ne sont pas nous-mêmes existent réellement? Il arrive souvent que nous ne pouvons distinguer des songes la réalité vraie! Ce que je vis et entendis, cette nuit-là, par exemple, fut-ce un produit de mon imagination ou un fait réel? Je l'ignore. Je me souviens seulement qu'au moment où le flux des pensées les plus bizarres inondait mon cerveau, mon oreille fut frappée d'un bruit étrange. C'était une mélodie folle, mais très-sourde. Elle semblait familière à mon esprit, et je distinguai

enfin les sons d'un triangle et d'une grosse caisse. Cette musique gazouillante et bourdonnante paraissait venir de très-loin. Cependant, quand je levai les yeux, je vis près de moi, au milieu de la chambre, un spectacle qui m'était bien connu. C'était M. Turlututu le nain, qui jouait du triangle, et madame mère qui battait la grosse caisse pendant que le chien savant flairait le sol tout autour, comme pour y chercher et rassembler ses caractères de bois. Le chien paraissait ne se mouvoir qu'avec peine, et sa peau était souillée de sang. Madame mère portait toujours ses vêtements de deuil, mais son ventre n'était plus aussi drôlement proéminent qu'autrefois : il descendait au contraire d'une façon repoussante ; sa petite face n'était plus rouge non plus, mais jaune. Le nain, qui avait toujours l'habit brodé et le toupet poudré d'un marquis français de l'ancien régime, semblait un peu grandi, peut-être parce qu'il avait maigri horriblement. Il montrait encore ses ruses d'escrime et avait l'air de débiter ses anciennes vanteries; mais il parlait si bas, que je ne pus saisir un seul mot, et je devinai seulement, au mouvement de sa bouche, qu'il répétait quelquefois son chant de coq.

Pendant que ces caricatures-spectres s'agitaient devant mes yeux comme des ombres chinoises, avec un mystérieux empressement, je sentis que mademoiselle Laurence, qui dormait sur mon cœur, respirait toujours plus péniblement. Un frisson glacé faisait tressaillir tous ses membres comme s'ils eussent été torturés par

des douleurs insupportables. Enfin, souple comme une anguille, elle glissa d'entre mes bras, se trouva soudain au milieu de la chambre, et commença à danser pendant que madame mère avec son tambour, et le nain avec son triangle, faisaient résonner leur petite musique étouffée. Elle dansa tout à fait comme jadis auprès du pont de Waterloo et sur les carrefours de Londres. Ce fut la même pantomime mystérieuse, les mêmes elans de bonds passionnés, le même renversement bachique de la tête, les mêmes inflexions vers la terre pour y écouter une voix secrète, puis le tremblement, la pâleur, l'immobilité, et une nouvelle attention à ce qui se disait sous terre. Elle se frotta aussi les mains comme si elle se les fût lavées. Enfin elle parut jeter encore sur moi son regard oblique, douloureux et suppliant... Mais ce ne fut que dans le mouvement de ses traits que je pus lire ce regard, et non dans ses yeux qui étaient fermés. La musique s'évapora en sons de plus en plus éteints, la mère au tambour et le nain pâlissant peu à peu, et se fondant comme un brouillard, disparurent entièrement; mais mademoiselle Laurence restait debout et dansait les yeux fermés. Cette danse aveugle, la nuit, dans cette salle silencieuse, donnait à cette charmante créature une apparence de fantôme qui me devint si pénible, que parfois je frissonnais, et je me sentis bien aise quand elle mit fin à sa danse, et se glissa de nouveau dans mes bras, avec la même souplesse qu'elle s'en était échappée.

On comprendra que cette scène n'eut rien d'agréable pour moi. Mais l'homme s'accoutume à tout, et il est même à présumer que le caractère mystérieux prêta à cette femme un attrait de plus qui mêlait à toutes mes sensations un plaisir de frisson... Bref, au bout de quelques semaines, je ne m'étonnai plus du tout, quand, la nuit, résonnait le murmure léger du tambour et du triangle, et que ma chère Laurence se levait tout d'un coup et dansait un solo les yeux fermés. Son mari, l'ancien général bonapartiste, avait un commandement dans le voisinage de Paris, et son service ne lui permettait de passer que les jours à la ville. Il va sans dire qu'il devint mon ami le plus intime, et qu'il pleura à chaudes larmes, quand plus tard je leur dis adieu pour longtemps. Il partait alors avec son épouse pour la Sicile, et je ne les ai plus revus depuis.

Quand Maximilien eut fini ce récit, il prit vite son chapeau et s'esquiva.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



# TABLE

## DU TOME SECOND ET DERNIER



Coulommiers. — Typ. P. BRODARD et GALLOIS.


a39003 003090668b

